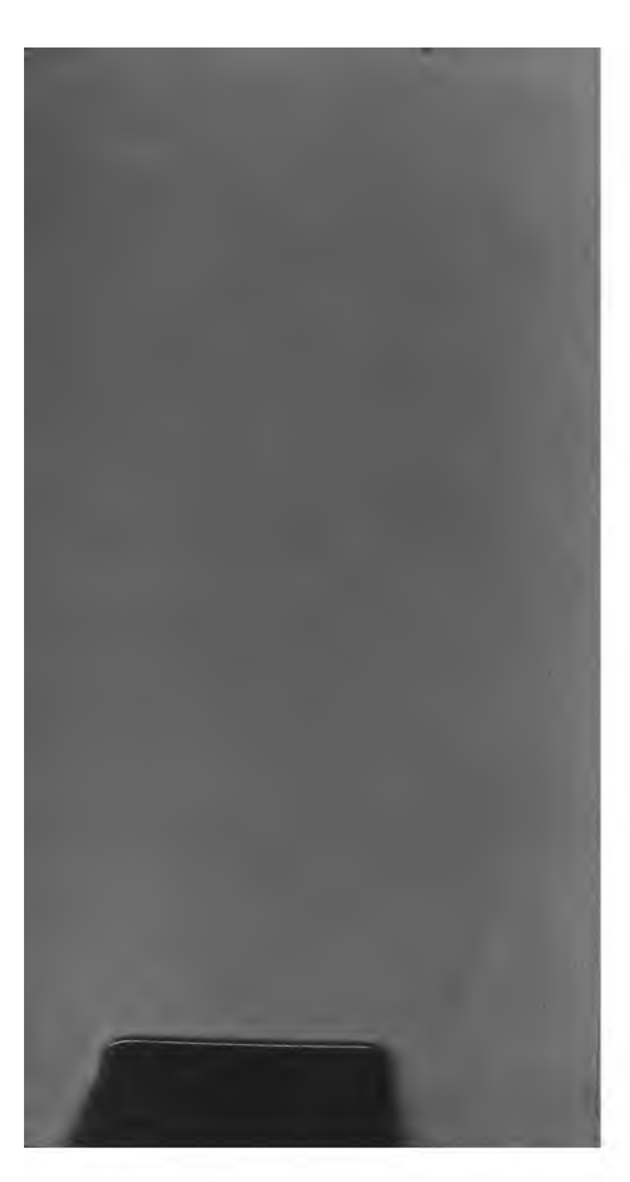



ANNEX

VOYAGE
DU SIEUR
PAUL LUCAS,
FAIT
PAR ORDRE DU ROY
DANS
LA GRECE, L'ASIE MINEURE, LA MACEDOINE ET L'AFRIQUE.

TOME I,

Contenant la Description de la Natolie, de la Caramanie, & de la Macedoine.



A PARIS,
Chez NICOLAS SIMART, Imprimeur ordinaire de Monseigneur le Dauphin, ruë Saint Jacques, au Dauphin Couronné.

M. DCC. XII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



AU ROY.



IRE

Toutes les Nations conviennent qu'elles doivent à VÔTRE MAJESTÉ *un tribut d'admiration. Mon*

zele ardent pour ſa gloire me perſuade qu'elles ne lui doivent pas moins l'hommage de ce qu'elles ont de plus rare. Tout l'Univers, SIRE, *ambitionne de ſatisfaire par lui-même à la premiere de ces deux obligations ; & j'ay oſé me regarder comme chargé d'acquitter de la ſeconde, du moins en partie, les Peuples les plus éloignés. Dans cette veuë, j'ay parcouru plus d'une fois, la Grece, l'Aſie mineure, la Perſe, la Syrie, l'Egypte, & l'Afrique. J'y ai ramaſſé avec beaucoup de perils un grand nombre de Medailles, de Pierres gravées, de Manuſcrits*

anciens, & d'autres curiositez utiles, qui ont trouvé place dans le Cabinet & dans la Bibliotheque de VÔTRE MAJESTE'.

Mais, SIRE, *il est des raretez qu'on ne peut saisir que par l'esprit, & communiquer que par le discours; & comme elles ne sont pas moins precieuses que les autres, j'ay eu grand soin de les recueillir, afin de les offrir aussi à* VÔTRE MAJESTE'. *Ce Livre,* SIRE, *que je prens la liberté de vous presenter, les renferme.*

Que ne suis-je assez heureux pour recevoir de VOTRE

MAJESTE' *l'ordre d'en aller augmenter le nombre, & de m'expoſer pour ſon ſervice à de nouvelles fatigues, & à de nouveaux dangers! C'eſt là,* SIRE, *le plus vif de mes déſirs; & ce déſir ſi juſte eſt l'effet naturel de l'attachement inviolable, & du très profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très humble, très obeïſſant & très fidel ſujet.
PAUL LUCAS.



PREFACE.

DE M. F**.

CE ſecond Voïage de M. Paul Lucas aïant été plus long, s'étant fait dans des Provinces plus renommées, & ſe trouvant beaucoup plus circonſtantié que le premier, on a lieu de croire qu'il ne fera pas moins de plaiſir au public : & quoique là deſſus on ne veüille pas prevenir ſes deciſions, ni même lui donner aucuns prejugez favorables ; cependant l'Auteur pourroit en quelque façon, ſur le ſuccez de l'un, ſe promettre d'avoir réuſſi dans l'autre : parce qu'attaché uniquement à rapporter la verité, il ne laiſſe pas de nous y apprendre une infinité de choſes, non ſeu-

lement nouvelles & curieuſes ; mais même très intereſſantes, & qu'il étoit bon de ne pas ignorer.

La lecture des Voïages eſt toûjours utile. Capable ſeule d'inſtruire les hommes, des coûtumes & des manieres d'agir de leurs ſemblables dans des païs differens du leur, elle ne manque jamais de delivrer leur eſprit de la plûpart de ces opinions vulgaires que l'ignorance ou l'éducation y font naitre: & ſi, pour la rendre recommandable, il falloit encore joindre les authoritez à la raiſon, il ſeroit facile d'amener ſur les rangs les plus grands perſonnages de l'antiquité, qui l'ont ou conſeillée dans leurs Livres, ou approuvée par leur conduite. Nous trouverions même parmi les Modernes un grand nombre de Sçavans, qui n'ont perfectionné leurs connoiſſances qu'en ſe tranſportant dans les regions les plus éloi-

gnées. Si l'on dit qu'il y a une extrême difference entre parcourir le monde ſoy-même, & lire les relations de ceux qui l'ont parcouru; cela eſt vrai, nous l'avoüerons: mais en quoi conſiſte-t-elle? Le voici: celui qui lit une relation, ſans travail, & le plus ſouvent avec quelque plaiſir, profite des lumieres qu'un Voïageur ne s'eſt acquiſes qu'avec des peines, & en s'expoſant à des dangers infinis.

On ne peut faire, ce me ſemble, que de deux ſortes de voïages; les uns dans des païs abſolument inconnus, que l'on decouvre, & dont tout ce que l'on rapporte peut paſſer pour nouveau; les autres dans des lieux, connus à la verité par les Anciens, mais dont le gouvernement eſt changé, ou que l'éloignement retire en quelque façon de nôtre veüe. Mais je me perſuade que toutes les perſonnes de bon

ſens, ſe declareront toûjours pour la ſeconde eſpece ; il s'en trouvera peu qui n'aiment mieux lire des éclairciſſemens ſur les Auteurs Grecs & Latins , des additions à l'Hiſtoire Grecque ou ſacrée , ou la confirmation des traditions anciennes , que la bêtiſe d'un Sauvage du Miſſiſipi , ou les cruautez d'un Iroquois ; & la raiſon , ce me ſemble , en eſt claire : les choſes ne nous ſont utiles ou deſavantageuſes, fâcheuſes ou agreables, qu'autant qu'elles nous touchent ; or qui peut nier, que les évenemens de l'Hiſtoire Romaine, Grecque, ou même Perſane & Arabe , nous touchent infiniment plus , que ce qu'on nous rapporte des terres nouvellement decouvertes? Je n'ajoûterai point que les Voïages de M. Paul Lucas ſont de ce genre, que nous devons regarder comme le plus utile , & le plus intereſſant : leur titre même le té-

moigne aſſez ; & tout le monde ſçait que la Grece, la petite Aſie, & l'Egypte ſont les parties de la terre les plus celebres.

Mais pour donner l'idée qu'on doit ſe former de ces Provinces, nous dirons, qu'aïant été pendant fort long-tems le theatre des armes Romaines, elles ne furent gueres plus en répos depuis la decadence de l'Empire. Lorſque les Sarraſins d'un côté, les Turcs de l'autre, d'abord liguez contre les Chrêtiens, enſuite acharnez les uns contre les autres, eurent pris la reſolution de s'en rendre les maîtres; il eſt difficile de comprendre à quels maux, à quel carnage elles ne furent point expoſées. Les Croiſades, qui ſuivirent peu après, acheverent de les ruiner : enfin les Ottomans, demeurez victorieux, s'en ſont conſervez la conquête ; & les gouvernent encore à preſent.

Comme les principes de la po-

les Mahometans (les Dogmes de de l'Alcoran & de leur tradition à part) on ſe permet une liberté entiere, ſoit de lire, ſoit de penſer, ſoit de publier ſes imaginations ; & puiſque l'eſprit humain a toûjours aimé la diverſité d'occupations & le changement, on peut croire, ſans apprehender de ſe tromper, qu'ils ne s'appliquent pas tous à la même choſe : d'où l'on conclut que les ſciences, à Stamboul comme à Paris, à Brouſſe comme à Leide, ou fleuriſſent de la même maniere, ou ſont ſeulement pouſſées à divers degrez, ſelon l'étenduë des divers genies qui les cultivent. Qui oſera dire à preſent que ces Illuſtres Provinces ſont en cela beaucoup inferieures aux nôtres? Toute la difference que l'on y pourroit trouver, eſt qu'elles n'ont pas la commodité de l'impreſſion: mais ſi les bons Livres ſe font toûjours connoître, quel avan-

tage au contraire ne retirent-elles point de ce pretendu defaut, leurs ſçavans ne volant point de Livre en Livre, & n'étant par conſequent point accablez par la lecture de mille fadaiſes, ni obligez de voir autre choſe que ce qu'il y a de meilleur dans le genre d'étude qu'ils ſe ſont choiſis?

Après ces reflexions, on ne ſera plus ſurpris ſi M. Paul Lucas traite quelquefois de ſçavans les Religieux du Mahometiſme; puiſqu'ils peuvent être en même tems, très habiles dans toutes les ſciences ſeculieres, & fort attachez aux dogmes & aux opinions que leur ont prêché leurs premiers Docteurs.

La nouvelle Relation contient, ce me ſemble, quantité d'Hiſtoires qui feront plaiſir au Lecteur; car ſans mettre de ce nombre quelques narrations, dont le ſujet eſt de luy-même divertiſſant, on y trouvera ſur les Turcs, ſur

les Druſes, ſur une bonne partie des Villes de la Natolie & de l'Egypte mille particularitez dont perſonne n'a jamais parlé. Les Memoires de Tunis doivent eux ſeuls paſſer pour un morceau exquis; & je crois, qu'outre leur nouveauté, il ſeroit difficile d'en trouver de plus remplis, & d'évenemens plus conſiderables.

Pour les Inſcriptions, M. Paul n'a pas jugé à propos de les mettre dans le texte; parce que la plûpart étant mutilées, il étoit impoſſible d'en donner des traductions ſuivies. D'ailleurs ce ſont de ces choſes qui ne regardent que les Sçavans, & par conſequent des gens qui n'ont aucun beſoin qu'on les leur traduiſe. Nous mettrons ici les Epitaphes du Prince & de la Princeſſe Tekely. M. Paul les aïant euës à ſon retour de la Natolie, avoit oublié d'en parler dans ſes Memoires; de ſorte qu'elles n'ont

pu être mises, à leur rang, après celles de Nicomedie.

EPITAPHE DU PRINCE TEKELI.

Hic requiescit ab heroicis laboribus
Celsissimus Dominus Emericus Thekely de Kesmark,
Hungariæ & Transsylvaniæ Princeps,
Vir à rebus pro asserenda patriæ libertate fortiter gestis
Totâ Europâ celebris.
Sed post varios fortunæ casus tandem extorris
Inter ipsa renascentis Hungaricæ libertatis primordia
Exilii simul & vitæ finem fecit,
In Asiâ ad Nicomediensem Bithyniæ sinum
In suo Florum campo.
Obiit anno salutis 1705. 13. *Septemb. ætatis* 47.

EPITAPHE DE LA PRINCESSE SON EPOUSE.

Hìc requiescit ab Heroicis laboribus
Virilis animi mulier, sexûs sui ac sæculi gloria,
Celsissima Domina Helena Zerinia,
Zeriniæ atque Frangipaniæ gentis decus ultimum,
Thekelii Principis uxor, olim Rakotzii;
Utroque digna conjuge.
Magnis apud Chroatas, Transylvanos, Hungaros,
Siculos inclyta titulis;
Factis ingentibus toto in orbe clarior;
Varios æquâ mente fortunæ casus experta,
Par prosperis, major adversis.
Cumulatis Christianâ pietate bellicis laudibus,
Fortem Domino reddidit animam,
Mortem eluctata in suo Florum campo,
Ad Nicomediensem Bythyniæ sinum

anno ſalutis 1703. *ætatis* 60. *die* 8. *Februarii.*

Les armes de cette courageuſe Princeſſe ſont ſur ſa tombe ; & au bas l'on a mis ces mots, *donec reſurgat.*

Comme M. Paul a auſſi parlé fort honorablement du R.P. Beſnier, peut-être que quelques-uns de ſes Confreres, ne ſçavent point, & seront bien aiſe d'apprendre le jour de ſa mort : elle arriva le 8. de Septembre à dix heures du ſoir 1705. & il fut enterré le lendemain dans l'Egliſe de S. Benoît avec un concours extraordinaire.

Au reſte l'on ne doute point qu'il n'y ait dans ces deux volumes beaucoup de choſes, dont la ſingularité expoſera l'Auteur à la critique. Il ſe trouve par tout de cette eſpece de gens, qui n'aïant eux-mêmes jamais rien veu, jugent hardiment du monde

entier par quatre Villages qu'ils connoiſſent : mais leur cenſure paſſera toûjours pour injuſte, dès que l'on ſçaura que c'eſt par l'ordre même de Sa Majeſté que M. Paul Lucas a entrepris ces longs voïages. Il receut pour cela les inſtructions en même tems que M. Favre & M. du Roule receurent les leur, l'un pour la Perſe, l'autre pour l'Ethiopie : mais ces deux Meſſieurs ne ſçavoient point voïager : M. Favre s'étant vanté par tout, qu'il alloit établir en Perſe un gros commerce, ſes paroles ſeules lui attirerent de la part des autres nations mille traverſes, dont ſouvent il ne s'apperçevoit pas, mais qui enfin n'aboutirent qu'à la perte de ſa vie par le poiſon. L'empoiſonneur fut un nommé Daout, ſcelerat, accoûtumé au métier depuis long-tems, & enfin reconnu pour tel par les Anglois, auſquels il n'avoit pas laiſſé de ren-

dre auparavant quelques ſervices.

Pour M. du Roule il montroit dans ſa marche un faſte qui l'a fait aſſaſſiner. Quelle apparence de pouvoir, accompagné de 60. Chameaux chargez de preſens, & avec une ſuite magnifique, traverſer des païs dont tous les Peuples ſont également miſerables & barbares?

M. Paul Lucas, s'eſt trouvé cent fois dans des regions auſſi pleines de dangers; l'on verra même dans ces deux volumes la deſcription de quelques-uns, où il lui a fallu païer de ſa perſonne: mais il s'eſt tiré d'un bon nombre d'autres, par le grand uſage, & la connoiſſance qu'il s'eſt acquiſe des mœurs de preſque toutes les nations. Si l'on ſe fait une habitude de tout, 35. ans de voïages ont pu l'y accoûtumer, & certainement lui en ont donné quelque experience. Ajoûtons une choſe; il eſpere que pour la re-

compenſe de tant de travaux, ſes Lecteurs lui feront l'honneur de le croire, au moins en ce qu'il ſe dit avoir veu lui même: le menſonge ſe trouve toûjours facilement, & il n'y a que la verité pour laquelle on veuille ſe donner tant de peines.



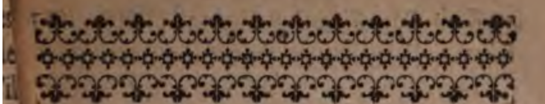


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce premier Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, *ce dernier Voyage de M. Paul Lucas*, & je l'ay trouvé ſi rempli de choſes curieuſes, que j'ay crû que l'impreſſion en plairoit beaucoup au public. Fait à Paris ce 19. Avril 1712.

RAGUET.



VOYAGE DU SIEUR PAUL LUCAS

DANS L'ASIE MINEURE, l'Affrique & autres lieux.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Paris à Constantinople.

JE partis de Paris le quinziéme d'Octobre de l'année mil sept cens quatre ; j'avois avec moi un jeune garçon de onze ou douze ans, que Monsieur le Comte de Pontchartrain envoïoit par ordre de Sa Majesté à Constantinople, pour apprendre le Turc & l'Arabe, en qualité d'Enfant de Langues, c'est ainsi que l'on

nomme un certain nombre de jeunes gens que Sa Majesté y fait toûjours élever pour servir dans la suite de Truchemens, soit aux François qui commercent dans les païs du Levant, soit à la Cour lorsqu'ils reviennent dans leur patrie. L'on a trouvé ce moïen le plus sûr pour apprendre à parler une langue étrangere, car il est rare que par la seule étude du Cabinet on en sache jamais le tour & surtout l'accent, ce qui est pourtant d'une necessité absoluë. Ceux qui voïagent comme j'ai fait, le sçavent par experience, & ceux qui possedent le mieux par théorie les Langues étrangeres, n'en sçauroient disconvenir.

Nous arrivâmes à Marseille par les voitures ordinaires le 31 du même mois; mais le convoi qui devoit partir pour le Levant n'étoit pas encore prêt, & nous fûmes obligez d'y demeurer jusqu'au 8 de Janvier, que l'on s'embarqua.

Nous nous mîmes sur le Vaisseau appellé Nôtre-Dame, commandé par Monsieur Guion. Ce Vaisseau étoit monté de trente-quatre pieces de Canon, avoit deux cens hommes d'équipage, & devoit servir d'escorte au convoi du Levant, qui étoit d'environ vingt-cinq Voiles.

Ainsi aïant veu le vent fovorable nous nous éloignâmes du Port : & après être restez en penne jusques à deux heures après midi pour attendre quelques-uns de nos Vaisseaux qui n'étoient pas encore en état, nous fîmes route vers l'Orient, au nombre de vingt-six tant Vaisseaux que Poulacres.

Mais le vent ne fut pas long-tems sans nous être contraire : sur le soir la Mer se fit fort grosse, & à dix heures un de nos Vaisseaux rompit son Antenne de maître. Nous apprimes le dixiéme au matin de quelques autres l'accident qui lui étoit arrivé ; & pour le mettre hors de crainte, nous l'attendîmes avec une voile : lorsqu'il nous eut atteint nous sçûmes qu'il s'étoit remis en état, & qu'il ny avoit plus pour lui aucun danger; mais un malheur ne vient presque jamais seul, celui-là fut suivi d'un autre de même nature : le Vaisseau de M. Bagari rompit aussi son Antenne du Trinquet. Je ne rapporterois pas ces sortes d'accidens, s'ils n'étoient considerables sur la Mer ; souvent ils causent de longs retardemens & nuisent beaucoup à la vitesse de nos voyages & à l'accomplissement de nos desseins.

Le *onziéme jour* nous apperçûmes

la Sardaigne*, cette Isle autrefois si fameuse par les plaisirs & la magnificence des Pheaciens : elle a comme l'on sçait la figure du pied d'un homme, & c'est ce qui lui a fait donner par les Anciens les noms d'*Ichnusa* & de *Sandaliotis* ; celui même de *Sardaigne*, qu'elle a gardé, ne signifie point autre chose dans les langues Orientales. Tout ce jour ne nous donna qu'un vent fort petit, il devint ensuite plus violent, mais contraire ; de sorte que la nuit on fut contraint de faire plusieurs bords : le Vaisseau commandant en doit l'avertissement à ceux de sa suite, ainsi toutes les fois que nous voulûmes faire cette manœuvre, nous eûmes soin de tirer un coup de Canon.

Mais le douze au matin, remarquant que le tems demeuroit toûjours peu favorable, nous donnâmes un signal pour aller tous moüiller dans le Port le plus voisin du lieu où nous étions. Vers ce Port, qui se trouva être la Baïe des Isles de S. Pierre, nous nous vîmes dans le convoi deux Bâtimens de plus ; une Barque inconnuë s'étoit mêlée parmi nous, & faisoit même une très mauvaise manœuvre. Nôtre Capitaine qui ne fut pas long-tems sans s'en appercevoir lui fit

tirer deux coups de Canon, un à boulet & l'autre à poudre ſeulement, & l'on envoïa ſur le champ le Canot pour ſçavoir qui elle étoit. C'étoit une Barque de Calſi, qui avoit pour Patron le ſieur Roſſet : il vint à bord ; mais il ne pût rendre de ſon manœuvrage que de mauvaiſes raiſons, & il fut fort heureux de trouver dans Monſieur Guïon, un homme d'une moderation extrême, & incapable de faire de chagrin à perſonne. Nous jettâmes donc l'ancre ſur les deux heures après midi: le fond de la Baïe eſt par tout aſſez bon, & l'on y moüille depuis quatre braſſes juſqu'à douze ; il ſeroit difficile auſſi d'en voir de plus poiſſonneuſe.

Les vents furent contraires tous les jours ſuivans, & nous demeurâmes là juſqu'au quinze que l'on tira dans nôtre Vaiſſeau un coup de Canon pour ſignal qu'on devoit en ſortir. Les Ancres levées avec joïe, l'on fit route ; mais le vent ſe mit frais & nous obligea à ne tenir qu'une voile ; il manqua tout à fait vers minuit ; nous ne laiſſâmes pas cependant de voir la terre de Barbarie le matin du 16.

La bonace qui nous retardoit n'ayant duré que juſqu'au milieu de la nuit où il

s'éleva un vent assez favorable, nous nous trouvâmes le dix-septiéme au matin, devant le Cap-Bon, & peu de tems après nous vîmes la Pantellerie : cette Isle est située presque entre le Cap Bon & la Sicile, elle appartient aux Espagnols. Comme nous eûmes toujours un bon vent, nous la montâmes sur les quatre heures ; mais il nous refusa peu après son secours, & se mit même assez violent contre nous : cela nous contraignit d'allumer trois fanaux, & nous mîmes aussi-tôt une lanterne sur la couffe du Trinquet : il ne fut pas long-tems sans se tourner tout-à-fait contraire ; aussi fîmes nous plusieurs bords. A chaque fois que nous virâmes le bord, nous eûmes soin de tirer un coup de Canon : le vent devint encore plus gros, & la Mer s'enfla de telle sorte, que l'on fut obligé de mettre à la cap presque jusqu'au jour. Avant l'aurore le tems diminua quelque peu & le vent se rangea plus favorable : ce jour qui alloit être le dix-huitiéme, nous fit appercevoir que nous nous étions éloignez les uns des autres, nous ne nous trouvâmes plus qu'au nombre de onze Vaisseaux ; le vent nous continuoit ses faveurs, mais nous voulions

attendre les autres, & pour leur donner le tems de nous rejoindre, nous ne laissâmes que nos deux basses Voiles.

Le 19. au matin, nous nous trouvâmes au midi de Malte; mais nous fûmes obligez de retourner en arriere & de faire le tour des Goses. Quoique ces petites Isles ne soient pas fort éloignées de Malte, cependant ce ne fut qu'avec peine que nous nous y rendîmes, & nous n'arrivâmes dans sa Rade qu'après avoir fait plusieurs bords.

Nous vîmes aussi-tôt venir à nous un petit Brigantin, il portoit le Capitaine du bord, à qui l'on remit le Ply du Roy & quelques autres Lettres qui lui étoient addressées; de son côté il nous avertit de prendre garde à nous, & nous dit qu'il y avoit neuf Corsaires sur ces Mers.

J'eus le tems de lui demander des nouvelles *del Segnor Lorenzo*; il se trouva là par hasard quelques personnes de sa connoissance, & l'on m'assura qu'il menoit une vie des plus tristes: ceux qui ont lû mes premiers voyages sçavent la raison qui m'en fait parler.

Nous continuâmes nôtre route, & nous nous retrouvâmes presque tout le convoi ensemble. Sur le soir les Vais-

ſeaux qui alloient en Egypte & en Syrie mirent pavillon, & tirerent l'un cinq, l'autre ſept, & quelques uns juſqu'à neuf coups de Canon, pour remercier nôtre Capitaine de les avoir eſcortez : il leur fit rendre à tous le ſalut coup pour coup, & ils ſe ſeparerent de nous pour continuer leur chemin ; ainſi nôtre convoi ne ſe trouva plus que de onze Batimens, qui fiſſent route du côté de Smyrne & de Conſtantinople.

La nuit ſuivante aprés quelque tems de bonace, le vent ſe mit tout à fait contraire ; un de nos vaiſſeaux qui pendant deux jours avoit été égaré, nous paſſa à bord ; il nous ſalua & prit ſa route comme les premiers vers la Syrie.

Depuis le vingt juſqu'au vingt-trois le vent fut toûjours fort contraire, & la Mer extrémement groſſe : on fut contraint de faire pluſieurs bords, & dès le vingt-un nous ne nous voyions plus que ſept Batimens. Le vingt-quatre une Poulacre du convoi nous rejoignit, & nous dit qu'elle avoit eu la chaſſe d'un Corſaire. Le vingt-cinq nous vîmes la terre de Morée : peu après nous découvrîmes un Vaiſſeau qui venoit à nous ; nous le prîmes pour un Corſaire, & nous tournâmes auſſi de ſon côté : mais nous

reconnûmes qu'il étoit François, & il se joignit à nôtre convoi.

Enfin le vingt-six nous approchâmes de la terre de Morée, & nous nous trouvâmes devant une Isle appellée *Lesprode*; le vent avoit beaucoup calmé, mais demeuroit toûjours contraire. Sur le midi il se joignit au convoi un petit Vaisseau qui venoit de Livourne : il nous dit aussi qu'il avoit été suivi par un Corsaire, & veritablement nous l'apperçumes peu de tems aprés. Tout le reste du jour regna la bonace avec une Mer assez grosse, elle continua même le vingt-sept & nous vîmes toûjours le Vaisseau que nous avions pris pour un Corsaire.

Le vingt-huit le vent se mit favorable la nuit, & le matin nous nous trouvâmes devant les Isles de Sapience. Le vingt-neuf il se remit contraire avec une fort grosse Mer, qui nous tourmenta beaucoup : l'arbre du petit hunier de Monsieur Martin se rompit & de sa chute blessa sept personnes.

Ce jour-là deux de nos Vaisseaux nous quitterent, pour prendre la route de Syrie, comme avoient fait les premiers: nous découvrîmes aussi un Corsaire qui venoit nous examiner ; mais il s'éloigna

aussi-tôt. La nuit suivante ne nous épargna pas, il fit un si gros tems qu'un de nos Vaisseaux rompit son arbre de beaupré & son petit hunier.

Le trente nous nous avançâmes devant le Cap Matapan; mais nous avions toûjours un vent contraire qui nous mettoit hors d'état de prendre aucun port.

La grosse Mer qui l'accompagnoit ne fut pas nôtre seule incommodité, il tomba aussi quantité de neiges & de pluïes froides pendant plusieurs jours: il paroissoit outre cela un Vaisseau que nous prenions pour le Corsaire dont j'ai déja parlé, & qui probablement ne nous suivoit pas sans quelque mauvais dessein.

Le troisiéme Février le vent se mit favorable, nous allâmes moüiller à l'abri des Isles de Sapience devant la Ville de Modon, que nous fûmes voir le quatriéme: c'est à present très peu de chose.

Le cinquiéme le vent s'étant mis bon, nous fîmes voile sur les quatre heures après midi: toute la nuit nous allâmes avec un petit vent assez favorable. Le sixiéme à la pointe du jour nous nous trouvâmes devant le Cerigue, & à la veuë de l'Oeuf, c'est une autre Isle ainsi

appellée à cause de sa figure : mais le vent nous contraignit de passer entre le Cerigue & la Terre ferme, & nous allâmes jusque devant le Cap S. Ange.

Lorsqu'on l'eut passé avec un petit vent en poupe, environ sur le midi on vit un Vaisseau à quelque distance : il avoit le bord sur les nôtres, & nous le mîmes aussi sur le sien pour l'aller reconnoître ; il s'apperçut de nôtre manœuvre, & mit aussi-tôt banniere Venitienne. Surs qu'il ne pouvoit faire de mal à personne, & voïant qu'il continuoit sa route, nous fîmes aussi la nôtre : sur le soir le vent se mit frais, mais toûjours en poupe, & cette nuit nous passâmes presque toutes les Isles de l'Archipel.

Le huitiéme nous allâmes au delà de Tine & de Micone, nous prîmes ensuite par le Ponant de celle de Chio.

Sur le soir nous vîmes un Vaisseau qui venoit sur nous & nous nous preparâmes pour le combat ; mais il passa assez proche de nous sans nous rien dire, & de nôtre côté nous le laissâmes passer. Pendant ce tems-là il fit une pluïe épouvantable, qui moüilla tous nos matelats : on les avoit mis pour se cou-

vrir en cas d'alarme ; ainsi nous passâmes la nuit plus mal que nous ne l'aurions voulu.

Aprés avoir doublé l'Isle de Chio, nous entrâmes dans le Golfe de Smyrne : nous passâmes le Cap Bernoux ; & le vent s'étant mis contraire le neuviéme nous fûmes obligez de faire bord sur bord : dans ce Golfe on est contraint de virer de bord toutes les demi-heures, à cause d'un grand Banc & de plusieurs Isles qui s'y trouvent, on les appelle *Dorlak*.

Nous moüillâmes proche le Chateau de Smyrne, il en est éloigné d'une bonne lieüe ; enfin le dixiéme nous entrâmes dans le Port de la Ville où nous nous debarquâmes. Aussi-tôt je fus voir Monsieur Royer Consul pour le Roy, & lui remis la Lettre de Monseigneur le Comte de Pontchartrain : il m'arrêta à dîner & me fit toutes les offres de services imaginables.

Le onziéme on apprit dans Smyrne qu'il y avoit deux Vaisseaux Marchands Anglois à Faillery. Le nôtre étoit mieux armé qu'un Vaisseau de Guerre, & nous devions partir pour Constantinople; ainsi le Consul des Anglois eut peur qu'on ne les prît si on les rencontroit.

Il envoya à Monſieur le Conſul de France un Droguement pour le prier d'en parler à Monſieur Guion, & de lui demander ce qu'il feroit aux Vaiſſeaux Anglois qu'il rencontreroit, s'il les attaqueroit ou les laiſſeroit paſſer. Le Droguement ajoûta en même tems que s'il avoit la bonté de leur laiſſer faire leur route, toute la nation Angloiſe lui auroit obligation, & qu'il promettoit pour elle de faire la même choſe en pareille occaſion.

Monſieur Royer le fit parler à Monſieur Guion qui le lui promit & voulut en aſſurer lui-même le Conſul d'Angleterre; il en fut receu avec beaucoup d'honnêtetez, auſſi bien que de pluſieurs de ſa nation qui ſe rencontrerent là, & qui le prierent une ſeconde fois d'épargner ces Vaiſſeaux, s'ils venoient à ſa rencontre; il leur renouvella ſes promeſſes, & leur dit que s'ils ne vouloient pas l'en croire il leur donnoit pour garants toute ſa nation; qu'il étoit vrai qu'il ne manquoit pas d'armes, & qu'on ſçavoit même par tout que ſon Vaiſſeau étoit des mieux equipez; mais que ce n'étoit que pour ſe defendre. Ceux qui ont voulu m'attaquer, continua-t-il, n'ont jamais été long-tems

ſans s'en repentir, témoins la nave Galere que j'ai coulée à fond, proche la Garidte, & un autre Vaiſſeau que j'ai très mal traité proche de Livourne.

Là deſſus, il fut fait de grands complimens à Monſieur Guion, & les Anglois firent par avance d'amples actions de graces à un Capitaine qu'ils trouvoient ſi genereux : ils envoyerent même deux des principaux d'entre eux, avec un Droguement à Monſieur le Conſul de France pour le remercier de l'honnêteté que l'on faiſoit à leur nation ; Monſieur le Conſul fut extrémement ſatisfait de cette humilité des Anglois; c'étoit une choſe ſans exemple & juſqu'alors rien n'avoit pû les porter à ces ſortes de ſoumiſſions.

Ce même jour il arriva un Vaiſſeau Flamand, Monſieur Guion le ſalua & il rendit le ſalut coup pour coup. On auroit voulu nous retenir plus long-tems à Smyrne, & les honnêtetez de ceux, avec qui nous y avions fait connoiſſance nous invitoient aſſez à y faire quelque ſejour ; mais il falloit achever nôtre courſe ; ainſi nous nous embarquâmes le matin du treiziéme après avoir été reconduits de tout nos amis.

Nous fûmes ſaluez de tous les Vaiſ-

ſeaux Hollandois, qui ſe trouverent dans le Port, nous leur rendîmes le ſalut exactement & nous fîmes voile.

A peine avions nous vogué quatre heures que nous rencontrâmes les deux Vaiſſeaux Anglois; nous leur paſſâmes au vent, & l'on ne ſe dit rien de part ni d'autre. Environ une heure après le vent ſe mit contraire & nous fit prendre la reſolution de moüiller ſur le bas fond qui eſt dans ce Golfe; mais nos Pilotes nous en firent approcher de trop près, ce qui fut cauſe que nous échoüames ſur la fange.

Ce ne fut pas ſans peine que l'on s'en retira, nous fûmes moüiller l'ancre un peu plus loin, & nous y paſſâmes même la nuit. Le quatorziéme quoique le vent continuât de nous être contraire, nous ne laiſſâmes pas de quitter cet endroit pour aller moüiller aux Iſles de Dorlak, où nous demeurâmes le reſte de la journée & toute la nuit ſuivante. Le quinziéme & ſeiziéme nous paſſâmes devant Tenedos; nous embouchâmes dans le Canal, & nous allâmes au delà des premiers Chateaux des Dardanelles, que l'on nomme les Chateaux-neufs; les vieux n'en ſont éloignez que de vingt mille; nous les paſſâmes auſſi

mais le vent manquant ſur les trois heures, nous obligea de moüiller environ à quinze mille de Gallipoli. Le dix-ſeptiéme un vent en poupe nous conduiſit juſqu'aux Iſles de Marmara : enfin le dix-huit nous arrivâmes à *Galatas* à une heure après-midi.

CHAPITRE II.

Arrivée à Conſtantinople. Hiſtoire du Quiſeler Aga. Differend des François & des Anglois. Portrait du Grand Seigneur d'apreſent. Fête des Chrêtiens Schiſmatiques.

JE debarquai donc & je fus ſur le champ au Palais de France. J'eus l'honneur de remettre à Son Excellence la Lettre de Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, avec les autres dont on m'avoit chargé, & j'en fus receu de la maniere du monde la plus obligeante : il me promit ſa protection & me fit offre de ſervice en tout ce qui dependroit de lui.

De-là je fus chez la Cheras Magdelaine, c'eſt la mere du jeune Paleologue à preſent Penſionnaire du College de

Clermont, dont j'ai parlé dans le second volume de mes premiers Memoires : elle me retint & ne voulut point que j'allaſſe loger ailleurs que chez elle tant que je ſerois à Conſtantinople.

Le dix neuviéme je m'occupai à faire débarquer mes hardes;& j'eus l'honneur de revoir Monſieur l'Ambaſſadeur. Je lui dis que j'avois ordre de la Cour de chercher par toute la Turquie, les monumens qui pourroient y être reſtez de l'antiquité,pour être dans la ſuite un ornement du Cabinet de Sa Majeſté. Il me témoigna que Monſeigneur le Comte de Pontchartrain le lui avoit écrit & ne me quitta qu'après de nouvelles offres de ſervice.

Le vingt le Janiſſaire Aga fut déposé & le Quiſeler Aga penſa l'être. Le Grand Seigneur avoit demandé au dernier une paire de pendans-d'oreilles de quinze ou vingt bourſes * : l'Aga lui en trouva de quinze & les lui porta ſur le champ : l'action plût au Grand Seigneur, il lui dit ſeulement voila qui eſt bien, & alla mettre les pendans aux oreilles d'une de ſes Favorites.

* Une Bourſe vaut 500 écus.

Le Quiſeler Aga eut ſoin de les payer. Mais au bout de quelque tems par une imprudence qui ſentoit peu ſon Cour-

tisan, il demanda au Grand Seigne
si les pendans l'accommodoient :
Grand Seigneur ne prit pas la ch
pour une méprise, il crut entendre
que cela vouloit dire, & lui répon
qu'oüi, & combien on en vouloit.

L'autre continua sur le même ton,
lui dit net qu'on ne les auroit pas à mo
de quinze bourses : le Grand Seign
lui repeta, voila qui est bien ; mais d
le fond il avoit l'ame penetrée de dé
& sa maniere d'agir le fit assez voir.
alla sur le champ trouver sa Favor
lui ôta les Boucles d'oreilles, & les r
voïa au Quiseler Aga ; celui-ci con
la grande faute qu'il venoit de comm
tre, mais un peu trop tard. Il vou
cependant la reparer : & pour cela il
chercher une autre paire de pend
beaucoup plus beaux : le Grand Seign
ne tint point son fier, & apparemm
que l'amour le fit passer dans cette r
contre par-dessus les égards qu'il v
loit que l'on eût pour lui. Il receut
second present, & ne deposa poin
Quiseler Aga quoiqu'il en eût pris la
solution : celui-ci se trouva fort h
reux d'être quitte à si bon marché d
démarche imprudente.

Le vingt-un il arriva dans le Port

Vaiſſeau Anglois, c'étoit un de ceux pour qui le Conſul de Smyrne avoit prié Monſieur Guion. Ce Vaiſſeau en chemin faiſant avoit pris une Poulacre qui étoit à la rade dans un Port du Grand Seigneur au Cap Baba : le Capitaine s'étoit racheté mille écus, avoit fait une Lettre de change ſur Monſieur Renaud Marchand François, & donné ſon Ecrivain pour Otage.

Dés que Monſieur l'Ambaſſadeur ſçut qu'il y avoit un François priſonnier ſur ce Vaiſſeau Anglois, il envoïa chez l'Ambaſſadeur d'Angleterre & voulut qu'on le lui remît entre les mains; mais on fit pluſieurs tours & beaucoup de bruit, ſans pouvoir rien conclure. Le Grand Viſir apprit que les choſes s'aigriſſoient de part & d'autre, il envoïa prier M. l'Ambaſſadeur de ne point en venir aux voïes de fait, & lui fit dire qu'il vouloit être l'arbitre de cette affaire. Monſieur l'Ambaſſadeur répondit à l'Aga du Grand Viſir, qu'il en ſeroit ravi; mais qu'il falloit que l'Ambaſſadeur d'Angleterre ſe mît à la raiſon : l'Aga repliqua qu'on en auroit ſoin, & l'affaire fut portée devant le Grand Viſir. Il envoïa querir l'Ecrivain qu'il fit reſter quelque tems chez lui; les Anglois s'ap-

perçurent bien que leur cause étoit mauvaise, après la moderation dont on avoit usé a leur égard. Ils tâcherent d'insinuer qu'on ne leur rendoit pas justice ; mais le Grand Visir que son équité avoit mis dans nos interêts, étoit resolu même de ne les pas écouter : & lorsqu'il vit qu'ils ne paroissoient point, il renvoïa l'Ecrivain à M. l'Ambassadeur.

Jusqu'au quinze Avril je m'amusai à chercher des Medailles, ce jour est celui du petit *Bairam:* on l'appelle la Fête des Sacrifices, & les Turcs le celebrent en memoire du Patriarche Abraham.

Ce fut pour moi une occasion de voir le Grand Seigneur : il devoit revenir d'une Mosquée, je l'attendis à son passage. Le Sultan Achmet est fort bel homme, il a le nez un peu aquilin, sa Barbe est noire & n'est pas des plus fournies, & je lui trouvai l'air reveur & mélancolique. Sa Garde est toûjours fort nombreuse ; elle va d'un pas égal, & sa marche a quelque chose de grand ; elle est habillée d'une magnificence veritablement digne d'un Empereur ; mais je fus surpris de la voir autour de lui, sans aucunes armes.

Le quatorziéme les Femmes du Grand Seigneur se promenoient dans le Jardin

du Serail : il eſt voiſin de la marine, & pour ce ſujet on faiſoit éloigner toutes les Caïques qui vouloient en approcher. Une Poulacre Venitienne qui faiſoit voile ce jour-là, eut le malheur d'être emportée par le courant de l'eau un peu trop près de ce Jardin ; les Bouſtangis qui étoient dans des Caïques, vinrent auſſi-tôt fondre ſur la Poulacre, & donnerent pluſieurs coups de bâtons à tous ceux qui s'y trouverent, ainſi elle prit le large un peu malgré elle.

Le dix-neuviéme je vis la Pâque des Chrêtiens Schiſmatiques. Pendant trois jours qu'on leur donne une entiere liberté, ils s'amaſſent & courant les ruës en troupes ils danſent au ſon de leurs Inſtrumens ; il y a un ordre exprès du Grand Seigneur de les laiſſer aller par tout, & il ne ſe trouve perſonne aſſez hardi pour leur faire inſulte.

Le vingtiéme le Reverend Pere Begnier m'accompagna chez Monſeigneur l'Evêque de Ceſarée, qui étoit alors à Conſtantinople : il eſt neveu du Patriarche de Conſtantinople, il nous reçut avec toute l'honnêteté poſſible, nous preſenta du caffé, des confitures & de l'eau de vie.

De-là nous allâmes voir la grande Pla-

ce de l'Atmeïdan, c'est le lieu où l'on s'exerce à tirer de la fleche. Ce divertissement est estimé chez les Turcs, & Sa Hautesse ne dedaigne pas d'y aller assez souvent prendre sa recreation.

CHAPITRE III.

Déposition du Grand Visir. Réjoüissance à Constantinople pour la naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne. Oppositions du nouveau Visir. Resistance genereuse des François.

JE ne dois point sortir de Constantinople sans parler d'une réjoüissance que donna M. de Ferriol Ambassadeur de France à la Porte, lorsqu'il eut apris la naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne.

Son Excellence en conçut une joïe inexprimable; elle eut soin d'en faire répandre la nouvelle parmi tous les Sujets de Sa Majesté qui se trouvoient alors dans l'Empire Ottoman. Pour mieux marquer sa joïe à toute la terre, elle voulut par des témoignages publics, la faire éclatter dans la Ville même. On sçait que Con-

ſtantinople n'eſt pas moins que Paris, un abregé de toutes les nations.

De la maniere dont ſe faiſoient les preparatifs ce devoit être la Fête la plus grande & la plus magnifique que l'on eût jamais celebrée dans des Regions auſſi éloignées. Elle devoit durer au moins cinq jours de ſuite, pendant leſquels on ſerviroit pluſieurs tables avec toute la profuſion & toute la délicateſſe imaginables ; on devoit tirer un grand nombre de Boëtes, faire couler des fontaines de vin, joüer de toute ſorte d'inſtrumens, repreſenter même des pieces de Theatre, & illuminer le Palais de France, les Jardins & le Couvent des RR. PP. Capucins. Monſieur l'Ambaſſadeur de Veniſe avec toute ſa Cour, y avoit été invité. Nôtre Nation, les Dames, les Protegez & tous les Ordres Religieux s'aprêtoient pour y aſſiſter : enfin la permiſſion du Grand Seigneur en avoit été accordée par un Chatecherif. La veille du jour où l'on devoit commencer ces réjoüiſſances, on apprit avec un étonnement extrême, qu'*Aſſen Bacha* Grand Viſir venoit d'être dépoſé.

La choſe étoit d'autant plus ſurprenante, qu'il étoit le Beaufrere du Grand Seigneur, & que par les déferences que

Sa Hautesse avoit eües pour lui, l'on avoi lieu de le croire son premier Favori, mai apparemment que le caprice du sort fi son desastre, comme la seule allianc avoit causé son élevation. Calalicos au trement Achmet Bacha, qui comman- doit en Candie en étoit arrivé sur un Barque Françoise, le soir précédent d cette déposition, & l'on avoit sçû quel- ques heures après que c'étoit pour pren- dre sa place.

Monsieur l'Ambassadeur en fut in- formé des premiers : il envoïa Mon- sieur Fonton, l'un de ses Droguemens, complimenter Calalicos, & il lui fi dire, que devant faire une Fête le jour suivant pour la naissance d'un Prince de France, il étoit bien aise de l'en prevenir, afin qu'il n'en témoignât aucune surprise. Calalicos demanda si le Grand Seigneur l'avoit permis. Mon- sieur Fonton répondit qu'oüi, & ajoûta que c'étoit même par Catecherif. Le Ministre naturellement orgueilleux ; mais devenu sans doute plus arrogant par sa nouvelle dignité, répondit d'un ton fier, qu'il le sçauroit lui-même de Sa Hautesse, & qu'il feroit instruire M. l'Ambassadeur de ses intentions.

Une

Une réponse si brusque fit conjecturer que le nouveau Visir avoit quelque mauvais dessein : on jugea avec raison qu'il vouloit troubler cette Fête ; ce fut aussi ce qui obligea Monsieur l'Ambassadeur de supprimer les Boëtes qui étoient disposées par toutes les Courts du Palais pour faire plusieurs décharges durant les premiers jours ; on les ôta sous le pretexte du mauvais tems.

Le lendemain qui étoit le jour marqué pour la Fête, M. l'Ambassadeur renvoya M. Fonton de bon matin chez le Visir pour sçavoir s'il avoit parlé au Grand Seigneur. En attendant la réponse, on ne laissa pas de commencer la ceremonie : Son Excellence avec Monsieur l'Ambassadeur de Venise & la Nation Françoise se rendit sur les dix heures à la Chapelle du Palais ; Monsieur l'Archevêque de Spiga, revêtu de ses habits Pontificaux, y prononça sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne un discours très éloquent, entonna le *Te Deum*, & celebra la Sainte Messe.

Tout s'y passa avec un ordre admirable, & en presence d'un nombre infini de personnes que leur propre curiosité ou la nouveauté de la Fête y avoient attirez.

Après ces actions de graces à l'Auteur de tous les biens, on laissa couler les Fontaines de vin que l'on avoit preparées pour le peuple ; plusieurs Turcs qui étoient disposez pour distribuer le caffé en donnerent d'abord avec largesse à une multitude prodigieuse de monde. On servit en même tems dans la grande Salles trois tables; la premiere de vingt-quatre couverts, où étoient Messeigneurs les Ambassadeurs ; & les deux autres de trente-deux, & de seize : il y en avoit une quatriéme dans un endroit separé pour les Protegez, sans conter celle de cinquante Religieux, qui étoit chez les Reverends Peres Capucins. L'on étoit déja à ces tables au milieu d'une abondance delicieuse & d'une infinité d'instrumens, lorsque Monsieur Fonton vint dire à Monsieur l'Ambassadeur que Monsieur Maurocordato Secretaire d'Etat souhaitoit lui parler : Son Excellence sortit de table, & fut le trouver dans une chambre où on l'avoit déja fait entrer. Monsieur Maurocordato dit à Monsieur l'Ambassadeur, qu'il venoit de la part du Visir, pour le remercier des complimens qu'il lui avoit fait faire le jour précedent sur sa nouvelle dignité, & pour le prier de ne point ti-

rer les Boëtes, parce que le bruit qu'elles feroient pourroit incommoder le Grand Seigneur ou celles de ses Sultanes qui étoient prêtes d'accoucher.

Monsieur l'Ambassadeur répondit, qu'on tiroit tous les jours le Canon dans le Port qui est une fois plus près du Serail que le Palais de France, sans que personne s'en plaignît ; mais cependant ajoûta-t-il, puisque le Visir desire qu'on n'en tire point, on s'en abstiendra quoique l'on en ait une permission dans toutes les formes. Comme la conversation avoit déja duré une espace de tems assez considerable, Monsieur Maurocordato pria Monsieur l'Ambassadeur de retourner à sa table, ce qu'il fit : l'on y demeura fort long-tems, & les santez du Roi, de feu Monseigneur, de Monseigneur le Dauphin, & de toute la Famille Roïale, y furent buës en vin & en toutes sortes de liqueurs. Le répas fait, les Danses, la Musique & la Comedie Turque commencerent à joüer ; ensuite il y eut un bal, & bien-tôt après on illumina en moins d'une demi heure tout le tour du Palais, le Couvent des Capucins attenant la grande allée de l'Orangerie, & le berceau qui est au bout ; en sorte que chaque Oranger se trouvoit

ſous une arcade illuminée, & que de quelque côté des environs du Pera qu'on regardât le Palais, cette Illumination faiſoit un effet admirable.

Pour rendre la choſe plus agreable, on avoit placé dans les trois arcades des veſtibules du Palais trois Tableaux ovales. Le premier, des Armes du Roi & de feu Monſeigneur le Dauphin, alors vivant, avec ces paroles en bas,

Par luci virtus radio ſpectatur in uno

étoit au milieu : le ſecond, des Armes de Monſeigneur, alors Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ſur leſquelles étoit, *Mont-joye au noble Duc*, & au deſſous *tranſmiſſa creſcit*, avoit été mis à la droite : & le troiſiéme, des Armes de Monſeigneur le Duc de Bretagne, avec cette inſcription: *Nec minor eminus*, étoit à la gauche.

Mais auſſi-tôt que l'on eut dit au Grand Viſir l'effet ſurprenant que produiſoit cette Illumination, par une bizarrerie ſans exemple, il envoïa entre ſept & huit heures le Bouſtangy Bachi & trois cens hommes pour éteindre généralement toutes les lampes.

Le Bouſtangy Bachi étant près du Palais, ne jugea pas à propos d'y entrer:

il fut chez Monſieur Fontaine premier Droguement de Son Excellence qui demeure attenant, d'où il envoïa dire à Monſieur l'Ambaſſadeur, que le Grand Seigneur voïant cette Illumination avoit cru tout Pera embraſé ; qu'il avoit ordre de l'éteindre, de caſſer toutes les lampes, & même de faire main baſſe ſur ceux qui voudroient s'y oppoſer, & qu'il prioit Son Excellence de les faire éteindre elle-même pour n'être pas obligée d'eſſuïer une ſi fâcheuſe execution.

Monſieur l'Ambaſſadeur fit dire au Bouſtangy Bachi qu'il n'avoit rien fait que par la permiſſion du Grand Seigneur ; qu'il étoit ſurpris que Sa Hauteſſe l'eût ſi-tôt oublié ; que les lampes étant une fois allumées ſans cauſer à perſonne aucun dommage, il ne pouvoit faire autrement que les laiſſer brûler, juſqu'à ce qu'elles finiſſent naturellement ; & que s'il entroit dans le Palais à deſſein de les éteindre, il courroit riſque d'y demeurer.

Son Excellence voïant que la choſe devenoit plus ſerieuſe, pria Monſieur l'Ambaſſadeur de Veniſe de ſe retirer, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident : dès qu'il fut ſorti, les

François qui étoient au Palais se rangerent tous auprès de la personne de Son Excellence, resolus d'y perir plûtôt que de souffrir l'affront qu'on lui vouloit faire.

Le Boustangy Bachi fit sçavoir cette réponse au Visir, en lui marquant que s'il vouloit que l'on executât ses ordres, il étoit necessaire qu'on lui envoïât encore du monde. Deux heures après le Selam Agassy du Grand Visir vint demander au Boustangy Bachi le sujet qui l'empêchoit d'éteindre l'Illumination : celui-ci répondit, qu'il en avoit fait sçavoir la raison à son Maître, & qu'il ne croïoit pas devoir entreprendre de forcer un Palais de France où tout le monde étoit armé & prêt à se bien défendre.

Enfin le Visir en colere de ce qu'on ne lui obéïssoit pas, resolut de passer lui même à Pera : il étoit déja embarqué avec une partie de sa maison ; mais sur les representations qu'on lui fit, qu'il alloit exposer sa personne avec assez peu de raison, il prit le parti de s'en retourner chez lui.

Le Selam Agassy crut pouvoir gagner quelque chose sur l'esprit de Monsieur l'Ambassadeur, il vint le trouver

& tâcha de lui persuader de faire éteindre l'Illumination ; mais il n'en put venir à bout : après l'avoir amusé jusqu'à plus de dix heures, Son Excellence lui dit que ce n'étoit pas la peine & qu'il n'y en avoit plus que pour une demi-heure. Le Selam Agassy sortit content de cette parole : il la fut porter au Boustangy Bachi qui s'en retourna avec tout son monde : ainsi l'affaire finit très glorieusement pour Monsieur l'Ambassadeur. Car le Boustangy Bachy n'entra point dans le Palais ; l'Illumination ne fut point éteinte, & dura même une demi heure plus qu'elle n'auroit duré si cet accident ne fut pas arrivé : au reste la Fête fut continuée à l'exception des Boëtes & des Illuminations.

CHAPITRE IV.

Voyage de Constantinople, à Artaquy & aux ruines de Cyzique ; description de ces ruines. Petite Isle vis-à-vis ce Port. Traditions des Grecs.

COmme j'avois un ordre exprès de chercher & d'acheter le plus de Medailles qu'il me seroit possible, je

commençai mes perquisitions dès la Ville de Constantinople. J'avois l'œil sur tout ce qui s'y passoit de nouveau pour les Bâtimens, sur tout lorsqu'on les demollissoit, & qu'ils avoient appartenu à quelque personne de consequence; j'en visitois exactement les Colonnes, les bas reliefs, les pieds-d'estaux antiques qui s'y rencontroient encore: enfin à tous les marchez ou Bazars, j'avois un soin extrême de m'informer si l'on n'avoit point quelques pieces des monnoïes les plus anciennes. C'est un Art qui demande quelque discernement; mais une longue experience nous apprend tout, & soit bonheur, soit connoissance, je crois en avoir trouvé d'assez curieuses.

Le vingt-six j'appris qu'il y avoit de belles ruïnes à Artaquy, il n'en falut pas davantage pour m'y faire aller. Le vingt-sept à midi je m'embarquai sur une Caïque, qui y faisoit voile; un vent contraire nous obligea de relâcher à une des Isles des Princes. Nous y demeurâmes le vingt-huit jusques à quatre heures après midi; de-là nous nous approchâmes des Isles de Marmara, mais le vent se mit fort gros, & par malheur nôtre Batteau n'étoit ni assez haut pour

être au dessus des vagues, ni assez fort pour soutenir leur impetuosité. Nous nous vîmes plusieurs fois assez près d'enfoncer, & nous étions à deux doigts de la mort, lorsque le vent nous mit lui-même à l'abri de ses coups. Nous nous trouvâmes sur une petite Plage où regnoit une assez grande tranquillité; un mal violent suivi du moindre bien y fait trouver des douceurs infinies: nous restâmes là tout le vingt-neuviéme, on y racommoda les voiles que la fureur du vent avoit dechirées: le trentiéme nous porta à Artaquy.

J'avois une Lettre d'amitié pour un Ecclesiastique de merite qui y fait sa demeure, & s'appelle Cachy Treandafile. Je la lui fus rendre, & nous fîmes ensemble une assez ample connoissance: il me donna même chez lui un logement, & il me promit de me faire plaisir en tout ce qui lui seroit possible.

Le tems que j'emploïai à me reposer ne fut pas tout-à-fait inutile à mes desseins; outre le sieur Treandafile, je liai encore societé avec deux autres personnes à qui je les communiquai & qui s'offrirent de m'y servir.

Dès la premiere promenade nous tournâmes du côté des ruines dont j'ai

parlé. Il y a près de la Ville une montagne dont les rochers s'avancent extrémement dans la Mer. Là étoit autrefois une espece de Citadelle ; l'on en voit encore neuf ou dix tours quarrées, qui paroissent avoir été bâties solidement & avec art, elles sont disposées d'espace en espace, & d'une maniere simetrique.

Le tems qui les a conservées, n'a pas épargné la muraille qui les joint ; elle est presque toute éboulée auprés ; mais par derriere l'on voit encore plusieurs grottes assez agreables. Sur le haut de la Montagne sont les restes de quelqu'autre édifice assez superbe, les Chrêtiens du païs assurent que c'étoit une Eglise.

Delà je passai à une petite Isle qui ferme ce Port : j'y vis encore quantité de ruines, qui donnent une haute idée de la magnificence des anciens Habitans de cette Ville. Par tout sont étendus de très beaux morceaux de marbre, des chapiteaux, des colonnes, & mille autres pierres travaillées avec une admirable dexterité.

La tradition des Grecs dit, que sous ces ruines, est ensevelie une des plus belles Eglises du monde ; on en voit ce

ſemble, encore la porte, c'eſt à dire, le haut. Les côtez ſont d'un beau marbre blanc, la travée de deſſus eſt hors de ſa place, & le reſte enfoui fort avant dans la terre ; il eſt difficile d'y découvrir rien, les Turcs ne permettant pas d'y foüiller ; en certains endroits la roche eſt taillée comme une veritable muraille. Du côté de la Mer, c'eſt-à-dire au ſeptentrion, eſt une ſource d'eau chaude en tout tems ; mais beaucoup plus en hiver qu'en eſté. De l'autre côté il s'en trouve une autre d'eau froide pour laquelle on a bâti un petit Baſſin en forme de voute : c'eſt un bruit commun dans toute la Province que cette eau a la vertu de guerir les maladies les plus dangereuſes, lorſque l'on a ſoin d'y apporter ceux qui en ſont attaquez. Je remarquai que l'eau en étoit un peu ſallée.

Près de cette ſource froide eſt une Chapelle profonde & preſque tout-à-fait ſouterraine, où l'on vient en foule de tous les lieux circonvoiſins, les Grecs en font une de leurs principales devotions, & la plûpart recommandent d'y porter leurs corps après leur mort.

Cette petite Iſle n'a tout au plus que 450 pas de tour : l'on y trouve par tout

un nombre prodigieux de morceaux de verres quarrez & de couleurs differentes : ſans doute qu'il y a eu dans ces édifices quantité d'ouvrages à la Moſaïque.

Repaſſé dans la Ville, je fus rendre ma viſite à l'Evêque ; on l'appelle l'Evêque de Cyzique, c'eſt un homme d'eſprit & qui paroît avoir de l'étude : il me receut avec une honnêteté infinie, & me fit voir dans ſa Bibliotheque les Manuſcrits les plus beaux ; mais il ne m'en voulut jamais vendre aucun : je conceus même que c'étoit mal s'addreſſer que de lui en faire la propoſition ; rarement un homme de lettres ſe défait-il de ce qu'il a de curieux, il fait ſes delices de ſes livres, & la miſere même eſt peu capable de les lui ôter.

Le premier Mai, accompagné de quatre hommes bien montez, je me mis en campagne, pour aller voir les ruines de Cyzique ; nous marchâmes pendant deux heures, dans un païs admirable, cultivé par tout, & plein de Vignes, d'Oliviers, & d'autres beaux Arbres de toutes les ſortes ; enfin nous arrivâmes aux premieres ruines de la grande Cyzique : elle meritoit bien ce nom, ſi l'on a égard

à ses seuls restes. Après avoir mis pied à terre, nous commençâmes par déjeuner, & prendre quelque repos; en mangeant, j'avois le visage d'un homme inquiet, & la veüe d'une si belle Ville rasée, pour ainsi dire, & abbatuë de fond en comble, me rendoit tout reveur : je songeois malgré moi à cette étonnante vicissitude, qui change toutes choses. Nous nous étions assis sur les ruines d'une Forteresse ou de quelque grand Château, du moins étoit-ce que l'on en pouvoit conjecturer: l'on n'y voïoit plus d'entier que de longues voutes souterraines, où nous descendîmes avec quatre chandelles & un fanal : nous les trouvâmes hautes, bien faites, & d'une pierre de taille fort épaisse ; il y en a plus de cinquante semblables qui se répondent les unes aux autres, & qui n'ont point à present d'autres Habitans que des chauves-souris. Dans une nous vîmes une belle Fontaine bâtie en arcade, & où, à ce qu'on nous dit, il y a de l'eau pendant toute l'année. L'on apperçoit de l'autre côté une espece de trou quarré, un homme y passeroit aisément. Les gens du païs ont la simplicité de croire, que si l'on pouvoit passer l'eau de cette Fontaine, & entrer dans ce trou, l'on trouveroit

immanquablement de grands tresors; ils content à ce sujet une infinité de fables, mais je ne m'y arrêterai point, elles ne meritent pas l'attention d'un homme sage.

Je cherchai par tout s'il ne s'y rencontreroit pas quelque Inscription, mais je ne trouvai que des fragmens, dont il étoit impossible de rien tirer.

A quelques pas de ces ruines, il s'en voit d'autres semblables de pierres aussi grosses; & l'édifice, selon toutes les apparences étoit presque égal en beauté; les murailles étoient encore presque toutes entieres; mais elles n'enfermoient que des monceaux de pierres entassez les uns sur les autres sans aucun vestige de monumens plus remarquables.

Avancez plus loin, nous trouvâmes encore une Fontaine assez belle, & à ses côtez les restes de plusieurs grands bâtimens: nous en fîmes le tour, & ensuite remontez à cheval, après avoir marché environ une heure, nous arrivâmes à d'autres ruines d'un édifice superbe: les Habitans de ces lieux disent que c'étoit autrefois une Eglise; l'on y voit encore de beaux morceaux de Marbre, d'autres pierres d'une longueur & d'une

largeur prodigieuſe, mais c'eſt tout auſſi, & les murailles en ont été ſi abſolument démolies, qu'il y a cru une eſpece de bois aſſez fort, dont les arbres pouſſent au travers des pierres. Je me donnai la peine de renverſer pluſieurs de ces Marbres pour y trouver des Inſcriptions. J'y en rencontrai ſix que l'on trouvera à la fin de mes Voyages. Mais il y a toute apparence qu'elles ſont trop imparfaites pour donner aucune connoiſſance du paſſé. Les pierres en étoient ſeparées, de maniere que ce ſeroit un hazard s'il y avoit quelque choſe de ſuivi. Meſſieurs de l'Academie, qui depuis quelques années ont enrichi la Republique des Lettres de tant de Diſſertations curieuſes, auront la bonté d'y faire leurs reflexions. Je me contente de les leur donner exactes, & auſſi entieres que le tems nous les a conſervées, ſans répondre de leur ſens, ni par conſequent des Lettres qui les compoſent.

Il ſe trouve à pluſieurs endroits de ces ruines quantité de bas-reliefs, de feſtons, de feüillages, de morceaux de colonnes de beau Marbre blanc. Je remarquai pluſieurs ruiſſeaux, qui couloient à travers; mais on ne leur donne aucun nom, ſi l'on excepte une petite Riviere

que l'on nomme Potamoqui, nom generique, & qu'elle n'a apparemment que pour la distinguer de ces mêmes ruisseaux.

Il y a auprès de cet endroit un Port d'une grandeur & d'une commodité admirable; plus de trente mille Vaisseaux y pourroient demeurer à leur aise, tant il est vaste, & ils n'y auroient certainement à craindre aucun mauvais tems : il est à l'abri de quelque vent que ce soit; je l'ai veu pendant les tempêtes les plus affreuses, la Mer y étoit par tout d'une tranquilité à faire plaisir. Je revins à la maison le vingt-deuxiéme, c'étoit un samedi, & dans cette Ville le jour d'un petit marché, qui dure depuis le matin jusques à deux heures aprés midi. Il s'y rassemble quantité de Marchands des environs.

Pour ne rien laisser échaper à ma curiosité, avec une Chaloupe je passai encore dans une petite Isle, qui est vis-à-vis Artaquy : elle ferme en quelque façon le beau Port dont je viens de parler : j'y remarquai une caverne assez profonde, où l'on me dit que l'eau ne manquoit jamais : j'y vis les ruines de quelque ancienne Forteresse ; cette Isle doit être regardée comme la principale cau-

ſe de la grande Bonace du Port. De-là j'en examinai la ſituation avec ſoin, & je vis qu'elle en couvre, pour ainſi dire, toute l'étenduë. Comme je ne trouvois point deMedailles à Artaquy je me rembarquai, & un petit batteau du païs me reporta à Conſtantinople.

CHAPITRE V.

Voyage de Conſtantinople aux ruines de Calcedoine. Avantures de Joſeph Bey Fils d'un Viſir d'Alger.

LE quatriéme au matin j'eus l'honneur de ſaluër Son Excellence. Je l'avois priée de parler pour moi au Grand Viſir, & de lui demander un Paſſeport qui me donnât la liberté d'aller par tout. Elle me dit qu'elle avoit eu Audience de ce Miniſtre; mais qu'il ne lui avoit pas paru d'humeur à m'accorder le Paſſeport; qu'il lui avoit répondu au contraire, que l'on n'en donneroit à aucun Franc; que le Sultan Muſtapha avoit défendu expreſſement de les laiſſer voïager dans la Turquie, parce qu'ils n'y venoient que pour faire changer de religion à ſes Rajas.

Son Excellence n'avoit pas manqué de lui dire, que je n'étois point un Religieux qui vînt precher, mais un Medecin, & que je n'avois d'autre but dans mes voyages que de chercher des Plantes medecinales ; mais le Visir avoit toûjours répondu que l'on verroit, & rien davantage.

Le neuviéme, je fus avec le Reverend Pere Besnier à Chalcedoine : cette Ville est de l'autre côté de Constantinople, & nous sçavions que l'on y travailloit à un Serail ; on nous avoit même assuré qu'il s'y trouvoit quantité de monnoïes anciennes : nous y vîmes des Esclaves occupez à cultiver un Jardin assez grand. Comme l'on avoit été obligé de remüer la terre en plusieurs endroits, l'on y avoit découvert un puits parfaitement beau, & bâti des pierres de taille les plus grosses : dans ce puits, l'on voïoit à fleur d'eau une porte quarrée qui paroissoit avoir été faite pour donner quelque facilité à ceux qui viendroient y puiser de l'eau. Auprès de-là étoient aussi de grosses pierres de Marbre & même des canaux entiers faits de Marbre blanc, & emboëtez les uns dans les autres.

Les gens du Païs disent, qu'il y avoit

autrefois là une Egliſe fort grande & fort belle : nous y vîmes pluſieurs Pierres où il y avoit des Inſcriptions ; mais ſi gâtées que l'on n'y pouvoit rien connoître. J'eus le contentement d'y acheter une vingtaine de Medailles, que ces Eſclaves avoient trouvées en remuant la terre : il s'en eſt même rencontré des plus rares, & dont les revers ne ſont point dans les livres de Monſieur Vaillant.

Lorſque je fus arrivé à Conſtantinople, j'appris qu'il y étoit arrivé deux jours auparavant un Turc de qualité qui ſe loüoit fort des bienfaits de nôtre nation; il s'apelloit Jeuſeph Bey, il étoit fils d'un Viſir. Depuis quelque tems il avoit été envoyé en Alger de la part du Grand Seigneur:il s'étoit embarqué à Conſtantinopleſur une Barque Françoiſe qui le devoit mener à Tripoli de Barbarie.

Comme c'étoit un homme poli & en même tems aviſé, il n'avoit manqué à aucun des devoirs de la civilité & de la prudence. Avant ſon départ il étoit venu ſaluër Monſieur l'Ambaſſadeur, & il avoit eu ſoin de lui demander ſon Paſſeport: on juge bien qu'il n'eut pas lieu d'être mécontent de Son Excellence; un François & ſur tout une perſonne

aussi affable que Monsieur de Ferriol traite toûjours avec amitié ceux qui implorent son secours. Son Excellence accompagna le Passeport de plusieurs autres marques de bienveillance, & de ce côté là le Seigneur Turc fut s'embarquer avec toute la satisfaction qu'il pouvoit esperer. Arrivé à Tripoly, il trouva un Vaisseau Turc, il se mit dessus pour continuer son voïage; mais une tempête qui s'éleva, le jetta peu après sur les côtes de la Sicile. Leur Bâtiment ne put resister à la violence des vents : il fit un naufrage assez triste, & les hommes s'en sauverent du mieux qu'ils purent à la nage. L'on fit Esclaves tous ceux qui se trouverent dans le Vaisseau.

Jouseph Bey obligé de se jetter dans la Mer, n'avoit pas perdu sa presence d'esprit ordinaire ; il avoit sauvé son Passeport avec sa personne, & il lui arriva là peu de choses que sa sagesse ne lui eût fait prevoir.

Il le montra aux Magistrats : aussi-tôt ils changerent de conduite à son égard; loin de le traiter en Esclave, ni lui ni toute sa suite, on les habilla, on leur fournit avec honnêteté toutes les choses dont ils eurent besoin : on écrivit pourtant de Sicile en France & en Espagne,

& l'on demanda ſi ſur le Paſſeport de Monſieur l'Ambaſſadeur, on leur donneroit toute liberté. Comme la choſe ne faiſoit point de difficulté, on receut des ordres exprès d'y avoir égard, de traiter Jouſeph Bey en homme de ſon rang, & de le mener où il voudroit; ainſi on lui donna un Bâtiment qui le conduiſit en Alger.

Lorſqu'il y eut fini ſa negotiation, & qu'il voulut ſe rembarquer pour Conſtantinople, on voulut lui donner un Bâtiment du Païs, pour le reporter; mais il ne le jugea pas aſſez bon pour ſe mettre deſſus; & l'honnêteté qu'il avoit remarquée dans les François, le determina à les prendre pour les guides de ſon retour: il entra dans un Vaiſſeau qui revenoit à Marſeille, il y fut comblé d'honneurs. Mais ce qui augmenta ſa bonne opinion pour la nation Françoiſe, fut le bon accueil qu'on lui fit par tout dans la Ville; & ſur tout le ſoin que l'on y prit de faire ſes proviſions pour le voyage de Conſtantinople. Je ſçeus qu'il avoit été quelque tems dans l'Iſle de Chio, de-là il étoit venu en diligence; & auſſi tôt après ſon arrivée à Conſtantinople, il avoit envoyé ſaluër Monſieur l'Ambaſſadeur, & lui avoit

même envoyé les habits & les linges necessaires pour le bain. Ce present, ordinaire chez les Orientaux, consistoit en une chemise de soye, des caleçons & des mouchoirs brodez ; tout cela étoit envelopé d'une belle piece de soye en broderie, & il avoit fait dire à Monsieur l'Ambassadeur qu'il lui demandoit une Audience pour le remercier lui même des obligations qu'il lui avoit.

Ce Seigneur plein d'une veritable reconnoissance, a toûjours publié avec joïe les bienfaits qu'il avoit receus de la puissance Françoise, & on lui a souvent entendu dire que s'il n'avoit qu'un Sequin il le partageroit avec nous.



CHAPITRE VI.

Souper chez Monsieur l'Ambassadeur de France, suivi d'un concert. Singuliere Ordonnance du Grand Seigneur. Histoire d'Adramant Pacha. Visite renduë au Kadis Lesquer de la Natolie. Conversation Turque chez Monsieur l'Ambassadeur.

LE douziéme j'eus l'honneur de souper chez Son Excellence ; j'y trouvai une compagnie disposée à faire un concert : on avoit fait quelques vers à l'honneur de Monsieur l'Ambassadeur, & les François voulurent les lui chanter en sa presence. Ainsi après le soupé, composé des mets les plus delicieux, des fruits les plus exquis & de toutes les sortes, nous eûmes une symphonie, qui charma toute l'Assemblée ; les Instrumens & les voix s'y firent également admirer.

Le quinze le Grand Seigneur alla se promener dans la Ville incognito ; dans le quartier où il se trouva il vit passer devant lui plusieurs Chevaux chargez de bois : sa curiosité l'aïant porté

à y rester plus qu'ailleurs, il vit repasser peu de tems après les mêmes Chevaux chargez de ceux qui les avoient conduits, ils lui parurent dignes de compassion : Les hommes, dit-il, sont bien injustes ; ces pauvres Chevaux n'ont-ils pas eu assez de leur charge, sans être encore obligez de raporter ceux que je vois montez dessus ; c'est ne leur pas laisser un moment de repos : j'y veux mettre ordre. Il fit effectivement publier sur le champ une Ordonnance, par laquelle il défendit sous peine de la bastonnade à quelque personne que ce fût, de monter sur son Cheval après lui avoir fait porter sa charge.

Le même jour ses Galeres vinrent se presenter au nombre de seize devant le Serail ; il se trouva au bord de la marine dans son Cheostre que l'on tient ordinairement à la pointe du Serail : le Capitaine Pacha alla lui faire la reverence, & lui dire qu'il venoit prendre son ordre pour commander son Armée Navalle sur la Mer noire. Le Grand Seigneur lui fit donner la veste, & lui donna lui-même le Sabre ; c'est par cette ceremonie qu'on revêt un Officier des dignitez Militaires, la veste

eſt une marque qu'il tient la place de l'Empereur par ſa qualité de Commandant ; & le Sabre eſt pour l'engager à faire ſon devoir, & marquer en même tems que s'il ne le fait pas, il y va de ſa tête.

Le dix-ſept les Galeres ſortirent du Port, elles s'éloignerent de Conſtantinople d'environ vingt mille ſeulement; mais le dix-huit elles partirent tout-à-fait. Il y avoit ſur ces Galeres un Eſclave François, quand le Capitaine Bacha en fit la viſite avant que de partir; dès qu'il l'eût apperçû il l'envoïa à Monſieur l'Ambaſſadeur, avec ordre d'aſſûrer Son Excellence qu'il ne laiſſeroit jamais paſſer aucune occaſion de lui rendre ſervice. Ce Bacha eſt des bons amis de M. l'Ambaſſadeur, & ne lui refuſe rien de ce qui dépend de lui.

Quoique les Turcs aïent quelquefois aſſez de politique, puiſque c'eſt une qualité qui vient autant de la nature, que de l'éducation, la courtoiſie de ce Seigneur me parut avoir quelque choſe de ſingulier : je fus curieux de connoître ſa naiſſance, & les commencemens de ſa fortune. Ce ne fut pas ſans quelque étonnement que j'apris qu'il étoit natif de Marſeille, & Fils d'un Boucher.

Il avoit été pris ſur un de nos Vaiſſeaux dans ſa plus tendre jeuneſſe, & on lui avoit donné en Turc le nom d'Adramant.

Ses Maîtres aïant remarqué en lui un naturel heureux, il ſortit bien-tôt d'eſclavage. Il étoit brave & intriguant; ainſi ſon eſprit & ſa valeur ne furent pas long-tems ſans le faire diſtinguer parmi les Turcs; & aïant monté par degrez à la plûpart des dignitez, il étoit parvenu à la charge dont je parle. Comme elle eſt une des premieres de l'Empire, auſſi doit-on avoüer qu'Adramant eſt le meilleur homme de Mer qui ſoit en Turquie.

Le Paſſeport que j'avois fait demander, étoit une choſe dont j'avois un besoin extrême; mais il ſe preſenta toûjours de grandes difficultez à me l'accorder; je vis même que l'on s'en formoit à plaiſir, & que les Magiſtrats Turcs ne voulant pas déſobliger M. l'Ambaſſadeur juſqu'à lui en faire le refus, cherchoient tous les jours quelque détour pour éluder ſes raiſons: ainſi deſeſperant de l'avoir, je pris la reſolution de m'en paſſer, & d'obtenir par mon induſtrie aux differents endroits où j'irois, quelque choſe d'équivalent. Pour

cela je fus d'abord rendre une visite au *Kadis Lesquer** *de la Natolie*; j'avois prié le R. Pere Bêsnier de m'y accompagner, & il voulut bien m'en faire le plaisir. Pour y être mieux receu, j'y portai quelques Cartes de Geographie, & je lui dis que j'avois vû à Paris une personne * qui avoit l'honneur d'être connue de lui, & qui m'avoit recommandé avec soin de lui faire ses complimens. Ces honnêtetez nous jetterent comme je le souhaitois dans des discours plus détaillez : nous entrâmes insensiblement en une veritable conversation, & entre autres choses, il me demanda quelle étoit ma profession, & d'où me venoit cette envie de voïager; ce fut alors que j'eus occasion de lui faire connoître l'utilité de ces courses que j'entreprenois. Je lui dis que j'étois Medecin, que je ne voïageois que pour me rendre habile dans la science que je professois : que les herbes étoient la veritable Medecine; que Dieu en avoit autrefois donné la connoissance aux hommes, que par là ils pouvoient conserver une vie, qui sans doute ne devoit pas être de si peu de durée ; qu'en effet, dans les premiers Siécles du monde, nôtre vie étoit, selon toutes les Histoires, beaucoup plus longue qu'elle ne

* *en François* Général des Troupes de la Natolie.

* M. Galant.

l'est à present, & que je ne voïois pas que l'on en pût aporter d'autre raison, sinon que le crime & la tyranie aïant osé paroître la tête levée, l'impieté & la misere avoient fait perdre cette connoissance des herbes si utile, & par consequent si peu à negliger. Je voyage donc, continuai-je, pour remettre dans l'esprit des hommes cette science qu'ils ont laissé échaper à leur veuë ; mon dessein est de recouvrer les vertus des plantes que l'Auteur de la Nature a semées dans l'Univers pour nous soulager dans les maux dont-il permet que nous soïons attaquez. Comme les temperamens sont differents, les mêmes plantes servent rarement à guerir diverses maladies ; ainsi les sçavans Medecins ont toûjours voïagé ou fait voïager en leur place des personnes capables de connoître par elles-mêmes, ou d'aprendre de ceux qui en étoient les témoins fidéles, la nature des Simples, qui peuvent perfectionner ce bel Art. Parmi les Arabes, ajoûtai-je, vous avez Mesue, Avicenne & plusieurs autres grands hommes qui en ont fait des Livres : les Grecs ont aussi recherché les plantes avec soin, & nous ne manquons pas de semblables Traitez en Latin, & en François. Voila ce qui m'a

fait prendre la resolution de voir le monde ; je suis même envoyé exprès,& pour cela seul par l'Empereur de France mon maître. Je lui marquai que j'allois commencer mon voïage par la Natolie; & que comme il y avoit un pouvoir absolu, je le priois de me donner quelque recommandation. Il me le promit, mon discours l'avoit touché & il avoit conceu de ma science medecinale une idée beaucoup plus haute que je ne l'avois osé esperer : il voulut même que je lui ordonnasse des remedes pour certaines infirmitez dont-il se plaignoit. Après avoir pris le Caffé, nous lui demandames quand il souhaitoit que je revinsse pour avoir la recommandation qu'il avoit la bonté de me promettre, & il nous répondit que cela se feroit quand nous voudrions : je le remerciai après lui avoir fait present d'une petite Lunette d'approche. Le 30. j'y retournai avec le R. Pere Besnier : & pour nouveau present je lui donnai la Carte de l'Asie, & le Pere la lui expliqua en Turc d'une maniere très sçavante, en lui contant à chaque Royaume & aux principales Villes, les differentes histoires qui les concernoient, les Grands Hommes qui en étoient sortis, & les tems

des plus belles : & en peu de mots, mais éloquemment, il leur fit connoître la grandeur du Roi & la force de ses Armées ; enfin il se dit là dessus de part & d'autre beaucoup de choses pleines d'esprit, qu'il seroit inutile de raporter : je remarquerai seulement que les Turcs parlent toûjours à l'Orientale, c'est-à-dire, metaphoriquement & d'une maniere presque parabolique. Pour donner l'idée d'un grand politique dont les desseins ne réüssissent pas toûjours, un de ces Turcs nous dit, *c'est un habile homme ; il est sçavant & il file son fil fort menu, mais aussi il se rompt quelquefois.*

Comme ils entendoient joüer les Instrumens de la Musique de M. l'Ambassadeur, on leur demanda quelle difference ils mettoient entre la Musique Françoise & celle de Turquie, le Maître de l'Artillerie prit la parole, & dit que *la Musique des François alloit le chemin droit, & que celle des Turcs alloit de travers.*

Il fut fait une reponse semblable à l'occasion du R. Pere Besnier. Un jour comme le Grand Seigneur étoit dans sa recreation, ce Religieux qui sçait fort bien les Mathematiques, sans sortir de sa place mesura la portée d'une fleche.

de France, en faveur duquel vous eſt écrite cette lettre, devant aller chercher & herboriſer dans les Terres & les Montagnes de vôtre Juriſdiction, des Simples neceſſaires aux Medecins; après qu'il les aura trouvées & cueïllies devant s'en retourner, il eſt à propos qu'en quelque lieu qu'il entre des Terres de vos Jurisdictions, vous ne l'empêchiez pas de cueillir & emporter leſdits Simples neceſſaires aux Medecins, & le ſalut.

Par le ABOUBEQUIR KADY LESQUER des Armées d'Aſie.

Traduit par Petits de la Croix Le 2. Aouſt 1711.

Je ne ſongeai donc plus qu'à me diſpoſer à partir. Le quatre Juin il vint dîner chez Son Excellence deux Turcs de conſideration, l'un étoit le Caiſſier du *Caſenadar** du Grand Seigneur, l'autre le Lieutenant Général de l'Artillerie; Son Excellence les traitta avec ſa magnificence accoûtumée, & après le dîner on prit les Liqueurs à l'ordinaire. Dans la converſation les deux Mahometans s'informerent avec curioſité du Gouvernement de la France; M. l'Ambaſſadeur leur en fit une peinture

*en François, Treſorier

Le Passeport étoit conçeu en ces termes :

Nous CHARLES DE FERRIOL ; *Chevalier Baron d'Argental & de S. Ferriol, Conseiller du Roi en ses Conseils, Ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté à la Porte Ottomane:*

Nous prions tous ceux qu'il appartiendra, de laißer seurement & librement paßer le sieur Paul Lucas, François, avec un valet, s'en allant d'ici à Nicomedie, à Brouße, à Cutaye, à Angora, à Cesarée, & devant revenir par Smyrne & Chio, Negrepont &c. & de n'y apporter aucun empêchement ; mais au contraire toute l'aide, faveur & assistance dont il pourroit avoir besoin, comme nous ferions en pareil cas, si nous en étions requis de leur part : en foi dequoi nous avons signé ces presentes de nôtre main, & icelles fait contresigner par nôtre Chancelier premier Secretaire, & sceller de nos Armes, au Palais de France le 5. *Juin de l'année* 1705. *Signé* BELIN, *avec le Cachet des Armes dudit Seigneur.*

CHAPITRE VII.

Nicomedie. Visite chez Assen Pacha, & le Prince Tequeli Hongrois. Portrait de Mademoiselle Catherine Hongroise. Tombeau trouvé. Description de l'Arbre Coucouvia. Histoire de sainte Barbe. Ossemens extraordinaires. Inscriptions.

JE me mis donc le 6. jour sur une Barque du païs, & nous fîmes voile à dix heures du matin; le vent étoit tramontane, mais fort petit: nous allâmes ainsi près de trois milles, & nous laissâmes à main droite les Isles des Princes; sur le soir la bonace nous prit avec un tems couvert, il tomboit une grosse pluïe accompagnée d'éclairs & de tonneres fort violents: enfin nous essuïames quelques coups de vent qui nous auroient fait faire naufrage s'ils avoient duré: comme nôtre Barque n'étoit point calfeutrée par la couverte, on peut juger combien nous fûmes moüillez; tout le reste de la nuit nous marchâmes avec un petit vent qui dura jusqu'au Soleil couché du septiéme que le Ciel se couvrit une seconde fois. En peu de tems

on le vit tout en feu par la multitude des éclairs : le tonnerre étoit capable de faire trembler les plus hardis, & jamais je n'en avois entendu de si horrible : si le vent ne nous avoit pas été contraire, nous nous serions peut-être consolez de la pluye qui nous perça, mais il fallut prendre patience, & petit à petit en faisant bord sur bord, tâcher d'arriver à Nicomedie : cette Ville bâtie par Nicomede du tems de Cesar, & comme l'on sçait la capitale de Bithynie, porte à present chez les Turcs le nom de Schemit.

J'y debarquai le 8. à cinq heures du matin, & aïant fait porter mes hardes en une maison, où demeuroient les Officiers du Prince Tequeli, j'y fus admirablement bien receu, sur tout lors que j'eus dit que j'avois quelques Lettres de M. l'Ambassadeur pour ce Prince. Il étoit juste de se reposer quelque peu ; mais pour ne point perdre de tems, j'envoïai dire chez Assen Pacha que j'avois pour lui des Lettres de M. l'Ambassadeur, & demander quand je pourrois avoir audiance de lui pour les lui rendre; l'on me raporta que ce seroit l'après dîné même. Je ne manquai pas de me rendre à son Palais : on me conduisit

dans un petit chioſtre où étoit le Bacha: je lui preſentai de la part de Son Excellence la Lettre qu'elle lui écrivoit pour moi, il la receut avec de grandes marques d'amitié, il me promit à ſa conſideration des Lettres de même nature pour les Bachas de la Natolie; mais il parut étonné de la reſolution où il me voïoit de voïager dans des païs auſſi dangereux: je lui marquai que s'il m'honoroit de ſa protection je n'aurois rien à craindre: mais, ajoûta-t-il, ma protection vous vaudra-t-elle beaucoup contre les voleurs, dont ces Regions ſont remplies: Je ne les crains pas, repliquai je, ſi vous me donnez la permiſſion de les tuer: cela le fit rire, il me promit toutes les recommandations qui me ſeroient neceſſaires, & nous parlâmes enſuite de l'état des affaires, ſur tout de celles de l'Europe, dont il aprit des nouvelles avec plaiſir.

Revenu chez moi j'y trouvai prêts les Chevaux qui me devoient porter chez le Prince Tequely; il ne demeuroit pas dans la Ville, ſa reſidence ordinaire étoit à une terre nommée *le Champ de Fleurs*, éloignée de Schemit d'environ deux lieuës. A la moitié de ce chemin eſt un pont fort beau ſur une Riviere que les

Turcs appellent Quillet. Arrivé au Champ de Fleurs, je fus conduit au Prince qui me receut d'un air fort honnête; il étoit dans un verger planté de beaux Arbres, qui me parut des plus delicieux: je le trouvai à moitié couché dans une caleche ouverte de tous côtez, & couverte d'un imperiale: il étoit appuïé ſur deux couſſins, ſes infirmitez ne lui permettant pas de prendre une autre poſture: il avoit un bonnet à la Hongroiſe & une veſte noire qui le couvroit entierement. Pour me donner Audience, on avoit fait apporter auprès de ſa caleche un grand fauteüil, il m'y fit aſſeoir avec bien de l'honnêteté, il leut la Lettre de Son Excellence, & me marqua qu'elle lui faiſoit un veritable plaiſir: enfin après une heure d'entretien ſur differentes ſortes de choſes, il me renvoïa avec ordre de le revoir.

Du verger, on me fit entrer dans un de ſes appartemens, où l'on ſervit un ſoupé magnifique; il y fut bû en abondance: les Hongrois tiennent un peu de l'Allemagne, & c'eſt un point dans le quel il ne ſe ſoucient pas d'en differer.

Le neuviéme je fus d'abord me promener ſur une montagne voiſine du Champ de Fleurs; j'y vis deux tours an-

tiques encore fort hautes & qui ſont apparemment les reſtes de quelque bel édifice ; enſuite je revins voir le Prince qui étoit encore dans ſa petite caleche, mais proche d'un ruiſſeau qui paſſe dans ſon *Chyſly* * & dont les doux murmures invitent inſenſiblement au ſommeil : j'eus encore de lui une heure d'Audiance, pendant laquelle nous nous entretînmes d'une infinité de choſes, comme de l'état preſent de France, de mon voïage, des païs que j'avois déja vûs, de mes deſſeins d'alors, en un mot, de ce qu'on peut demander à un voïageur, lorſqu'avec de l'eſprit, l'on ne manque point de curioſité. Après avoir pris congé de lui, je fus ſaluer Madame Catherine ; c'eſt une Dame Hongroiſe toute aimable, & d'un viſage le plus gracieux qui fut jamais ; elle a outre cela des manieres qui enchantent, & pluſieurs belles qualitez qui la mettent au deſſus des femmes ordinaires ; elle danſe dans la perfection, & ce qui parmi ceux de ſa nation eſt auſſi de quelque eſtime, elle ſçait boire une nuit entiere, & mettre à bas les hommes les plus hardis, ſans qu'en elle il paroiſſe la moindre marque d'yvreſſe ni aucun derangement. J'eus l'honneur de dîner avec elle, & je re-

* *en François.* Lieu de Plaiſance.

marquai qu'elle ne s'épargnoit pas à boire. Après la bonne chere vint le plaisir de la danse : la belle Hongroise suivant exactement la cadance & le son, y parut dans toutes sortes de mouvemens avec une adresse & une legereté qui ne lui ôtoient rien de son air majestueux ; ainsi mes propres yeux me convainquirent qu'on ne me l'avoit point trop vantée : & sa conversation honnête & pleine de douceur me persuada encore plus, qu'en l'honorant de tant de loüanges, on ne faisoit que lui rendre justice : on peut croire que je ne la quittai pas sans lui en faire mon compliment. Comme je ne pouvois faire au Champ de Fleurs un plus long sejour, j'allai prendre congé de Sa Serenité Hongroise, je remontai à cheval & revins à Nicomedie.

Le 10. j'appris que l'on avoit deterré depuis peu un tombeau de Marbre, sur lequel il y avoit une inscription : je me transportai au bout du marché au bois où l'on me dit qu'il étoit actuellement, & en effet je l'y trouvai dans la cour d'un particulier : il y étoit, disoit-on, depuis un mois & demi ; on l'y avoit apporté d'un petit champ qui est à un demi quart de lieuë de la Ville, où on l'avoit trouvé : il y en a autour de

Nicomedie plusieurs autres qui ne couteroient presque que la peine de les tirer de terre, mais en ce païs là on ne sçait ce que c'est que de se la donner pour ces antiques, & on laisse ordinairement dans un profond oubli, ce qui fait ici la curiosité des Sçavans. Ce tombeau a neuf pieds de long, & est d'un Marbre qui ressemble fort à la pierre granite. J'en copiai l'inscription, qui me parut des plus entieres ; on la peut voir à la fin nombre 7.

De-là je fus conduit par un Papas à l'Eglise de saint Pantaleon qui est à une demie lieuë de la Ville : à peine eûmes-nous marché cent pas que j'apperçûs deux Arbres fort hauts & d'une grosseur extraordinaire, je croi que trois hommes n'auroient pû en embrasser un, les Grecs les appellent en langue vulgaire *Coucouvia* : ces Arbres portent un petit fruit fort noir, & ce qu'il y à de merveilleux dans ceux dont je parle, est que par une ouverture du tronc, l'on voit qu'ils ont chacun une grosse pierre quarrée qui est absolument enfermée dans l'arbre:ces pierres ont plus de 10.pieds de hauteur sur trois de large, & si l'on s'en rapporte à la tradition du païs c'est le lieu où est enterrée sainte Barbe. Cette

Vierge, à ce qu'on me conta,étoit Fille d'un nommé Dioſcorus de la Ville de Nicomedie: après avoir ſouffert le martyre pour la Foi avec beaucoup de conſtance ſous l'Empereur Maximilien, on la mit en cet endroit, ſous ces deux pierres, dont l'une étoit à ſa tête, & l'autre aux pieds: les Chrêtiens du païs diſent que ces Arbres y ont crû par miracle: le Papas me racontoit toutes ces merveilles en marchant. A meſure que nous avançions, le chemin ſe trouvoit pavé de pierres de plus en plus belles; il m'aſſura que ſous ce beau chemin, il y avoit eu une Egliſe magnifique, où avoient été enſevelis plus de vingt-mille Martyrs, que pour preuve de ce qu'il avançoit, je n'avois qu'à faire attention à l'odeur qui en ſortoit. Il eſt vrai que j'eus l'odorat frapé d'une odeur fort agréable dès que nous fûmes auprès de cet endroit; une choſe particuliere, c'eſt qu'elle ſe ſent beaucoup plus des deux côtez que ſur le lieu même, j'en attribuai la raiſon aux avenuës qui y conduiſoient autrefois, & qui apparemment étant moins comblées que les voutes laiſſent paſſer plus facilement les exhalaiſons des parfums dont ces corps ont été embaumez: le Papas vouloit que ce fût un miracle perpetuel.

A cent pas de là nous entrâmes dans le champ d'où l'on avoit tiré le Tombeau dont j'ai parlé, nous y vîmes encore ſon couvercle fait d'une pierre de Marbre fort groſſe, & toute d'une piece; & les oſſemens que l'on en avoit ôtez étoient aſſurement deux fois plus gros que ceux des hommes ordinaires. Il y a eu là autrefois quelque bâtiment conſiderable; on y voit par tout de grandes pierres de Marbre, un grand nombre de morceaux de colomnes & de chapiteaux, quantité de materiaux travaillez pleins de feüillages & de cannelures: nous y trouvâmes d'un autre côté des bas-reliefs qui repreſentoient des têtes de bœuf, des guirlandes, & pluſieurs autres ſortes de ſculptures. Enfin nous arrivâmes à l'Egliſe de ſaint Pantaleon qui n'eſt pas fort éloignée de toutes ces ruines: à la porte qui avoit ſeulement au haut quelques ornemens dont-il ſeroit inutile de parler je vis un marbre de quatre pieds de long ſur deux de large, il avoit une Inſcription latine que l'on peut voir à la fin nombre 8. & qui marque que c'eſt le tombeau d'un Eſclave.

L'Egliſe eſt aſſez belle pour une Egliſe Grecque. Le Tombeau de ſaint Panta-

leon eſt dans un caveau fort creux que l'on a fait deſſous; ſon corps n'y eſt plus & l'on me dit qu'il avoit été volé. En ſortant de l'Egliſe, je vis dans la muraille un Marbre de deux pieds de long & un de large avec un bas-relief & une Inſcription. Voyez la à la fin nombre 9.

Il y en avoit encore beaucoup d'autres qui avoient auſſi des Inſcriptions, mais elle n'étoient pas entieres, & je crus les devoir laiſſer là. Pour revenir à Nicomedie, nous prîmes exprès un autre chemin: de côté & d'autre nous rencontrâmes quantité de morceaux de colomnes, & au milieu d'une vigne je trouvai ſur un puits une pierre de Marbre fort grande qui étoit percée au milieu pour faire le trou du puits, comme il paroîtra par l'Inſcription imparfaite que je me donnai la peine de copier, & que l'on peut voir avec les autres à la fin nombre 10.

Nous vîmes encore là quelques autres Marbres, mais les Lettres de leurs Inſcriptions étoient trop effacées, & ç'auroit été perdre le tems mal à propos que de les vouloir copier.

CHAPITRE VIII.

Description de Nicomedie. Visite renduë au Pacha. Courtoisie des femmes d'auprès delà. Qualité de la Fontaine de Quenarsou. Coûtume des Turcs. Caraga-Jument autrefois grande Ville. Description d'un pont. Animaux du païs.

LE onziéme je fus pour rendre visite au Pacha & je le rencontrai qui alloit à un petit chifly qu'il a sur le bord de la Mer: il arrêta pour me parler, me promit de nouveau des lettres de recommandation, & tout ce qui me seroit necessaire; je le remerciai de ses bontez: je lui avois fait present d'une lunette d'aproche la premiére fois que je l'avois veu & il l'avoit acceptée avec plaisir: son Kiaia que je rencontrai aussi comme je m'en retournois, me fit mille honnêtetez & me pria de ne point épargner son credit sur tout pendant que je serois à Nicomedie. De-là je fus me promener à plusieurs endroits de la Ville, & j'y trouvai un assez grand nombre d'Inscriptions, mais gâtées, & dont on ne pouvoit rien tirer; je vis par tout des ve-

ſtiges conſiderables de ſon antiquité, particulierement de hautes tours de brique de plus de vingt-cinq pieds d'épaiſſeur : il eſt difficile de ne pas ſe laiſſer ſaiſir de triſteſſe à la vûë de tant de beaux Palais, de tant de monumens reſpectables tous abatus par le tems , où ruinez par la cruauté de la guerre. Nous demeurâmes quatre heures à en faire le tour , ce qui montre que Schemit étoit autrefois une des Villes les plus vaſtes. Si l'on s'en raporte à la tradition du païs, c'eſt un tremblement de terre qui a renverſé tous ces grands édifices, & elle paroît n'être pas mal fondée, puiſque par toute la campagne on trouve ſous la terre de ces édifices preſque entiers. Nicomedie eſt bâtie ſur le bord de la Mer, mais ce bord fait un côteau qui a bien un mille de hauteur , & ſur lequel la Ville s'élevant comme par degrez a la figure d'un bel amphitheatre.

Le 12. je fus revoir le Pacha: il me prenoit pour le plus grand Medecin dont-il eût jamais entendu parler,& me dit qu'il ſentoit des douleurs dans l'eſtomac , & que je lui ferois un plaiſir ſenſible ſi je voulois lui ordonner quelque choſe qui lui donnât quelque ſoulagement. Sur le champ je mis en pratique les principa-

les regles du ceremonial de la Medecine : de-là commençant à rever, comme j'avois une envie extrême d'aller voir quelques antiquitez, dont plusieurs bourgeois m'avoient conté des merveilles, je crus que je trouverois difficilement une occasion aussi favorable de contenter ma curiosité : je lui dis donc que tous les mélanges de drogues que font les Medecins ordinaires étoient plus propres à gâter un temperament qu'à retablir la santé; que lors que l'on connoissoit quelque simple dont la force proportionnée à une maladie pût la chasser sans alterer la constitution de la personne, il falloit la chercher par Mer & par Terre: Je sçais, lui dis-je, une herbe qui viendroit admirablement bien à vôtre mal ; mais peut-être ne se trouve-t-elle point ici, quoique le climat soit à peu près semblable à celui des païs où je l'ai veuë. Comment, repliqua le Pacha, vous étes ici dans le meilleur terrain qui soit sous le Ciel, vous n'avez qu'à voir de quel côté vous voudrez aller, je vous envoïerai demain des Chevaux & deux de mes gens qui vous accompagneront par tout ; faites en sorte de trouver l'herbe dont vous me parlez, elle sera sans doute dans quelqu'un des lieux circonvoisins : il

ajoûta, qu'il me prioit de faire attention aux Fontaines que je rencontrerois, & d'en gouter les eaux, pour lui dire quelle étoit la plus salutaire pour lui : en un mot, dans mes desseins, & resolu autant que je l'étois de parcourir le païs, je promis, & j'acceptai tout. Ainsi le 13. au matin, le *Chokadara* * du Bacha & un autre avec lui parurent à ma porte avec des Chevaux qu'ils m'amenoient; ils me dirent qu'ils venoient de la part du Bacha pour m'accompagner par tout où je souhaiterois aller : nous montâmes à Cheval six que nous étions ; & après avoir marché par de belles montagnes toutes cultivées, lors que la chaleur commença à se faire sentir nous nous arrêtâmes auprès d'un petit village. Comme les hommes étoient allez aux champs à leur travail, il ne s'y trouvoit alors que des femmes : c'est une chose assez ordinaire à la campagne de les trouver seules dans leurs maisons ; mais celles ci nous parurent des plus apprivoisées ; dès qu'elles virent que nous étendions nos tapis pour nous reposer, elles nous apporterent des coussins, & quelques autres tapis pour nous mettre plus commodément; elles nous firent même manger de ce qu'elles avoient, c'est-à dire des

* C'est celui qui a inspection sur tous les domestiques & Esclaves.

œufs

œufs au beurre, du fromage, & de toutes ſortes de laitage; le déjeûné fait, nous remontâmes à Cheval, & marchâmes encore l'eſpace d'une heure par les montagnes; enfin nous arrivâmes à la Fontaine de Chernarſou, la plus belle qui ſoit dans toute la Province. Ses eaux ſont en reputation pour pluſieurs vertus admirables qu'on leur attribue. Les Habitans du lieu diſent qu'elles gueriſſent quantité de maladies, mais ſur tout la gravelle; je vis même quelques perſonnes de merite qui me l'aſſurerent, & il eſt certain qu'elles font quelque choſe d'aprochant, puiſqu'un moment aprés les avoir priſes, il faut les rendre; ce qui peut faire conjecturer qu'elles ſont admirables pour toutes les obſtructions. Cette Fontaine rend l'endroit où elle eſt des plus delicieux, & ſa fraicheur nous y fit demeurer prés de deux heures. Nous traverſâmes enſuite quelques bois, & aprés avoir vû pluſieurs villages, nous nous arretâmes à un dont les Habitans comme ceux du premier, nous donnerent à manger. C'eſt une loüable coûtume qu'avoient les Patriarches, & que les Mahometans ou en général les Orientaux, ſe font gloire de conſerver avec ſoin, de rafraîchir ainſi tous les paſſans.

Cela est fort commode pour ceux qui voïagent dans ces pais la,& sur tout pour les pauvres qui y sont assurement plus soulagez qu'ici. Ces Turcs font paroître une charité toute pure & ne demandent pas seulement qu'on les en remercie.

Nous continuâmes nôtre chemin jusqu'à Caragajument. C'est un Village; mais sans doute qu'autrefois c'étoit une belle Ville, car l'on y voit quantité de tombeaux d'une grandeur extraordinaire, dont plusieurs sont presque renversez. J'y trouvai des Inscriptions, mais l'injure des tems en avoit effacé tous les caracteres,ainsi il me fut impossible, d'en copier quatre lettres de suite. Quoique les monceaux de pierres & de Marbres, qui se rencontrent là en grand nombre, me prouvassent assez qu'il y avoit eû anciennement quelque Ville considerable ; j'eus beau m'informer des personnes du lieu, ils n'ont jamais entendu parler de leurs ancestres, & ils ne m'en purent donner aucune connoissance; peut-être aussi ne sont-ils pas originaires de ces lieux. Après tant de guerres & tant de Dominations differentes,si l'on considere sur tout l'instabilité des Turcs, on ne doit nullement être surpris qu'il n'y ait là personne qui puisse dire d'où *il* y est venu.

Nous allâmes mettre nos Chevaux dans une maiſon à un quart de lieuë plus loin, où l'on nous dit qu'à quelque diſtance il y avoit un Pont des plus ſuperbement bâtis. Je pris mon fuſil & un homme du Prince Tekely qui étoit venu avec moi, avec un petit garçon que j'avois amené pour nous conduire : mais le Pont ſe trouva ou du moins me parut beaucoup plus éloigné que l'on ne m'avoit dit,& d'ailleurs je n'y vis rien d'extraordinaire. Il n'a que trois arcades; ſur la plus grande eſt une tête de bœuf en relief fort groſſe, & appuyée ſur un grand Marbre blanc; la riviere ſur laquelle il eſt,s'appelle *Sanaraſou*: elle ſort d'entre deux montagnes fort hautes, & va ſe perdre dans la Mer noire ; c'eſt tout ce que je vis dans ce petit écart d'où je revins au Connac * fort fatigué d'avoir marché plus d'une demi-heûre, dans la nuit, & par un chemin où je voïois à chaque pas des loups & des ſchacales. Cette derniere eſpece d'animaux reſſemble aſſez aux Renards, le païs en eſt rempli. Les gens du Bacha m'attendoient toûjours, aſſez chagrins de ce que j'étois ſi long-tems. Ils avoient peur qu'il ne nous fût arrivé quelque choſe, ou que par la difficulté

* *Connac* ne ſe peut mieux rendre en François que par *lieu de repos.*

des chemins & le peu de connoissance que nous avions du païs, nous ne fussions tombez entre les mains de quelques voleurs. Toutes ces alarmes se calmerent lorsqu'on nous vit, & chacun s'empressa de nous témoigner sa joïe.

CHAPITRE IX.

Fontaine merveilleuse. Medecines données au Bacha & à son Eunuque. Differens Villages. Caramousal, Nicée. Description des ruines de cette Ville, & de quelques Statuës. Inscriptions.

LE 14. nous marchâmes près de deux heures du côté du Ponant : après avoir passé plusieurs montagnes, nous en montâmes une sur le derriere de laquelle est *la Fontaine qui guerit toutes les maladies*, c'est le nom qu'on lui donne dans la contrée, & il est du moins quelque chose de ce que l'on en dit. L'eau de cette Fontaine a une vertu fort particuliere pour les purgations; elles se font par son moïen aussi parfaites qu'on le peut esperer, mais sans la moindre violence, ce qui est d'un avantage considera-

ble pour les temperamens foibles, & pour tous ceux dont le corps ne veut point être fatigué. Une chose merveilleuse, c'estque si l'on prend de l'eau de cette Fontaine en descendant, je veux dire en suivant son cours, elle purge seulement par en bas, & que lors que l'on en prend en remontant, elle fait indubitablement vomir, & point autre chose. Je laisse aux Naturalistes à developer les causes d'un fait si singulier; il est certain, & merite peut-être quelques-unes de leurs reflexions. Au reste l'on y vient de plus de 50. lieuës à la ronde; le voïage s'en fait ordinairement deux fois l'année; & comme le lieu est assez desert, & que les voleurs y font souvent des courses, le Grand Seigneur a soin dans ces tems-là d'y envoïer une garde de deux mille hommes afin que personne ne soit insulté, & que l'on puisse prendre en repos cette agreable medecine, qui sans endommager la bourse, delivre certainement de bien des maux.

L'eau de cette Fontaine n'a aucun goût qui la distingue des eaux ordinaires; je fus ravi de l'avoir veuë, & d'en avoir bu; mais les gens du lieu en content mille fables que je ne pus croire, & que

je ne rapoporterai point. Nous revînmes à la Fontaine de Chernarſou : nous couchâmes même auprès, & je bus le ſoir de ſon eau qui ne manqua pas de faire l'effet dont j'ai parlé.

Le 15. retournez à Nicomedie preſque par le même chemin, je fus ſaluer le Bacha, & après lui avoir donné quelque ſimple, dont je lui conſeillai de ſe ſervir pour ſon eſtomac, je lui demandai les Lettres qu'il m'avoit promiſes. Il m'aſſura qu'il s'en ſouviendroit & me fit beaucoup de queſtions ſur la promenade des jours precedens. Je tachai dans mes reponſes, de le ſatisfaire ſans diminuer l'idée qu'il s'étoit formée de ma ſcience medecinale.

Après quelque tems de converſation, je lui montrai les effets de la teinture de Saturne, & la vertu qu'elle a d'embellir la peau. Il m'en fit faire pour la Sultane ſa femme plein deux grandes bouteilles, & ſe confirmant toûjours dans la haute eſtime qu'il avoit conceuë de moi, il me pria de voir un de ſes principaux Eunuques qui étoit malade depuis plus d'un an, & que pluſieurs Medecins dont il avoit imploré le ſecours avoient enfin abandonné. Je trouvai qu'il avoit une fievre lente accom-

pagnée de grandes douleurs dans le bas ventre. J'en rendis compte au Bacha, & je l'aſſurai que le lendemain je donnerois à ſon Eunuque un remede qui le ſoulageroit.

Je ne manquai pas de le lui porter le ſeize, c'étoit une priſe de goutes d'Angleterre. Elle eut l'effet que j'avois eſperé, & la fievre le quita ſur le champ. Le 17. je lui fis prendre le Tartre-Emetique qui le delivra de toutes ſes mauvaiſes humeurs, & le guerit de cette maladie que l'on avoit cruë incurable.

Le 18. le Bacha lui-même m'en fit d'amples remerciemens, & me donna de la maniere du monde la plus obligeante les Lettres de recommandation que je lui avois demandées pour les Bachas de la Natolie. Il étoit ſi charmé de ma maniere de traiter les malades, que lorſque je pris congé de lui il me fit promettre de repaſſer par Nicomedie & de le revoir à mon retour.

Le 19. j'arrêtai un Caïque pour me mener à Caramouſal & je m'embarquai, ſur les trois heures après midi. En traverſant ce petit Golfe, nous paſſâmes devant un gros Village nommé *Gregorio* ; à huit mille de-là nous en

trouvâmes un autre aussi considerable, que les Turcs appellent *Aracly* : enfin après avoir vogué encore douze milles, nous arrivâmes à Caramousal, & comme le Soleil étoit couché nous passâmes la nuit dans le Caïque.

Le 20. nous mîmes pied à terre : dans la maison où je fus loger, je m'imformai exactement des Bazars & des lieux où je pourrois trouver des Medailles, & après quelques recherches inutiles je pris le dessein d'aller à Nicée. Il en vient tous les jours quelques Chevaux de charge qui apportent du fruit, & c'est de Caramousal à Nicée la voiture la plus ordinaire : je montai donc à cheval à dix heures du matin ; nous commencâmes nôtre route par des montagnes d'une grande hauteur ; sur le sommet d'une nous trouvâmes un Village nommé *Jeniqui*, il n'a pour Habitans que des Armeniens. De-là nous descendîmes dans des vallées ; mais ce ne fut pas pour long-tems ; il falut quelques momens après regrimper sur une montagne des plus élevées & qui nous donna à monter près de deux heures de chemin. Nous vîmes encore sur le haut un Village fort beau, nommé *Fougagli*, il ne se trouve dans celui-ci que des

Grecs. J'en avois un de Nicomedie qui m'accompagnoit & qui avoit là quelques connoiſſances ; il nous mena à la maiſon d'un de ſes amis & nous y fîmes nôtre Connac.

Le 21. après avoir été faire nôtre priere dans l'Egliſe du lieu, nous partîmes environ à cinq heures du matin ; nous fîmes ce jour là peu de chemin, mais il fut beau. Nous marchâmes preſque toûjours par d'agreables plaines, nous laiſſâmes à droite & à gauche un grand nombre de Villages, enfin nous arrivâmes à Nicée à dix heures du matin, on l'appelle dans le païs *Iſniq*.

Mais en verité, quoique je ne ſçache pas preciſement ce qu'elle a été autrefois, je ſuis perſuadé que ſon nom eſt bien moins changé que ſa figure : c'eſt quelque choſe de pitoïable que de voir les ruines de cette Ville celebre. Elle eſt ſituée ſur le bord d'un Lac qui a plus de quarante mille de tour ; ſon territoire s'étend dans une plaine entourée de montagnes ; elle a encore deux enceintes de murailles, qui ſont munies de Tours très fortes, faites de briques cuites, mais la plûpart ruinées ; il y en a quelques-unes quarrées, diſtinguées même par la matiere dont elles ont été bâties ; celles-ci

sont de pierre de taille, & des plus grosses. La Ville a en tout environ six mille de circuit ; l'Eglise des Grecs a été des plus superbes, on y voit encore de beaux ouvrages à la Mosaïque ; & ce fut là, à ce que disent les Habitans du lieu que se tint le fameux Concile de Nicée, où l'Empereur Constantin assista en personne. L'on y montre encore les restes du lieu où s'en faisoient les assemblées : ils composent une espece de demi-lune ruinée, qui a des bancs les uns sur les autres bâtis de pierres & des plus belles, mais tout s'en va & tombe presqu'en ruine. Outre cette Eglise qui étoit la premiere de la Ville, les Armeniens en ont auprès une petite où ils font le service : les autres qui étoient aussi assez magnifiques, ont toutes été changées en mosquées ou abbatuës par la longueur du tems & la barbarie des guerres. Nicée est parsemée d'un prodigieux nombre de colomnes de pierre granite & de Marbre d'une belle grandeur. J'y entrevis d'abord quelques Inscriptions, mais gâtées d'une maniere à n'en rien esperer, on me promit de m'en montrer d'autres dans la suite. Ce premier jour j'achetai seulement quelques medailles.

Le 22. je fus pour voir le Kadis ; on

me dit qu'il étoit à la campagne. De sa maison je tournai mes pas vers quelques Fontaines de la Ville dont on m'avoit parlé. Nicée en est des mieux fournies; elles sont toutes bâties de Marbre, & l'eau de la plûpart est salutaire. Il y a auprès un Aqueduc magnifique qui conduit l'eau de l'une des montagnes voisines; il y en avoit autrefois plusieurs autres, mais ils sont a present demolis, & l'on ne voit plus hors de la Ville que de tristes restes de ces beaux édifices qui en faisoient autrefois l'ornement.

Je fus ensuite me promener environ à un quart de lieuë, j'allois chercher trois tombeaux de Marbre blanc, dont on m'avoit fait un recit magnifique. Je vis veritablement les plus beaux Marbres qui furent jamais; mes yeux ébloüis ne souffroient qu'avec peine la reverberation de leur blancheur; un sur tout me parut remarquable. A chaque bout il y a deux belles têtes d'Apollon; sur la face du devant sont trois bas reliefs, dont chacun a sa figure particuliere.

Le premier represente une personne comme envelopée dans un drap & dont on ne voit que les seuls bras. Au second l'on aperçoit un homme presque nud qui porte son bras droit pardessus sa tête,

& tient à la main de ce même bras un sabre qui est comme penché sur son dos: il paroît courir, & faire en même tems un effort pour fraper..Sa main gauche est étenduë de son long, & tient une tête par les cheveux; derriere est une figure de femme, couverte aussi de drapperie, & qui paroît fuir, & avoir horreur de quelque chose. Enfin au troisiéme l'on voit un homme vêtu d'une robbe qui lui va jusqu'à mi-jambe. Toutes ces figures sont des mieux faites. Le Tombeau à huit pieds de long, & les Inscriptions que j'y trouvai sont comme dans des cadres separez, & travaillez dans le marbre même, on les verra à la fin nombre 11. 12. 13.

Il y a dans ce même lieu plusieurs autres Tombeaux, j'en vis un qui étoit à moitié enfoui, sur lequel il paroît quelques figures assez bien travaillées, & j'offris de l'argent pour le faire deterrer, mais personne ne voulut m'en faire le plaisir; il n'est pas sur même en toutes sortes d'endroits de faire de semblables demandes.

CHAPITRE X.

Visite d'une Chapelle ruinée. Lac & poissons particuliers. Miracle d'un Evêque d'Armenie.

LE vingt-troisiéme j'allai encore à une demi-lieuë de la Ville voir une curiosité. C'est une espece de Chapelle qui a été faite d'une seule pierre de marbre; elle a plus de quinze pieds de large, & sa hauteur est de plus de vingt. J'en trouvai les deux côtez ruinez, & elle me parut d'un ordre d'architecture tout particulier; je croi que ç'a été le Mausolée de quelque Prince. Quoiqu'il en soit, la structure en est merveilleuse, & il y a quelque chose de surprenant dans la grandeur de ce Marbre & dans le travail du Sculpteur: les Inscriptions en étoient trop defigurées pour y rien connoître. On voit autour de cette Chapelle, & même dans les chemins qui y conduisent de tous côtez, quantité de monceaux de ruines, de pieces de Marbre, de chapiteaux, de pieds d'estaux, dont quelques uns sont d'une grosseur prodigieuse: sans doute qu'il y a eû là

ſont de pierre de taille, & des plus groſ-ſes. La Ville a en tout environ ſix mille de circuit ; l'Egliſe des Grecs a été des plus ſuperbes, on y voit encore de beaux ouvrages à la Moſaïque ; & ce fut là, à ce que diſent les Habitans du lieu que ſe tint le fameux Concile de Nicée, où l'Empereur Conſtantin aſſiſta en per-ſonne. L'on y montre encore les reſtes du lieu où s'en faiſoient les aſſemblées : ils compoſent une eſpece de demi-lune ruinée, qui a des bancs les uns ſur les au-tres bâtis de pierres & des plus belles, mais tout s'en va & tombe preſqu'en ruine. Outre cette Egliſe qui étoit la pre-miere de la Ville, les Armeniens en ont auprès une petite où ils font le ſervice : les autres qui étoient auſſi aſſez magni-fiques, ont toutes été changées en moſ-quées ou abbatuës par la longueur du tems & la barbarie des guerres. Nicée eſt parſemée d'un prodigieux nombre de colomnes de pierre granite & de Mar-bre d'une belle grandeur. J'y entrevis d'abord quelques Inſcriptions, mais gâtées d'une maniere à n'en rien eſperer, on me promit de m'en montrer d'autres dans la ſuite. Ce premier jour j'achetai ſeulement quelques medailles.

Le 22. je fus pour voir le Kadis ; on

me dit qu'il étoit à la campagne. De ſa maiſon je tournai mes pas versquelques Fontaines de la Ville dont on m'avoit parlé. Nicée en eſt des mieux fournies;elles ſont toutes bâties de Marbre, & l'eau de la plûpart eſt ſalutaire. Il y a auprès un Aqueduc magnifique qui conduit l'eau de l'une des montagnes voiſines ; il y en avoit autrefois pluſieurs autres, mais ils ſont a preſent demolis, & l'on ne voit plus hors de la Ville que de triſtes reſtes de ces beaux édifices qui en faiſoient autrefois l'ornement.

Je fus enſuite me promener environ à un quart de lieuë, j'allois chercher trois tombeaux de Marbre blanc, dont on m'avoit fait un recit magnifique. Je vis veritablement les plus beaux Marbres qui furent jamais; mes yeux ébloüis ne ſouffroient qu'avec peine la reverberation de leur blancheur : un ſur tout me parut remarquable. A chaque bout il y a deux belles têtes d'Apollon ; ſur la face du devant ſont trois bas reliefs, dont chacun a ſa figure particuliere.

Le premier repreſente une perſonne comme envelopée dans un drap & dont on ne voit que les ſeuls bras. Au ſecond l'on aperçoit un homme preſque nud qui porte ſon bras droit pardeſſus ſa tête,

& tient à la main de ce même bras un ſabre qui eſt comme penché ſur ſon dos: il paroît courir, & faire en même tems un effort pour fraper..Sa main gauche eſt étenduë de ſon long, & tient une tête par les cheveux; derriere eſt une figure de femme, couverte auſſi de drapperie, & qui paroît fuir, & avoir horreur de quelque choſe. Enfin au troiſiéme l'on voit un homme vêtu d'une robbe qui lui va juſqu'à mi-jambe. Toutes ces figures ſont des mieux faites. Le Tombeau à huit pieds de long, & les Inſcriptions que j'y trouvai ſont comme dans des cadres ſeparez, & travaillez dans le marbre même, on les verra à la fin nombre 11. 12. 13.

Il y a dans ce même lieu pluſieurs autres Tombeaux, j'en vis un qui étoit à moitié enfoui, ſur lequel il paroît quelques figures aſſez bien travaillées, & j'offris de l'argent pour le faire deterrer, mais perſonne ne voulut m'en faire le plaiſir; il n'eſt pas ſur même en toutes ſortes d'endroits de faire de ſemblables demandes.

CHAPITRE X.

Visite d'une Chapelle ruinée. Lac & poissons particuliers. Miracle d'un Evêque d'Armenie.

LE vingt-troisiéme j'allai encore à une demi-lieuë de la Ville voir une curiosité. C'est une espece de Chapelle qui a été faite d'une seule pierre de marbre; elle a plus de quinze pieds de large, & sa hauteur est de plus de vingt. J'en trouvai les deux côtez ruinez, & elle me parut d'un ordre d'architecture tout particulier; je croi que ç'a été le Mausolée de quelque Prince. Quoiqu'il en soit, la structure en est merveilleuse, & il y a quelque chose de surprenant dans la grandeur de ce Marbre & dans le travail du Sculpteur: les Inscriptions en étoient trop defigurées pour y rien connoître. On voit autour de cette Chapelle, & même dans les chemins qui y conduisent de tous côtez, quantité de monceaux de ruines, de pieces de Marbre, de chapiteaux, de pieds d'estaux, dont quelques uns sont d'une grosseur prodigieuse: sans doute qu'il y a eû là

autrefois quelque Palais, ou quelque Eglise.

Lorsque je fus de retour à la Ville, je trouvai un homme qui voulut bien me mener promener sur les murailles. Elles sont presque toutes racommodées de pieds-d'estaux de Marbre & de pierres granites : on en a arrangez tous les morceaux les uns sur les autres, & dans l'espace de trois cens pas, j'y en comptai cent quatre vingt-deux. Sans plusieurs endroits qui ne sont pas encore retablis, l'on pourroit marcher sur toutes ces murailles par un chemin fort large. Je rencontrai dans les ruines un assez grand nombre d'Inscriptions, que je negligeai toutes, elles étoient trop mutilées, ainsi quelle apparence de se perdre les yeux, ou de s'exposer à mille perils pour avoir une ou deux Lettres dont on ne tireroit aucune connoissance. La visite que je faisois des ruines d'ûne si belle Ville, me rendoit tout chagrin. L'on sçait qu'elle fut prise autrefois sur les Chrétiens par Orcan. Ce Sultan changea les plus belles Eglises en Mosquées, entr'autres une dont la voute est abatuë, qui est par consequent abandonnée, mais où l'on voit encore quantité de morceaux de colomnes, de verre antique,

Tom. I. pag. 87.

de Jaſpe, de Porphyre & de Granite : ce païs eſt abondant en toutes ſortes de choſes, particulierement en bon poiſſon. Il s'en pêche dans le Lac voiſin de toute eſpece, & il ſe donne à bon marché : je n'achetai que deux Paras, c'eſt à dire environ trois ſols, deux belles carpes qui peſoient plus de vingt livres; il en a de particuliers, celui entre autres que je mets ici, dont la longueur eſt quelquefois prodigieuſe.

L'on m'a aſſuré que l'on en pêchoit de deux cens ocques pezant, c'eſt-à-dire, de la peſanteur de ſix cens livres. J'en ai veu un que l'on appelle *Jaim* qui pezoit environ cent cinquante livres, ſans écailles, & à peu près de cette figure.

Si l'on en croit les gens du païs, lorſque les eaux de ce Lac s'abaiſſent on y voit de grands édifices & des tours encore preſqu'entieres ; cela leur fait dire qu'il y a eu autresfois à la place de ce Lac une grande Ville qui s'eſt trouvée abîmée par quelque affreux tremblement de terre ; mais ils ne lui donnent aucun nom, ſoit que cela ſoit faux, ſoit qu'avec la verité ils n'en aïent qu'une tradition confuſe.

Un Bourgeois de Nicée me rapporta

une chose fort extraordinaire qu'il disoit être arrivée sur ce Lac, du tems du premier Concile de cette Ville. Par-
» mi le grand nombre d'Evêques qui
» s'assemblerent ici de toutes les parties
» du monde, il y en avoit (me dit-il) un
» d'Armenie fort pauvre, au reste hom-
» me plein de vertus, en reputation pour
» sa sainteté, & qui passoit même pour
» faire des miracles. Les grands corps
» sont composez de toutes sortes de
» gens, & alors comme à present, la
» gloire de l'Eglise n'empêchoit pas, que
» parmi ses Evêques il ne se trouvât
» beaucoup de peuple. Aussi la plû-
» part des autres Prelats, soit effective-
» ment par la bassesse de leur esprit, soit
» par une jalousie indigne du rang qu'ils
» tenoient, n'avoient que du mepris
» pour cet Evêque Armenien & le trai-
» toient avec une hauteur, qui à tout
» autre moins humble, auroit paru insu-
» portable, & auroit même été une ma-
» tiere de querelles. Il ne fut pas cepen-
» dant tout-à-fait insensible à ces raille-
» ries; comme elles tomboient principale-
» ment sur sa pauvreté, & sur ce renom
» qu'il avoit de faire des miracles, il
» voulut leur montrer que c'est mal l'en-
» tendre que de faire consister le merite &

la grandeur dans la magnificence des «
équipages & le grand nombre de dome- «
ſtiques, comme le font encore pluſieurs «
de nos Patriarches ; car pour nos Pa- «
pas, ils ſont la plûpart auſſi indigens que «
l'Evêque Armenien. Voici donc ce «
qu'il imagina pour leur faire connoître «
le ridicule de leur conduite. Il prit une «
charruë, la mit ſur le Lac après l'avoir «
attellée de deux bœufs, à qui il la fit ti- «
rer ſe tenant derriere, & la conduiſant «
comme s'il eût été veritablement occu- «
pé à labourer. L'extraordinaire du fait «
ne manqua pas d'attirer tous les autres «
Prelats, qui s'ils furent ſurpris de ce «
qu'ils voïoient, le furent bien plus de ce «
qu'il leur dit après avoir quitté ſa char- «
ruë : Meſſieurs, dit-il, je viens de labou- «
rer ; c'eſt à vous pendant que je me re- «
poſerai à aller ſemer. Ces paroles pro- «
noncées par nôtre Evêque Armenien «
d'un ton ſec, ſans ſortir cependant de «
ſon air ſimple, les couvrit de confu- «
ſion ; ils lui demanderent excuſe des «
railleries qu'ils avoient faites de lui, & «
le traiterent dans la ſuite avec véné- «
ration. On l'a toûjours regardé depuis «
comme un grand ſaint, & dans nos païs «
il ne lui eſt reſté que le nom de faiſeur «
de miracles. «

Je ne trouvai à Nicée que des medailles de petit Bronze. Tous les mercredis il s'y tient un grand marché, qui n'est point comme les Bazars ordinaires, restraint à certaines marchandises; l'on y vend de tout comme dans les plus beaux marchez.

Le 24. je me transportai à trois quarts de lieuë de la Ville sur une petite montagne, où pour toute curiosité je vis une sepulture. Elle étoit de vingt-sept pieds de long, mais sans Inscriptions, & meritoit peu qu'on s'y arrêtât. En revenant je fis le tour de la Ville, je comptai sur ses murailles trois cens soixante & dix tours, cela est d'autant plus remarquable que la Ville même n'a pas à present plus de trois cent maisons.

CHAPITRE XI.

Differens Villages. Arrivée à Brousse chez le Bacha. Inscription. Description d'une montagne voisine. Autre montagne. Tremblement de terre.

JE sortis de Nicée le 25. au matin; nous eûmes le Lac à nôtre main droite, & nous le côtoïâmes pendant une bonne heure & demie: ensuite nous

commençâmes à monter de fort hautes montagnes ; le chemin nous en parut des plus rudes, & nous dura près de deux heures. Au plus haut ſommet, nous nous repoſâmes environ une heure dans un Village appellé *Divrain*, qui n'eſt habité que par des Grecs. Enfin nous deſcendîmes par une pente fort douce dans une plaine des plus agreables, & après y avoir marché pendant deux heures & demie, nous arrivâmes à *Jenicher*. La Ville eſt fort petite, mais polie ; j'allai loger chez le Vaivode qui me fit tout l'accuëil poſſible & des civilitez que je n'aurois oſé eſperer. Tous les vendredis, il ſe tient un grand Bazard ; l'on y vend preſque de tout, mais le commerce le plus conſiderable eſt de Chevaux que les Tartares y amenent.

J'en partis le 26. à midi : nous prîmes le chemin de Brouſſe, c'eſt-à-dire du Ponant. Nous paſſâmes d'abord une belle plaine qui nous dura cinq heures de marche, enſuite nous montâmes une coline d'environ une demi-heure, les chemins en ſont faciles. Nous fîmes nôtre connac preſque au ſommet, où nous trouvâmes un petit Village appellé par les Turcs *Arnaſi*.

Le vingt-ſept nous continuâmes nô-

tre route agreablement : les chemins presque par tout sont pavez de beaux grais, & nous avions à droite & à gauche de petites collines pleines de halliers. Après avoir marché environ deux heures, & passé deux Lacs qui étoient à nôtre droite ; sur les deux heures de l'aprédînée nous arrivâmes à *Brousse.* Je fus loger à *Jenicamp*, où je m'accomodai d'une chambre. Le Bacha se nommoit Chasen, je le fus saluer, & lui rendis la Lettre qu'Assen Bacha m'avoit donnée pour lui à Nicomedie. Dès qu'il eût vû ce qu'elle contenoit, il me promit sa protection & me marqua qu'il me rendroit service aussi-tôt que l'occasion s'en presenteroit. Je ne dirai ici rien des beaux bains chauds ni des autres curiositez de Brousse; j'en ai parlé dans mon premier voïage, on peut en consulter le 2. volume pag. 200. & suivantes. Comme j'étois en un de ces mêmes bains, j'apperceus au fond du Bassin quelques lettres qui me firent juger qu'il y avoit une Inscription; je fis vuider l'eau : mais je n'en pus copier qu'une ligne, le reste étoit effacé, & ces lettres mêmes que j'ai mises à la fin de ce second voïage nombre 13. étoient la plûpart fort gâtées.

Jusqu'au vingt-sept Juillet je ne m'oc-

cupai qu'à chercher des médailles. J'en acheptai plusieurs, avec quelques manuscrits très rares que j'ai apporté au Roi.

Le Bacha avoit conceu de moi de l'estime, soit par la maniere naturelle dont j'avois agi avec lui dès la premiere fois, soit comme il paroît plus vrai-semblable, par les Lettres que je lui avois renduës. Je fus le revoir; & pour me faire plus d'honneur, il me donna une audiance particuliere & dans une chambre à part; & ce qui est encore une marque de plus grande distinction, il me fit asseoir sur un tabouret. Dans la conversation il me parla d'une indisposition qu'il avoit; je lui promis un remede specifique pour l'en délivrer; mais pour mieux faire valoir mon habileté dans la medecine, je lui dis qu'il falloit aller chercher sur le mont Olympe quelques racines d'une vertu singuliere pour ce genre de maladie. Il m'en conjura: le jour fut pris au lendemain; & il ordonna à un de ses gens de se tenir prêt pour m'y accompagner.

Je l'attendis jusqu'à six heures du matin, mais malgré les ordres de son Maître, il me parut ne se gueres hâter. Je partis donc avec une autre personne

qu'on me donna pour guide, & qui sçavoit tous les recoins de la montagne. Mon dessein étant d'aller voir les ruines qui se trouvent au sommet, où on m'avoit assuré que je rencontrerois des choses extraordinaires, ma curiosité me fit prendre avec joïe la peine de m'y transporter.

Dès la sortie de la Ville, nous commençâmes à monter : la terre s'éleve toûjours, & devient de plus en plus roide : pendant plus de deux heures de chemin, le mont est plein de bois taillis & de broussailles, & il y a de tems en tems des Bois de haute futaïe. Nous dêjeunâmes auprès d'une Fontaine dont l'eau me parut fort fraiche, je remarquai aussi qu'il y a des canaux de pierre cuitte qui conduisent l'eau jusqu'en bas, mais en plusieurs endroits ils se demolissent, parce que les Turcs ne reparent rien. Vers les lieux escarpez & où la montagne devenoit fort droite, je trouvai un changement de Bois : ce n'étoit plus que des sapins & des cedres d'une hauteur prodigieuse, & comme ceux du Liban. Après deux autres heures de marche, nous vîmes sur la même montagne une espece de vallée, où nous nous arretâmes. Là couloit une petite riviere qui des-

cend du haut des Rochers de caſcade en caſcade. Campez auprès, ſous des ſapins, nous y paſſâmes le reſte de la journée & toute la nuit ſuivante , parce qu'en avançant davantage nous aurions été trop ſaiſis du froid qui ſe faiſoit déja ſentir. Je paſſai le tems à pêcher des Truites, il s'en trouve quantité dans cette riviere de l'Olympe, au lieu qu'on n'y voit preſque point de gibier. J'y remarquai cependant une eſpece d'Oiſeau particulier dont le corps eſt noir, & le deſſus de la tête rouge : j'en tuai même un aſſez grand nombre & la chair m'en parut aſſez bonne.

Sur le ſoir, nous allumâmes un grand feu pour éloigner le froid dont nous étions déja tout tranſis. A minuit mon valet m'éveilla,& me dit que l'on entendoit quelqu'un qui venoit à cheval. Je mis mes armes en état dans la crainte que ce ne fuſſent des voleurs: il y en a toûjours ſur cette montagne, & il eſt comme impoſſible de les en exterminer.

Nôtre ſurpriſe ne fut pas déſagreable, lorſque nous apperceumes l'homme du Bacha qui nous trouvoit enfin, après nous avoir cherchez inutilement en mille endroits de cette large Montagne. Il avoit été à la maiſon où je lo-

geois, pour partir avec moi, & dans le dessein de m'accompagner ; mais aïant sçeu que j'étois parti, & s'en étant retourné, le Bacha étoit entré en fureur, l'avoit renvoïé brusquement & menacé de lui faire donner cinq cent coups de bâton s'il ne me retrouvoit.

Dès que la nuit fut passée, nous nous mîmes à marcher. Après une heure de chemin, nous arretâmes pour attendre que le Soleil fût un peu plus fort, & pût nous garantir du froid. Sur le haut de la Montagne dont nous étions proche, le froid est si grand, que l'on n'y trouve ni arbres ni buissons. Nous passâmes en plusieurs endroits sur des monceaux de neige, & enfin nous fûmes obligez de mettre pied à terre pour grimper au sommet. Le chemin est d'une roideur épouvantable, nous mîmes encore une demi-heure à le faire, & lors que nous fûmes à la pointe, nous y sentîmes un vent si violent, que nous avions peine à nous tenir. Je ne trouvai sur le haut de cette Montagne dont on m'avoit conté tant de fables, qu'une espece de tour faite de pierres arrangées seulement les unes sur les autres, & sans maçonnerie. Il y a pourtant eu autrefois quelque grand édifice comme quel-

que

que Temple ou quelque Eglise, on en voit les ruines comme ensevelies sous la terre. J'y remarquai aussi plusieurs sepultures, mais entr'autres une de trente pieds de longueur : c'est tout ce qu'il y a de considerable sur ce fameux mont Olimpe. De ce sommet nous apperceumes encore du côté de l'Orient un assez grand Lac : il est sur la Montagne, mais comme la riviere dont j'ai parlé dans un creux fort étendu. Cet endroit est sans doute un des lieux du monde le plus propre aux speculations, mais il faut qu'elles soient momentanées. Nous fûmes contraints de redécendre au plus vîte, & il nous eût été impossible d'y respirer plus long-tems. Ainsi remontez à cheval nous reprîmes nôtre chemin pour retourner à Brousse. Comme la décente est des plus rudes, il falut presque par tout y aller à pied ; & cette incommodité, jointe au chagrin de n'avoir trouvé rien de fort curieux, fut cause que je me sentis d'une fatigue à mourir & tout abbatu.

Arrivé à Brousse l'après midi, & couché sur l'heure, je crus aller prendre quelque repos. J'avois un besoin extrême de quelque chose qui me delassât : je goutai en effet, pendant quelque tems

la douceur du ſommeil ; mais elle fut bien-tôt interrompuë par un malheur imprevû qui vint troubler mon repos, & celui de toute la Ville. Il s'y fit ſentir un tremblement de terre des plus violens : c'étoit, me dit-on, le troiſiéme de ce jour-là. L'alarme étoit repanduë dans tous les cœurs. Pluſieurs pierres & même quelques bâtimens s'étoient remuez de leurs places : & pendant le dernier dont je m'apperceus malgré mon aſſoupiſſement, les enduits du camp où j'étois, tomberent. Mais enfin on n'en eut que la peur, & Brouſſe en fut quitte pour une douzaine de ſes maiſons qui furent renverſées de fond en comble.

CHAPITRE XII.

Converſation avec des Dervis. Hiſtoire de Flammel : il eſt encore vivant. Inſcription. Priſon : puits pour les Malfaiteurs. Nouvelle converſation avec l'un des Dervis.

LE 9. je fus me promener à *Bournous Bachy* : j'y joignis une perſonne de conſideration du païs qui m'y avoit donné rendez-vous, & nous fûmes enſem-

ble à une petite Mosquée où est enterré un de leurs plus fameux Dervis. C'est un Dervis qui en a toûjours la garde, & ces sortes de lieux sont destinez aux promenades & aux recreations. Nous fûmes introduits dans un petit chiostre où nous trouvâmes quatre Dervis ; ils nous firent toutes les civilitez imaginables & nous inviterent même à manger avec eux. L'on nous avoit assuré, & nous le connûmes bien-tôt par leur conversation, qu'ils étoient des Dervis illustres & veritablement sçavans. Il y en avoit un qui se disoit du païs des Usbecs : il me parut être plus docte que les autres ; je crois qu'il sçavoit toutes les langues du monde. Comme il ne me connoissoit pas pour François, après avoir parlé Turc pendant quelque tems, il me demanda si je sçavois parler Latin, Espagnol ou Italien. Je lui dis qu'il pouvoit me parler Italien : mais il remarqua bien-tôt que ce n'étoit pas ma langue naturelle. Ainsi jugeant que je n'étois pas d'Italie, il me pria de lui dire de quel païs j'étois. Lorsqu'il le sçeut, il me parla François comme un homme qui auroit été élevé à Paris : comment, lui dis-je, auriez-vous demeuré en France ? Il me répondit qu'il n'y avoit jamais été, mais que

ſon inclination le portoit fort à en entreprendre le voïage. Je l'excitai beaucoup à le faire ; & pour le perſuader, je lui dis qu'il n'y avoit point de Roïaume ſur la terre où l'on fût plus poli ; que les étrangers ſur tout y étoient bien reçus par tout, & qu'il ne pouvoit attendre que beaucoup de ſatisfaction d'un pareil voïage. Non, non, me répondit-il, je n'en ferai rien ; je ſerois fou de compter ſur ces eſperances ; je ſuis un ſçavant, ainſi je ſçai qu'on ne m'y laiſſeroit pas en repos, ce m'eſt aſſez pour n'y plus ſonger. J'eus beau l'aſſurer qu'il ſe trompoit, qu'on lui avoit ſans doute mal parlé de mon païs, & que la France au contraire étoit une pepiniere de ſçavans, que le Roi dont j'avois le bonheur d'être ſujet les avoit toûjours aimez. J'eus beau lui dire, que quoique je ne fuſſe pas de ces ſçavans de profeſſion, Sa Majeſté ne laiſſoit pas de me faire faire à ſes dépens les voïages où il me voïoit engagé ; & cela, afin de découvrir les choſes qui reſtent encore à connoître pour perfectionner les ſciences ; comme les herbes qui peuvent ſervir à la Medecine ; les Monumens antiques, qui peuvent éclaircir des faits de l'antiquité, & par conſequent rendre l'hiſtoire

plus complette ; les païs même, dont la vûë verifie les Cartes Geographiques : enfin j'eus beau lui rapporter des preuves de l'amour qu'on a en France pour les ſciences & pour les ſçavans, il attribua tout au climat, & ne parut aprouver ce que je diſois que par un effet de ſa civilité. Il étoit pourtant ravi de m'en entendre parler ſi avantageuſement : il me dit même qu'il en prendroit quelque jour le chemin. La converſation finie, les Dervis nous menerent à leur maiſon ; elle eſt au bas de la montagne & proche de Bournous-Bachy : nous y bûmes le Caffé ; je pris congé d'eux & leur promis de revenir les voir. De-là je fus dans un lieu voiſin, où je trouvai trois inſcriptions, que j'ai miſes à la fin, nombres 14. 15. & 16.

Enſuite j'allay viſiter la priſon, où il y a un grand nombre d'appartemens pour les priſonniers. Au milieu eſt un puits de plus de 150. pieds de profondeur : c'eſt là qu'on met les plus ſcelerats. Il y avoit pour lors un homme accuſé d'avoir enlevé la femme d'un autre & de pluſieurs autres grands crimes. Du haut du puits on lui jettoit du pain, & avec une fîcelle on lui décendoit une petite cruche pleine d'eau. Ce jour là je fis encore le tour

du Château. Il est flanqué d'une muraille double ; mais elle tombe en ruine. Dans les endroits où il n'y en a point, la roche est coupée fort droite, & il est peu de murs qui soient aussi difficiles à escalader. Le 10. le Dervis des Usbecs me rendit ma visite : je le reçeus le mieux qu'il me fut possible ; & comme il m'avoit paru un sçavant curieux, je lui fis voir des manuscrîts que j'avois achetez: il les trouva rares & de bons Auteurs. Je dirai à la loüange de ce Dervis que c'étoit un homme dont l'exterieur même étoit veritablement extraordinaire. Il m'apprit de fort belles choses sur la Medecine, & il m'en promit pour la suite encore bien d'autres. Mais il faut, me dit-il, quelques preparations de vôtre part, & j'espere que vous serez quelque jour en état de profiter des lumieres que je puis répandre dans vôtre entendement. A le voir on ne lui auroit pas donné plus de trente ans ; mais par ses discours, il paroissoit avoir déja vêcu plus d'un siécle : on se le seroit encore plus persuadé par le recit qu'il faisoit de plusieurs longs voïages qu'il disoit avoir faits. Il me conta qu'ils étoient sept amis qui couroient ainsi le monde, tous sept dans l'intention de devenir

plus parfaits ; qu'en ſe quittant ils ſe donnoient le rendez-vous dans quelque Ville pour 20. ans aprés ; & que les premiers arrivés ne manquoient pas d'y attendre les autres Cela me fit croire que cette fois là Brouſſe avoir été choiſie pour le rendez-vous par ces ſept Sçavans. Ils y étoient déja quatre, & ils étoient entre eux ſi unis qu'on voïoit bien que ce n'étoit pas le hazard, mais une longue connoiſſance qui les y avoit raſſemblés. Dans un long entretien avec un homme d'eſprit, on a occaſion de parler de pluſieurs curioſitez : la Religion & la Nature furent tour à tour le ſujet de nos diſcours ; enfin nous tombâmes ſur la Chymie, l'Alchymie & la Cabale : je lui dis que tout cela & ſur tout les idées de la pierre Philoſophale paſſoient dans l'eſprit de bien des gens pour des ſciences fort chimeriques. Cela ne vous doit pas étonner, me repondit-il. Premierement, rien ne doit ſurprendre dans cette vie ; le veritable ſage écoute tout ſans ſcandale ; mais s'il a aſſez de moderation pour ne pas bruſquer un vulgaire ignorant, eſt-il obligé d'abaiſſer ſon eſprit, parceque les autres ne ſçauroient comprendre ce qu'il voit ; & doit-il ſe ſoumettre au jugement d'une populace

appelle la Pierre Philoſophale, qui n'eſt point une ſcience chimerique, comme le penſent les demi-ſçavants, mais une choſe très réelle. Au reſte elle eſt connuë de peu & même impoſſible à la plûpart, que l'avarice ou la débauche tuent ou que l'envie de vivre fait mourir.

Surpris de tout ce que j'entendois; comment lui dis-je, vous voudriez aſſurer que tous ceux qui ont trouvé la Pierre Philoſophale, vivent mille ans? Sans doute, repliqua-t'il d'un ton plus ſerieux. Lorſque Dieu a favoriſé quelque mortel de cette belle connoiſſance, il ne tient qu'à lui de vivre ſes mille ans comme le premier homme. Je lui dis que dans nôtre païs il s'étoit trouvé quelques-uns de ces heureux mortels qu'on diſoit avoir eu la ſcience vivifiante, mais qu'aſſuremment ils n'avoient pas attendu à un âge ſi decrepit pour ſe rendre à l'autre monde. Mais continua-t'il, ne ſcavez vous pas qu'on donne le nom de Philoſophe à grand marché, ils ne l'étoient pas, ou ils ont dû vivre le tems que je vous marque.

Enfin je lui parlai de l'illuſtre Flamel, & je lui dis que malgré la Pierre Philoſophale, il étoit mort dans toutes les formes. A ce nom il ſe mit à rire de ma

ſimplicité. Comme j'avois preſque commencé à le croire ſur le reſte, j'étois extrêmement étonné de le voir douter de ce que j'avançois. S'étant apperçû de ma ſurpriſe, il me demanda encore ſur le même ton, ſi j'étois aſſez bon pour croire que Flamel fût mort. Non non, me dit-il, vous vous trompez : Flamel eſt vivant, ni lui, ni ſa femme ne ſçavent encore ce que c'eſt que la mort. Il n'y a pas trois ans que je les ai laiſſez l'un & l'autre aux Indes, & c'eſt un de mes plus fideles amis : il alloit même me marquer le tems qu'ils avoient fait connoiſſance, mais il ſe retint & me dit qu'il vouloit m'apprendre ſon hiſtoire que ſans doute on ne ſçavoit pas en mon païs.

Nos Sages, continua-t-il, quoique rares dans le monde, ſe rencontrent également dans toutes les Sectes, & elles ont en cela peu de ſuperiorité l'une ſur l'autre. Du tems de Flamel, il y en avoit un de la Religion Juïve. Pendant les premiers tems de ſa vie, il s'étoit attaché à ne point perdre de vûë les deſcendans de ſes Freres: & ſachant que la plûpart s'étoient allez habituer en France, le deſir de les voir l'obligea à nous quitter pour en faire le voïage. Nous fîmes ce que nous pûmes

pour l'en detourner, & plusieurs fois il changea de dessein par nos conseils. A la fin son envie extrême d'y aller le fit partir, avec promesse cependant de nous rejoindre le plûtôt qu'il lui seroit possible. Il arriva à Paris, qui étoit dès-lors comme à present la Capitale du Roïaume. Il trouva que les descendans de son Pere y étoient chez les Juifs en grande estime : il vit entre autres un Rabin de sa race, qui paroissoit vouloir devenir sçavant; c'est à dire, qui cherchoit la veritable Philosophie, & travailloit au grand œuvre. Nôtre ami ne dedaignant point de se faire connoître à ses petits neveux, lia avec lui une amitié étroite & lui donna beaucoup d'éclaircissemens, Mais comme la premiere matiere est longue à faire, il se contenta de mettre par écrit toute la science de l'œuvre : & pour lui prouver qu'il ne lui avoit point écrit des faussetez, il fit en sa presence une projection de 30. ocques* de métail qu'il convertit en un or des plus purs. Le Rabin plein d'admiration pour nôtre frere fit tous ses efforts pour le retenir auprès de lui. Ce fut en vain, il ne voulut pas nous manquer de parole. Enfin le Juif ne pouvant rien obte-

* un ocque pese 3. livres.

nir de lui, changea ſon amitié en une haine mortelle, & l'avarice qui l'étouffoit déja, lui fit prendre le noir deſſein d'éteindre une des lumieres de l'Univers. Mais voulant diſſimuler, il pria ce ſage de lui faire l'honneur de reſter quelques jours chez lui; & pendant ce tems là, par une trahiſon inouïe,il le tua, & lui prit toute ſa medecine. Des actions horribles ne ſçauroient demeurer long-tems impunies. Le Juif fut decouvert,mis en priſon, & pour quelques autres crimes dont on le convainquit encore, il fut brûlé vif. La perſécution des Juifs de Paris commença peu de tems après, & vous ſçavez qu'ils en furent tous chaſſez. Flamel plus raiſonnable que la plûpart des autres Pariſiens,n'avoit pas fait difficulté de ſe lier avec quelques Juifs; il paſſoit même chez eux pour une perſonne d'une honnêteté & d'une probité reconnuë. Cela fut cauſe qu'un Marchand Juif prit le deſſein de lui confier ſes Regiſtres & tous ſes papiers, perſuadé qu'il n'en uſeroit point mal; & qu'il voudroit bien les ſauver de l'incendie commun. Parmi ces papiers ſe trouvoient ceux du Rabin qui avoit été brûlé & les Livres de nôtre Sage. Le Marchand ſans doute occupé de ſon commerce n'y avoit pas fait grande atten-

tion. Mais Flamel qui les examina de plus près, y remarquant des figures de fourneaux, d'alembics, & d'autres vases semblables ; & jugeant avec raison que ce pourroit être le secret du grand œuvre, crut ne pas devoir s'en tenir là. Comme ces Livres étoient Hebreux, il s'en fit traduire le premier feüillet : ce peu l'aïant confirmé dans sa pensée; pour user de prudence, & n'être pas decouvert, voici de la maniere dont il s'y prit. Il se rendit en Espagne, & comme il y avoit des Juifs presque par tout : dans chaque endroit il en prioit quelqu'un de lui traduire une page de son Livre. L'aïant traduit tout entier par ce moïen, il reprit le chemin de Paris. En revenant il se fit un ami fidele qu'il menoit avec lui pour travailler à l'œuvre, & à qui il avoit dessein de découvrir son secret dans la suite ; mais une maladie le lui enleva avant le tems. Ainsi Flamel de retour chez lui, resolut de travailler avec sa femme : ils en vinrent à bout, & par-là s'étant acquis des richesses immenses, ils firent bâtir plusieurs grands édifices publics, & enrichirent plusieurs personnes. La Renommée est quelquefois une chose fort incommode, mais un Sage sçait par sa prudence se tirer de tous les embarras.

Flamel vit bien qu'on l'arrêteroit, s'il paſſoit pour avoir la Pierre Philoſophale ; & il y avoit peu d'apparence qu'on fût long-tems ſans lui attribuer cette ſcience, après l'éclat qu'avoient fait ſes largeſſes. Ainſi en veritable Philoſophe, qui ne ſe ſoucie pas de vivre dans l'eſprit du genre humain, il trouva le moïen de fuir, en faiſant publier ſa mort & celle de ſa femme. Par ſes conſeils elle feignit une maladie qui eut ſon cours ; & lorſqu'on la dit morte, elle étoit près de la ſuiſſe où elle avoit ordre de l'attendre. L'on enterra pour elle un morceau de bois & des habits ; & pour ne point manquer au ceremonial, ce fut dans une des Egliſes qu'elle avoit fait bâtir. Enſuite il eut recours au même ſtratagême pour lui : comme l'on fait tout pour de l'argent, il n'eut pas de peine à gagner les Medecins & les gens d'Egliſe. Il laiſſa un Teſtament dans les formes où il recommandoit avec ſoin qu'on l'enterrât avec ſa femme & qu'on élevât une pyramide ſur leurs ſepultures. Un ſecond morceau de bois fut enterré a ſa place, pendant que ce ſage étoit en chemin pour rejoindre ſa femme. Depuis ce tems-là ils ont mené l'un & l'autre une vie Philoſophique,

& ils sont tantôt dans un païs, tantôt dans un autre. Voila la veritable histoire de Flamel & non pas ce que vous en croïez, ni ce que l'on en pense follement à Paris, où peu de gens ont connoissance de la vraïe sagesse.

Ce recit me parut, & est en effet fort singulier; j'en fus d'autant plus surpris qu'il m'étoit fait par un Turc que je croïois n'avoir jamais mis le pied en France. Au reste je ne le raporte qu'en Historien, & je passe même plusieurs autres choses encore moins croïables, qu'il me raconta cependant d'un ton affirmatif. Je me contenterai de remarquer que l'on a ordinairement une idée trop basse de la science des Turcs, & que celui dont je parle est un homme d'un genie superieur.



CHAPITRE XIII.

Suite du voïage. Mont Daumalie. Cutaye. Visite renduë au Mosallem; ce que c'est. Guerison du Seletat du Bacha. Inscriptions. Eglises Armeniennes. Fables sur S. Georges.

LE 11. je fus chez le Bacha ; je lui rendis compte de mon voïage , & je lui donnai le remede que je lui avois promis. Il m'en fit de grands remercimens , & m'assura de nouveau qu'il me donneroit des Lettres de recommandation.

Le 12. après avoir entendu la Messe dans l'Eglise des Grecs , je fus rendre visite à leur Evêque ; il me receut fort honnêtement , & me fit promettre de le revenir voir. On me disoit tous les jours qu'il devoit arriver une Caravane pour Satalie. Je l'attendois pour partir avec elle & me rendre à Cutayé , parce qu'il y a du danger à s'exposer seul dans cette route , qui est toûjours pleine de voleurs. Enfin la Caravanne arriva le 15. du mois , & nous partîmes le 18. à sept heures du matin. Nous cotoïa-

mes fort long-tems le Mont-Olympe ; nous eûmes la pluïe plus de quatre heures durant,& ce jour là nous campâmes ſous des arbres. Le 19. levez avant le Soleil, nous paſſâmes par le Village de *Daxſou.* Nous marchâmes long-tems par des montagnes aſſez hautes ; enſuite nous deſcendîmes par une fort belle pleine : nous la traverſâmes, auſſi bien qu'un gros Village qui s'y rencontre, nommé *Aeiniguel*, à deux lieuës duquel nous allâmes camper. C'étoit le bout du plat païs, & nous nous y repoſâmes après huit heures de marche.

Le 20. la Caravane ſe remit en chemin dès une heure après minuit. Nous entrâmes d'abord en une grande forêt dont les arbres rendoient la route fort difficile. Elle dura près de 3. heures, & enſuite nous commençâmes à monter la montagne nommée *Daumalie.* C'eſt une des plus hautes que j'aïe vûes de mes jours ; & en beaucoup d'endroits les chemins y étoient ſi affreux, que les Hommes ni les Chevaux n'y pouvoient preſque avancer : ſa deſcente n'eſt pas ſi rude. Après avoir monté environ 3. heures & être deſcendus pendant une groſſe demie heure, nous campâmes à quelques pas dans un Village nommé

Couyalac. Toutes ces montagnes ſont pleines de bois de haute futaye & de ſapins d'une grandeur prodigieuſe.

Le 21. nous paſſâmes encore de petites montagnes, quelques plaines & une forêt aſſez vaſte. Enfin nous campâmes dans une plaine ſur le bord d'un ruiſſeau qui l'arroſoit, & nous aprîmes de quelques Paiſans, qu'il y avoit dans ce chemin 60. voleurs qui nous attendoient armés juſqu'aux dents & reſolus de dépoüiller nôtre Caravanne. J'emploiay toute mon éloquence à encourager ceux que je vis les plus capables de reſiſtance.

Le 22. nous partîmes à la pointe du jour, & peu de tems aprés nous rencontrâmes un homme que l'on avoit envoïé de Cutaye pour nous dire que nous nous tinſſions ſur nos gardes, parce que l'on avoit vû plus de deux cens voleurs. Auſſi-tôt tous ceux d'entre nous qui avoient des fuſils, marcherent en ligne. Il ſe trouvoit parmi nous un Cherif homme de conſequence qui portoit avec lui de grandes ſommes d'argent; il vint me faire des complimens ſur la bravoure des François, & me pria de me tenir proche de lui, me promettant de ſon côté que ni lui, ni ſes gens ne m'abandon-

[illegible] long-tems le Mont-Olympe ; [illegible] plus de quatre heures [illegible] & [illegible] nous campâmes [illegible] levez avant le [illegible] nous [illegible] par le Village de [illegible]. Nous marchames long-tems par des montagnes assez [illegible] ; ensuite nous descendîmes [illegible] fort belle [illegible] aussi bien [illegible] auquel [illegible]. C'étoit le bout du [illegible] & nous nous y reposâmes [illegible] heures de marche.

Le [illegible] la Caravane se remit en chemin [illegible] une heure après minuit. Nous entrâmes d'abord en une grande forêt dont les arbres rendoient la route fort difficile. Elle dura près de 3. heures, & ensuite nous commençâmes à monter la montagne nommée *Daumalie*. C'est une des plus hautes que j'aie vûes de mes jours ; & en beaucoup d'endroits les chemins y étoient si affreux, que les Hommes & les Chevaux n'y pouvoient presque avancer : sa descente n'est pas si rude. Après avoir monté environ 3. heures & être descendus pendant une [illegible] demie heure, nous campâmes à [illegible] un Village nommé

Couyalac. Toutes ces montagnes sont pleines de bois de haute futaye & de sapins d'une grandeur prodigieuse.

Le 21. nous passâmes encore de petites montagnes, quelques plaines & une forêt assez vaste. Enfin nous campâmes dans une plaine sur le bord d'un ruisseau qui l'arrosoit, & nous apprîmes de quelques Paisans, qu'il y avoit dans ce chemin 60. voleurs qui nous attendoient armés jusqu'aux dents & resolus de dépoüiller nôtre Caravanne. J'emploiay toute mon éloquence à encourager ceux que je vis les plus capables de resistance.

Le 22. nous partîmes à la pointe du jour, & peu de tems après nous rencontrâmes un homme que l'on avoit envoïé de Cutaye pour nous dire que nous nous tinssions sur nos gardes, parce que l'on avoit vû plus de deux cens voleurs. Aussi-tôt tous ceux d'entre nous qui avoient des fusils, marcherent en ligne. Il se trouvoit parmi nous un Cherif homme de consequence qui portoit avec lui de grandes sommes d'argent; il vint me faire des complimens sur la bravoure des François, & me pria de me tenir proche de lui, me promettant de son côté que ni lui, ni ses gens ne m'abandon-

neroient point. Plusieurs d'entre nous coururent de tems en tems à la decouverte; parce que le chemin étoit plein de petites colines, qui quoique sans arbres nous empêchoient de découvrir loin. Nous passâmes par des lieux très dangereux; enfin nous traversâmes deux petits Villages qui se rencontrerent sur nôtre chemin, & enfin nous arrivâmes à *Cutayé* après 7. heures de marche.

Je fus loger chez un Armenien qui me donna une chambre fort commode, & dès le soir même je portai la Lettre que le Bacha de Brousse m'avoit donnée pour le Mosallem. Ce Magistrat represente la personne du Bacha en son absence. Je le trouvai dans le Palais de celui-ci, je lui presentai la Lettre qui lui étoit adressée & lui dis que j'en avois une d'Assen Visir pour le Bacha son Maître. Il me marqua que si je lui mettois entre les mains, il auroit soin de la lui envoïer, & il ajoûta que la chose étoit en quelque façon necessaire, le Bacha ne devant pas revenir si-tôt. Je le fis donc & l'on me donna ensuite par son ordre la pippe & le caffé. Comme je prenois la qualité de Medecin, la Renommée avoit déja publié dans le païs

qu'il étoit arrivé un Medecin Franc. Ainsi je fus accablé de visite, & de tous les côtez on vint me consulter sur diverses maladies.

Le 24. je fus revoir le Mosallem, je lui fis present d'une petite lunette d'aproche, d'un couteau & d'une paire de ciseaux. Il me reïtera ses offres de services; & il me dit qu'il me donnoit la liberté d'aller par tout où je voudrois, & que si pour cela j'avois besoin d'hommes & de chevaux, il m'en fourniroit de son écurie. Comme je le remerciois de son honnêteté, il m'engagea à faire quelques remedes pour un malade qui étoit en langueur depuis six mois & presque desesperé. C'étoit le Seletat du Bacha, qu'il avoit pris en affection. Lorsque l'on sçeut ma bonne volonté, on envoïa chercher le malade, je lui tâtai le poux, & lui promis un remede que je lui portai le soir même. Le 25. il m'assura qu'il avoit été très soulagé, qu'il n'avoit plus le mal de côté, ni le mal de tête, qui auparavant le tourmentoient fort, & qu'il sentoit seulement encore dans l'estomac beaucoup de douleurs. Je lui donnai pour cela un vomitif, & ce remede eut comme l'autre un si bon effet, que le lendemain il

ſe trouva tout à-fait gueri. Dans ce peu de tems j'avois déja fait amitié avec deux Armeniens. Je fus me promener avec eux le 26. & comme ils avoient vû par ma converſation, que j'étois curieux des anciens Marbres & ſur tout de ceux où l'on voïoit des Inſcriptions, ils me menerent hors de la Ville en un lieu où ils croïoient que je pourrois avoir du contentement. Il y en avoit veritablement un grand nombre, mais en même tems peu dont les Inſcriptions ne fuſſent effacées. La plûpart étoient accompagnées de pluſieurs figures. Je copiai ſeulement celles que je vis plus entieres. Voyez les à la fin aux nombres 16. 17. 18.

Le 27. je fus voir le Château qui tombe preſque par tout en ruine; il a trois enceintes de murailles, & l'on m'a aſſuré qu'il y avoit 37. Tours. Sa ſituation eſt avantageuſe : il eſt bâti ſur une montagne eſcarpée & en pluſieurs endroits auſſi droite qu'une muraille. Il y a pluſieurs petites pieces de Canon de bronze & de fer, qui ne ſervent que pour ſaluer les Bachas, quand ils arrivent à Curaié. Les Armeniens ont dans cette Ville trois Egliſes; elles ſont aſſez bien tournées, & peuvent paſſer pour magni-

fiques, si l'on fait reflexion qu'elles sont sous la domination des Turcs. Il y en a une dont ils content mille histoires qu'ils ont la superstition de croire. Entre autres choses ils sont persuadez que les Turcs ne sçauroient faire élever aucun bâtiment auprès. Ils assurent même (comme une verité prouvée par experience) que lorsque les Mahometans y bâtissent quelque maison, elle se detruit d'elle-même avant d'être à la moitié. Il est bien vrai qu'auprès de cette Eglise on voit plusieurs maisons commencées, & dont les ruines mêmes paroissent assez neuves. Mais il y a bien de l'apparence que ç'a plûtôt été la bourse de l'entrepreneur que les mains invisibles des Esprits qui ont fait rester ces bâtimens comme ils sont. Voici un autre fait de la même espece qu'ils disent encore être très veritable. Tous les vendredis du mois de Mars, pendant que les Prêtres sont en prieres avec une partie du peuple, il vient un homme à cheval, armé d'une lance dont il donne plusieurs coups dans une petite niche que l'on voit au fond de l'Eglise. Ces coups se remarquent, on me les a fait voir. L'Eglise est dediée à saint George; & c'est lui, dit-on, qui est le Cavalier

qui apparoît ces jours là.

Le 28. j'allai visiter les Bazards, j'y achetai des Médailles, & quelques pierres gravées. Pendant tout mon sejour à Cutayé, je continuai d'y faire le Medecin; & pour m'ôter l'importunité d'un nombre infini de personnes qui venoient me demander des remedes, je les envoïois à des bains chauds qui ne sont pas éloignez de la Ville. J'appris aussi pendant ce tems l'histoire que je vas raconter.

Assen Bei Bacha de Cutayé, avoit une Eclave Georgienne d'une beauté extraordinaire qu'il aimoit éperduëment. Ses femmes s'en apperçurent bien-tôt: ses déferences & ses assiduitez auprès d'elle, leur firent aisément remarquer qu'il en faisoit beaucoup plus de cas que d'elles. La jalousie est une passion qui s'empare bien vîte de nous. La nouvelle conduite du Bacha devoit naturellement en inspirer à toutes ses autres femmes, qui autrefois avoient eu quelqu'empire sur son esprit. Cela ne manqua d'arriver: elle vint même jusqu'à une espece de rage, qui leur fit prendre la resolution de perdre l'Esclave Georgienne. Pour mettre plus aisément leur vengeance à execution, elles ne trouverent point de meilleure

leur voïe que de commencer par gagner le chef des Eunuques. Quand elles furent ſûres de lui , elles ſongerent à chercher une occaſion d'aſſouvir leur haine : elle ne tarda gueres. Le Bai fut obligé d'aller mettre à la raiſon quelques Turcomans qui vinrent faire dans la dépendance du gouvernement de Cutayé des deſordres epouvantables ; comme l'amour ne l'empêchoit pas d'être exact à ſon devoir , il ſe crut obligé de ſe mettre en campagne dans le deſſein de détruire ces voleurs. Nos jalouſes ne perdirent point de tems ; elles conſulterent leur Eunuque & prirent avec lui la reſolution d'étoufer un homme qu'elles revêtiroient des habillemens du Bacha , & qu'en cet état on porteroit dans la chambre de l'Eſclave Georgienne. La cruauté d'un ſemblable projet n'en retarda point l'éxécution ; dès la nuit ſuivante on apporta dans l'appartement des femmes un malheureux qu'elles avoient fait étrangler ; l'Eunuque le revêtit , comme il en étoit convenu,& lui mit au côté la Gangiare du Bacha garnie de diamans ; il avoit eu l'adreſſe de la prendre à la belle Eſclave pour ſervir à ce méchant deſſein.

Cet infame après avoir ainſi ajuſté ce

corps mort, le mit lui même sur un petit Divan qui étoit à l'entrée de l'appartement de l'Esclave Favorite ; ensuite faisant semblant d'en sortir tout effraïé, il alla frapper aux portes de toutes les autres femmes, comme pour leur dire de venir voir l'action du monde la plus horrible : mais avant tout & sans que personne le vît, entré dans cet appartement, il avoit percé de coups le cadavre de cet homme, & afin de mieux joüer son rôle, il lui avoit laissé la Gangiare dans le cœur. La belle Esclave au bruit qu'elle entendit, parut comme toutes les autres femmes ; mais ce cruel leur ordonna sur le champ & aux Eunuques ses confreres de se saisir de la Georgienne innocente ; ils le firent, & de la maniere du monde la plus cruelle ; la maltraitant, & lui disant toutes les injures que leur malice leur inspira.

Comme la Gangiare du Bacha se trouvoit sur cet homme mort, c'étoit un indice assez violent, que cette femme avoit eu des intrigues secretes avec le malheureux qui avoit été assassiné. L'Eunuque & les autres femmes en firent repandre le bruit dans toute la Ville ; elles envoïerent aussi-tôt un homme au Bacha avec la Gangiare, & une Lettre

ſignée de ſa Mere, de toutes ſes autres femmes, & de tous ſes Eunuques, pour l'inſtruire de la perfidie de l'Eſclave Georgienne : la Lettre étoit écrite ſi affirmativement, & avec tant de circonſtances aggravantes, que le Bacha ne put la lire ſans entrer dans des fureurs extrêmes. Le trouble qu'elle lui jetta dans l'eſprit, le laiſſa long-tems dans l'irreſolution : tantôt il vouloit abandonner ſon armée & aller ſe vanger de l'outrage qu'il s'imaginoit avoir reçû d'une perſonne qu'il aimoit auſſi tendrement ; tantôt les droits du devoir l'emportoient ſur ceux de l'amour ; enfin pour faire l'un & ne pas manquer à l'autre ; il envoïa à ſon Moſallem un ordre qu'il devoit remettre à l'Aga de ſes Eunuques ; il y declaroit ſa penſée ſur le crime de ſon Eſclave, & ſa jalouſie lui avoit fait inventer le ſupplice le plus affreux. L'ordre portoit qu'elle fut dépoüillée toute nuë, miſe dans un ſac rempli de pierres, lié par deſſus, & enſuite jettée à la riviere. Les autres femmes loin de fremir comme elles devoient & ſans témoigner le moindre repentir, executerent cet ordre avec beaucoup de joïe : on dit ſeulement, qu'elles firent mourir cette Eſclave infortunée avant

que d'être mise dans le sac. Mais pour perdre l'objet que l'on aime; on ne perd pas l'amour qu'il a fait naître ; ce fut sur le Bacha que les dépits & les remords exercerent ensuite leur tirannie. Il repassoit continuellement dans son esprit les termes affreux que sa fureur lui avoit dictez ; il doutoit quelquefois qu'il les eût écrits, & enfin son amour lui faisoit regarder son action comme impossible pendant que sa memoire lui representoit qu'elle n'étoit que trop vraïe. Il se livroit de tems en tems à une tristesse mortelle ; & sans se soucier beaucoup de sa vie, il alloit contre les Turcomans plûtôt pour chercher lui même le peril & une fin digne de lui, que pour éloigner le danger que couroit la Province. Mais comme Assen étoit veritablement brave, sa temerité ne fut point à son desavantage. Il poussa les ennemis si vigoureusement, qu'en peu de jours il dissipa toutes leurs forces. Il fit pendre sans pardon tous ceux qui furent attrapez, & cette guerre fut terminée même plus vîte qu'elle ne l'auroit été. Les grands crimes demeurent rarement impunis ou secrets : comme le Bacha revenoit de son expedition, toûjours reveur, chagrin contre lui mê-

me & se reprochant sans cesse sa cruauté; à quelque lieuë de Cutayé une femme échevelée, accompagnée de quelques-uns de ses parens, se jetta à ses pieds pour lui demander justice; elle lui dit les larmes aux yeux que c'étoit à la verité contre des gens de sa maison même, mais qu'enfin ils avoient tué son mari, & qu'elle ne sçavoit ce qu'ils en avoient fait depuis : elle lui expliqua ensuite qu'après l'avoir étouffé, ils l'avoient chargé sur un Chameau, qu'ils l'avoient porté ainsi dans le Serail par le côté des femmes; qu'elle connoissoit même un de ses Eunuques qui avoit été de la troupe, & qu'elle l'assureroit en sa presence, s'il vouloit avoir la bonté de le faire reconfronter. Au recit de ce meurtre commis par les siens; le Bacha fremit & se forma mille idées confuses; il se rappela dans l'esprit le triste souvenir de sa chere Esclave qu'il ne pouvoit plus esperer de voir : il ne conjectura pas d'abord que ce mari qu'on lui redemandoit, pourroit bien être l'homme tué dans la chambre de sa Georgienne; cependant persuadé que cette femme qui lui parloit étoit sincere, il la tira en particulier elle & ses parens, & leur fit faire une secon-

de fois le recit de cette cruelle avanture; ensuite ne gardant auprès de lui que ceux qui connoissoient l'Eunuque, il renvoïa les autres après leur avoir promis justice. Dès qu'il fut arrivé dans son Palais, il fit mettre cet infame sous le bâton, & voulut absolument sçavoir de lui pourquoi il avoit assassiné un homme : cet Eunuque contraint par la violence des tourmens, avoüa bien-tôt le crime & toutes les circonstances : mais qui pourroit exprimer la surprise & les transports de fureur du Bacha, lorsqu'il connut par le recit de ce malheureux l'innocence de sa chere Esclave, qu'il avoit fait mourir par un ordre donné trop credulement sur un faux exposé & à l'occasion d'une jalousie aussi detestable que celle de ses femmes. L'on dit qu'il étrangla lui même son premier Eunuque, qu'il fit noïer plusieurs de ses femmes en sa presence sans en faire même aucune distinction, de sorte que sa colere tomba indifferemment sur les innocentes comme sur les coupables.

CHAPITRE XIV.

Rencontre de voleurs. Description de la Ville d'Eskicher. Eaux chaudes. Poisson de la Riviere appellé Sacari. Inscriptions.

APrès avoir fait toutes mes recherches pour les Antiques & les Medailles, & voïant que le Bacha ne faisoit point de réponse à la Lettre que je lui avois fait envoïer ; je pris la resolution de partir pour Eskicher : le 11. d'Aoust je loüai trois Chevaux & accompagné de sept personnes, je quittai Cutayé sur le midi. Nous marchâmes d'abord environ 3. heures sans trouver personne, mais comme nous sortions d'un petit bois qui est dans le chemin, nous aperceumes trente voleurs qui entroient dans un petit Village ; ils nous virent aussi, & firent aussi-tôt un detachement d'une vingtaine d'entre eux pour venir nous reconnoître : nous nous postâmes dans les broussailles ; il y avoit derriere nous de grands fossez qui nous couvroient ; nous fîmes aussi un parapet de tout nôtre bagage ; & après avoir

mis toutes nos armes en bon état nous attendimes de pied ferme tous ces voleurs. Ils s'approcherent de nous, mais aïant vû nôtre contenance ils n'oserent nous attaquer; ils nous demanderent seulement où nous allions: & nous leur repondîmes fierement qu'ils n'en avoient que faire, mais que s'ils le vouloient absolument sçavoir, nous allions leur dire. En même tems nous les couchâmes en joüe, mais ils nous marquerent (sûrement contre leurs intentions) qu'ils n'étoient point venus pour nous faire du mal; mal ou bien, repliquâmes-nous, dès à present nous ne vous craignons point; & lorsque nous aurons avec nous le reste de la caravanne qui est composée de 40. personnes bien armées, nous serons en état de faire tête à d'autres qu'à vous. A ces mots ils prirent le parti de s'en aller, ils firent plusieurs caracolles autour du petit Village où les autres étoient entrez, & à la fin ils s'y rendirent tous.

Au commencement de la nuit un des nôtres fut détaché pour voir ce que ces honnêtes gens faisoient dans ce Village; il revint nous dire qu'ils mangeoient & se reposoient. On resolut de partir sur l'heure. Après avoir encou-

tagé du mieux que je pus ceux qui étoient avec moi, nous marchâmes sans grand bruit & en assez bon ordre; allant toûjours par nord & dans de fort beaux païs. Après avoir traversé des plaines pendant l'espace de 4. heures, environ une heure avant le jour, nous nous éloignâmes un peu du grand chemin, pour nous reposer à l'entrée d'un bois de grands sapins : nous y demeurâmes jusqu'à midi, que nous nous remîmes en chemin; & après 4. heures de marche nous arrivâmes à *Eskicher.*

Je fus loger dans un petit camp où je pris une chambre. Le Bacha n'étoit pas encore arrivé à Eskicher : comme j'avois une Lettre pour lui, je la portai le 13. à son Mosallem; il me receut bien & me dit qu'il aimoit fort les François & sur tout ceux d'Angourra. La Ville d'Eskicher est partagée en deux, & il y a un bon mille d'espace entre l'une & l'autre de ses parties. Les Turcs n'y demeurent pas comme dans les autres Villes, indifferemment en toutes sortes d'endroits; leur habitation est auprès d'une petite montagne. Dans la premiere partie de la Ville qui est celle où j'arrivai, sont les Bazards & les boutiques des ouvriers, qui se retirent tout

les ſoirs & vont coucher à la Ville haute. Eskicher eſt pleine de belles Fontaines : toutes ſont d'eau chaude ; & l'on n'en boiroit point d'autre, ſi l'on n'avoit ſoin d'en faire réfroidir. Il y a auſſi 5. bains de ces eaux, dont un paroît aſſez antique ; c'eſt un fort beau Dôme ſoutenu par de belles colomnes de jaſpe & bâti de Marbre depuis les fondemens. Outre les Fontaines d'Eskicher, il paſſe auprès de ſes murailles une Riviere peu large à la verité, mais en recompenſe aſſez profonde, qui ſe nomme *Cutayé*, parce qu'elle vient de cette Ville, d'où elle va ſe jetter dans une plus grande à une journée d'Eskicher, appellée la Riviere de *Sacar*, & toutes deux s'en vont enſuite ſe décharger dans la Mer noire. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la Riviere de Cutayé malgré ſa petiteſſe, ne laiſſe pas de nourrir des poiſſons de trois & 400. livres de peſanteur : j'en ai vû un qui peſoit trente-ſix ocques, c'eſt-à-dire à nôtre poids 108. livres. On peut conjecturer de là que cette Riviere a de grandes concavitez ſous terre ; & il le faut neceſſairement, puiſque ſi elle n'étoit pas plus large en deſſous qu'à ſa ſuperficie, deux de ces poiſſons ni pourroient pas tenir.

Le 14. je pris des Chevaux & fus me promener à un Village éloigné de la Ville d'environ une lieuë & demie ſeulement. Les habitans ſont preſque tous Armeniens : il eſt ſitué au pied d'une montagne ſur laquelle ſe trouvent des ruines de quelques anciennes forteresſes. Je voulus voir ce que c'étoit, & je remarquai que la montagne avoit été autrefois habitée en pluſieurs endroits : les ruines même en ſont aſſez ſuperbes: le lieu où étoit cette fortereſſe, eſt entourré d'une double muraille. Entré dans l'enceinte j'y trouvai une grande place fort belle. De-là je paſſai ſous une belle porte de Marbre ornée de guirlandes & enrichie de pluſieurs autres ornemens en bas reliefs. Après quoi je vis une ſeconde place où l'on rencontre encore des monceaux de Marbres les uns ſur les autres. Enfin je fus dans une troiſiéme plus pleine de demolitions que les deux autres, & enſuite je redécendis par un autre côté rencontrant toûjours des reſtes de vieux bâtimens, ſur tout en un endroit qui me parut être la place de quelque Egliſe ; d'autant plus qu'aſſez près je remarquai clairement un cimetierre & pluſieurs Tombeaux : j'en copiai 7. Inſcriptions, c'eſt-à-dire,

celles que je pus. Voïez à la fin nombre 20. & ſuivans.

CHAPITRE XV.

Suite du voïage. Inſcriptions dans un Convent d'Armeniens auprès d'Angoura Sejour dans cette Ville. Inſcriptions trouvées. Secheresſe du Païs. Pierre miraculeuſe. Château plein d'armes antiques. Hiſtoire d'un voleur. Autre hiſtoire d'une femme qui vange ſon mari.

JE demeurai à Eskicher juſqu'au vingt que j'en partis ſur les cinq heures de l'aprédinée accompagné de 5. autres perſonnes toutes bien armées. Nous marchâmes juſqu'à la nuit cotoïant toûjours la Riviere de Cutayé, & avançant par Grec & par Levant. Le ſoir nous ne prîmes point d'autre auberge que la plaine, où nous nous trouvions. L'on y coucha au frais, & le lendemain 21. une heure avant le jour on recommença à marcher juſqu'a neuf heures toûjours dans cette belle plaine, qui nous auroit conduits encore plus loin, ſi nous ne nous étions un peu detournez de nôtre chemin pour aller à l'un

des Villages voiſins faire repoſer nos Chevaux & nous mettre nous-mêmes à couvert de l'ardeur du Soleil, qui nous étoit fort incommode. Nous partîmes de cet endroit appellé *Queux* ; à une heure après midi,& marchant tant que la lumiere du Ciel nous le permit, nous allâmes faire nôtre connac auprès d'un petit hameau : nous le quittâmes le 22. dès deux heures avant le jour. A 11. heures nous campâmes auprès d'une Riviere aſſez grande appellée *Zarcaſou* ; à trois heures, nous la paſſâmes à guet,& après 2.heures de chemin, nous trouvâmes celle que l'on nomme *Quirmir*. Ces deux Rivieres ſe joignent à quelque diſtance de cet endroit, & vont enſuite ſe rendre dans la Mer proche Nicomedie : enfin à l'entrée de la nuit nous campâmes auprès d'une Fontaine, où ſe trouverent auſſi d'autres petites caravanes. Et le 23. nous partîmes avec elles à une heure après minuit prenant la route de *Becbazar*, où nous arrivâmes au lever du Soleil.

Cette Ville n'eſt pas deſagreable : elle eſt bâtie ſur pluſieurs petites montagnes, ce qui de loin la fait paroître beaucoup plus conſiderable qu'elle n'eſt: il s'y tient un grand Bazar tous les ſamedis, & les

Cherchis en ſont beaux. Les Habitans me parurent de bonnes gens; ils ont pour Gouverneur un Vaivode : j'avois pour celui qui y étoit alors une Lettre de recommandation que je lui portai. Il me reçut d'abord avec de grandes marques d'amitié, mais lorſqu'il eut lû que j'étois un Medecin, il redoubla ſes complimens, & me demanda des remedes pour un malade qu'il avoit chez lui, en me priant de le venir revoir pour cauſer avec lui, je ne manquai point de le lui promettre. Je paſſai le 24. à viſiter les Bazards, où je trouvai d'aſſez belles Medailles, & le 25. je retournai chez le Vaivode. Après avoir eû avec lui un long entretien, où je lui donnai ſatisfaction ſur tout ce qu'il me demanda, je lui marquai que je voulois partir pour Angoura. Il avoit 4. hommes qui alloient auprès ; il me dit qu'il leur alloit donner ordre de m'accompagner & de me mener juſqu'aux portes. Je fus donc loüer des Chevaux, & je partis ſur le midi avec ces 4. hommes ; mais je ne m'attendois pas au compliment qu'ils me firent enſuite. Lorſque nous eûmes marché enſemble environ 3. heures, ils me demanderent ſi pour la peine qu'ils prenoient de m'accompagner, je vou-

lois leur donner de l'argent, & voïant bien que je n'étois pas homme à le faire, ils me quitterent & prirent une autre route ; contant problablement que leur Vaivode m'avoit vû tout ce qu'il me verroit.

Je continuai mon voïage par une belle plaine, mais où il y avoit fort à craindre de rencontrer quelque bande de voleurs ; je paſſai à guet la Riviere de Quirmir qui y coule, laiſſant à main droite un beau pont de bois qui ne ſert que quand cette Riviere inonde la campagne. A quelque pas de là eſt, à ce qu'on pretend, l'endroit le plus dangereux pour les voleurs ; j'y vis cinq cadavres que l'on y avoit empalez depuis peu ; apparemment que la punition de ceux-ci en avoit éloigné les autres, car je le traverſai ſans être attaqué de perſonne. De-là marchant toûjours par de beaux chemins, mais ſur differentes petites hauteurs d'une pente douce, je trouvai à 9. heures du ſoir vne Ville que les gens du païs nomment *Ajaße* ; derriere laquelle je fis mon connac proche d'une Fontaine : je m'y repoſai l'eſpace de 4. heures, & enſuite je repris mon chemin qui ne fut pas auſſi agreable qu'auparavant. Je deſcendis une mon-

tagne fort rude, & pendant 2. heures la route me parut des plus difficiles ; mais enfin le reste jusqu'à Angoura ne me fit pas grande peine, & j'arrivai dans cette grande Ville sur les 3. heures de l'après midi du 26.

Je fus loger chez Messieurs Palmier & Daignan, ce sont deux François. La maison qu'ils occupent est la plus belle de toutes celles que les Francs ont à Angoura ; ils me donnerent toutes les marques d'affection possibles. Je receus les jours suivans la visite de tous les François & de tous les Hollandois qui y sont habituez. Le 29. je fus dîner chez un de ces derniers qui me regala dans toutes les formes : & le 30 je montai à cheval pour visiter les environs de la Ville. Je fus à *Vaine*, lieu à une lieuë d'Angoura, où l'Archevêque des Armeniens fait sa residence ordinaire : c'est proprement un convent. Son Eglise est des plus belles ; elle est bâtie de pierres de taille avec un dôme fort élevé & travaillé avec art. Nous y entendîmes une Messe Armeniene que l'on celebra avec beaucoup de devotion & de ceremonie ; ensuite je fus copier 7. Inscriptions sur des Marbres qui ne sont pas éloignez de Vaine. Voyez à la fin nombre 25. & suivant.

Mais ces Inſcriptions ſont peu de choſes, ſi on les compare à celle dont je vas parler. Les Critiques l'appellent ordinairement *Lapis ancyranus*: c'eſt un des plus beaux monuments qui reſtent de l'Hiſtoire Romaine, puiſqu'il contient les belles actions d'Auguſte qu'on doit preſque regarder comme le Fondateur de l'Empire Romain. L'on a déja cette Inſcription dans quelques Auteurs. Mais quand ma curioſité ne m'auroit pas porté a en faire la verification, je n'aurois pu m'en diſpenſer, puiſque c'étoit un des articles des inſtructions que Monſeigneur de Pont-chartrain m'avoit données. Elle ſe trouve dans Angoura ſur deux grandes murailles devant le portique d'un ancien Temple, & proche d'une Moſquée, que l'on nomme la Moſquée d'Agybrahim. Pour venir à mes fins, choſe qui n'étoit pas des plus faciles ; je liai amitié avec celui qui deſſert la Moſquée, & je donnai des remedes à un de ſes parens, que j'eus le bonheur de guerir. Cet homme me crut après un grand Medecin ; c'étoit déja un acheminement. Ainſi un jour en me promenant avec lui auprès de l'Inſcription, je lui dis que j'en avois lû les premiers mots ; qu'elle contenoit quelques

remarques ſur l'ancienne Medecine, que j'y pourrois trouver quelque bons remedes pour ſa ſanté, s'il vouloit me la laiſſer copier. D'abord il me fit l'entrepriſe très difficile , & me dit , comme font la plûpart des ignorants de tout ce qu'ils n'entendent point , que ces caracteres étoient pleins de miſteres ; qu'il n'étoit pas permis même d'y vouloir penetrer ; d'ailleurs qu'ils enſeignoient où il y avoit des treſors ; & que , quoique les gens du lieu n'en rechercha ſſent point la poſſeſſion , il ne laiſſeroit pas d'être coupable de haute trahiſon , s'il les decouvroit à un étranger. Je ne manquai pas de bonnes raiſons pour le détromper : mais il fit comme dans les diſputes , il fut convaincu de ſa ſimplicité ſans ſe rendre ; & ce fut l'argent que je lui donnai plûtôt que mes raiſonnemens qui eut la force de le perſuader. Quand il ſe fut determiné à me laiſſer prendre l'Inſcription , il m'aſſigna les heures qu'il crut les plus propres pour la copier ſans être vû : nous choiſîmes donc les intervalles que les Turcs ne viennent point à la Priere ; autrement je n'aurois pû en venir à mon honneur , & toute ſon autorité n'auroit de rien ſervi contre la canaille.

Je commençai à prendre cette belle Inſcription le premier Septembre, & je n'eus gueres d'autre occupation juſqu'à ce que je l'euſſe finie. Mais comme je n'y travaillois pas tout le jour, le 3. Septembre je montai à cheval & fis tout le tour d'Angoura : je fus 2. heures à faire ce tour ; je n'allois à la verité que le pas. Voici ce que j'y remarquai. Cette Ville, à proprement parler, a douze portes : il y en a ſept de la grandeur de celles de toutes les belles Villes ; pour les cinq autres il n'y peut paſſer qu'une perſonne. Ses murailles ne ſont point antiques : l'on m'aſſura qu'elles n'étoient faites que depuis 60. ans, pour la mettre à couvert des inſultes des voleurs ; cela ſe reconnoît même ſans beaucoup de difficulté : car à proprement parler, ce n'eſt qu'un amas de pierres de pluſieurs formes & de differentes eſpeces, comme des morceaux de colomnes, des chapiteaux, des pieds-d'eſtaux, & des pieces de Marbre de toutes ſortes de figures, où ſont même quelquefois des Inſcriptions dont quelques-unes ont été ſeparées avec les pieces. J'en pris 6. que l'on verra à la fin après celle de Vaine, nombre 32. & ſuivans.

Ces murailles ne ſont cimentées qu'avec de la terre qui s'eſt ſechée au Soleil ; ainſi elles tombent en ruine en pluſieurs endroits. Les dehors de la Ville ſont fort agreables : elle s'éleve en amphitheatre & paroît d'une magnificence admirable ; auſſi y a-t-il comme trois Villes diſtinguées l'une de l'autre, & qui ont même leurs murailles particulieres ; en voici le plan.

L'on parle fort dans ce païs d'une pierre qui ſe trouve dans une Egliſe Grecque au quartier appellé le Château : elle paſſe pour un miracle que Dieu met tous les jours ſous la vûë de ſes fideles pour les confirmer dans la Foi, & l'on m'avoit donné une envie ſi grande de la voir, par le recit que l'on m'en avoit fait, que ce fut une des premieres choſes où ma curioſité ſe porta. Mais je fus dans une ſurpriſe extrême, lors qu'on me montra ſeulement dans une muraille épaiſſe, un trou au fond duquel étoit une pierre d'Albâtre : la reflection du Soleil qu'elle reçoit & qui la rend ſouvent toute rouge, fait tout ce prétendu miracle. Les Grecs ont toûjours été ſuperſtitieux ou impoſteurs : c'eſt un plaiſir de les entendre conter mille folies myſtagogiques

…elles : entre
…erre d'An-
… que ce fut
… qu'elle a la
…ades qui la
…ent que les
…usieurs fois,
…venuë d'elle
…ha qui saca-
…e l'en ôter;
…ûtôt dehors
…joûtent-ils,
…étiens d'An-
…oit leur re-
…mains, mais
… Dieu pour
Aussi-tôt les
…, & l'on en-
…leur dit, *que*
…oint de peché
…os prieres sont
…regarderent
… & il n'y en
… exempt de
Dans ce mê-
…s ans se mit
…oit manger,
… de-là que
…oisissoit pour
… tant de pu-

Ces murailles ne ſont cimentées qu'avec de la terre qui s'eſt ſechée au Soleil ; ainſi elles tombent en ruine en pluſieurs endroits. Les dehors de la Ville ſont fort agreables : elle s'éleve en amphitheatre & paroît d'une magnificence admirable ; auſſi y a-t-il comme trois Villes diſtinguées l'une de l'autre, & qui ont même leurs murailles particulieres ; en voici le plan.

L'on parle fort dans ce païs d'une pierre qui ſe trouve dans une Egliſe Grecque au quartier appellé le Château : elle paſſe pour un miracle que Dieu met tous les jours ſous la vûë de ſes fideles pour les confirmer dans la Foi, & l'on m'avoit donné une envie ſi grande de la voir, par le recit que l'on m'en avoit fait, que ce fut une des premieres choſes où ma curioſité ſe porta. Mais je fus dans une ſurpriſe extrême, lors qu'on me montra ſeulement dans une muraille épaiſſe, un trou au fond duquel étoit une pierre d'Albâtre: la reflection du Soleil qu'elle reçoit & qui la rend ſouvent toute rouge, fait tout ce prétendu miracle. Les Grecs ont toûjours été ſuperſtitieux ou impoſteurs : c'eſt un plaiſir de les entendre conter mille folies myſtagogiques

titudes de Statuës indecentes. Enfin du côté de la Ville le Château a double muraille ; & avant que d'entrer dans la seconde enceinte, l'on voit de chaque côté deux gros Marbres où sont les Dieux des jardins en bas relief : ils ont le visage presque tout mutilé ; je fis le tour des murailles du Château sans y trouver aucune Inscription. Il est bâti sur une roche vive fort escarpée. De ce côté de la Ville & au bas de cette roche passe une petite Riviere, & il y a plusieurs voutes souteraines qui vont de la Riviere au Château : apparemment qu'on descendoit par là pour se fournir d'eau dans le besoin. Devant la porte est une petite place où l'on voit une pierre de plus de huit cens livres pesant ; on l'avoit jettée d'une montagne qui est de l'autre côté, & cèla seul obligea le Château de se rendre aux ennemis qui l'assiegeoient.

Le 17. je fus dans les Bazards chercher des medailles ; j'y en trouvai d'assez belles : mais ce fut un vrai hazard ; car les Francs qui sont dans Angourra prennent toutes celles qu'ils rencontrent ; cela est cause qu'on les y achete beaucoup plus cher que dans les àutres endroits où il n'y a point de Francs.

Le

Le 18. [illegible] l'inter-
prétation [illegible]
Mahometans [illegible]
& j'aurois [illegible]

Le 19. [illegible]
deux [illegible]
volé dans [illegible]
d'Angora. [illegible]
pendant la [illegible]
ler dans la [illegible]
femme étoient couchez [illegible]
mant, sa femme n'avoit pas [illegible]
veiller de peur [illegible]
quelque malheur. Ainsi le voleur avoit emporté paisiblement toutes les hardes dont il avoit pû se charger ; mais par malheur pour lui cette femme avoit bien examiné son visage. Lorsqu'il fut parti, elle éveilla son mari, & lui conta le vol qui n'étoit arrivé que par sa timidité & par l'amour qu'elle avoit pour lui : au reste elle le pria de ne point s'affliger ; & lui dit qu'elle reconnoîtroit le voleur sans peine. Ce fripon étoit un vendeur de petits pâtez, & entroit dans les maisons pendant le jour, pour s'instruire de ce qu'il y pourroit prendre pendant la nuit. Le jour venu la femme sortit de sa chambre, & après avoir marché par la Ville environ deux

heures , elle trouva ſon homme, le prit au collet , & le mena à la Juſtice : il y fut convaincu de ce vol , & declara les autres qu'il avoit faits : il rendit à cette femme toutes ſes hardes , & enfin il fut condamné & pendu : le tout fut fait en moins de deux heures & demie.

Dans le même tems , il arriva une autre hiſtoire qui marque fort bien le courage d'une femme qui a dans la tête une forte envie de ſe venger. Flanol eſt un gros Bourg loin d'Angoura d'environ cinq heures de chemin ; pluſieurs familles Armeniennes s'y étoient aſſemblées pour une fête qui s'y faiſoit. Un Armenien y eut querelle avec deux Turcs : ces Turcs étoient le pere & le fils tous deux pleins de vin ; (car il eſt bon de remarquer que malgré la deffenſe de Mahomet , il y a bien des Turcs qui en boivent ſans ſcrupule). Ils s'outragerent donc de paroles les uns les autres , & les Turcs plus hardis ou plus emportez mirent la Ganjiare à la main , & donnerent à l'Armenien pluſieurs coups qui lui ôterent la vie ; ce fut le fils qui frappa les derniers , ainſi tout le monde le jugea le plus coupable. La femme du

que j'y étois, il y avoit plus de six mois que l'on n'y avoit veu d'eau tombée du Ciel: c'est ce qui est cause que les montagnes d'alentour sont nues & ne produisent point de bois comme dans les autres endroits.

Le 10. je montai au Château qui est le lieu le plus élevé de la Ville ; j'y vis plusieurs magazins remplis d'habits de velours cramoisi & doublez de petites plaques de fer, faites en écailles ; mais ils sont presque tous pourris. Il y a aussi un grand nombre de bonnets faits à l'épreuve de la fleche & du coup de sabre ; les fleches, les arcs, les belliers & les autres machines de guerre antiques, tiennent leurs places dans les Chambres de ce Château.

J'entrai dans un autre magazin qui est dans des tours : il est plein de petits canons de fonte de deux à trois pieds de long & du calibre de sept à huit livres de bâle. Les murailles de ce Château sont modernes aussi bien que celles d'Angourra & sont faites des ruines de quelque grande Ville qui paroît n'avoir pas été éloignée : elles sont toutes composées de belles pieces de Marbre pleines de bas reliefs ; l'on y voit des Apollons, des Priapes & d'autres at-

heures, elle trouva son homme, le prit au collet, & le mena à la Justice : il y fut convaincu de ce vol, & declara les autres qu'il avoit faits : il rendit à cette femme toutes ses hardes, & enfin il fut condamné & pendu : le tout fut fait en moins de deux heures & demie.

Dans le même tems, il arriva une autre histoire qui marque fort bien le courage d'une femme qui a dans la tête une forte envie de se venger. Flanol est un gros Bourg loin d'Angoura d'environ cinq heures de chemin; plusieurs familles Armeniennes s'y étoient assemblées pour une fête qui s'y faisoit. Un Armenien y eut querelle avec deux Turcs : ces Turcs étoient le pere & le fils tous deux pleins de vin ; (car il est bon de remarquer que malgré la deffense de Mahomet, il y a bien des Turcs qui en boivent sans scrupule). Ils s'outragerent donc de paroles les uns les autres, & les Turcs plus hardis ou plus emportez mirent la Ganjiare à la main, & donnerent à l'Armenien plusieurs coups qui lui ôterent la vie ; ce fut le fils qui frappa les derniers, ainsi tout le monde le jugea le plus coupable. La femme du

mort vint à la Juſtice redemander le ſang de ſon mari : l'on fit tout ce que l'on put pour appaiſer une colere ſi juſte ; mais l'Armenienne perſiſtant toûjours à vouloir ſe vanger , l'on fut obligé d'arrêter ces deux Turcs. La penſée qu'il arriveroit quelqu'autre malheur, ſi l'on n'avoit ſoin de la contenter, & les dépoſitions des témoins qui chargeoient l'un plus que l'autre, firent condamner le fils à être pendu. Il s'éleva une autre difficulté ; il ne ſe trouva perſonne qui voulût faire le metier de bourreau à l'égard d'un Turc en faveur d'une Chrêtienne. La courageuſe Armenienne qui l'apprit, ne s'en ébranla point : elle dit hautement que l'on n'avoit qu'à lui remettre le meurtrier de ſon mari , & qu'elle ſçauroit bien le pendre elle-même. Sa reſolution ſurprit tous ceux qui l'entendirent ; & elle l'executa d'une maniere encore plus étonnante. Auſſi-tôt qu'elle eut le meurtrier auprès d'elle , elle l'empoigna & le conduiſit en preſence de tout le monde ſous un arbre ; là elle tira de ſes poches une corde, fit monter ce malheureux ſur une pierre de deux pieds de haut, lia la corde à l'arbre ; & après la lui avoir attachée au cou, el-

le ôta la pierre de dessous ses pieds : enfin, quoiqu'en cet état il fût des mieux pendus ; de peur de fraude, l'Armenienne ne s'en alla point qu'elle n'eût bien connu qu'il étoit mort dans toutes les formes. Tant il est vrai que la passion & la fureur jointes à un temperament tenace viennent à bout de tout.

CHAPITRE XVI.

Peine pour avoir l'Inscription. Elle est differente des imprimées. Description d'Angoura. Son commerce.

LE 21. j'achevai de copier l'Inscription Latine, & je commençai la Grecque qui est sur l'épaisseur de la muraille. Pour copier les commencemens, je fus obligé de monter sur le plomb de la Mosquée ; ainsi j'étois dans une crainte continuelle, soit de tomber, soit de recevoir quelque avanie de la part des Turcs : mais j'achevai, Dieu merci, sans aucun accident. Je dois avertir ici que pour l'Inscription Grecque, je n'en donne que ce qui est du côté de la Mosquée ; il y a une suite ou une autre Inscription sur l'épaisseur de la mê-

me muraille, mais qu'on ne ſçauroit prendre à preſent, parce qu'il y a une maiſon appuïée deſſus : ſi l'on croïoit qu'elle en valût la peine, comme cela pourroit bien être, pour cinquante ou ſoixante piaſtres, ou pourroit mettre à bas ce qui la couvre ; je n'en parle qu'après m'en être informé.

J'avois preſqu'envie de mettre ici ces deux fameuſes Inſcriptions ; elles ſont plus intelligibles que la plûpart des autres dont j'ai parlé : d'ailleurs comme elles regardent l'Hiſtoire Romaine, & ſur tout la vie d'un Empereur tel qu'Auguſte, elles ſont infiniment plus interreſſantes, que celles qui ſe rencontrent ſur le tombeau d'un inconnu, ou qui font mention de quelque action d'un particulier dont peut-être aucun Auteur n'aura parlé; comme seront ſans doute quelques unes de celles que j'ai recueillies : mais leur longueur m'a fait penſer au deſagrément qu'il y a d'être interrompu dans une lecture. Des lettres que tout le monde ne connoît point auroient ſans doute déplû, & les curieux ne plaindront point la peine aſſez legere qu'il y a de les aller voir à la fin : d'autant plus qu'en fait d'Inſcriptions l'une aide à entendre l'autre, &

d'un Bacha ; eſt fort peuplée & faiſant en repos ſon commerce, dont le principal eſt de fil de chevres. Il y eſt très beau : auſſi ne ſe voit-il en aucun autre endroit du monde des chevres de la beauté de celles d'Angoura : elles ont un poil d'une couleur ſi éclatante, que lorſque les troupeaux paiſſent au Soleil ils paroiſſent d'une ſoye argentine. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que paſſé ſix lieuës à la ronde, on n'en trouve plus de cette eſpece ; & même quand on a voulu en tranſporter, on a remarqué qu'à meſure qu'elles s'éloignent, elles dégénerent : d'où l'on peut conjecturer que leur beauté ne vient que de la nature des pâturages d'Angoura. Ma curioſité m'a fait apporter juſqu'ici quelques-unes de ces belles peaux.

CHAPITRE XVII.

Suite du Voïage. Rencontre de quelques Turcomans. Amitié faite avec un Cherif. Ruines ignorées. Ville d'Eskicher. Hagybestage ; sa Mosquée : Livres du Santon son Fondateur. Chaudiere d'une grandeur extraordinaire. Riviere d'Ermaq. Pyramides. Fables sur ces Pyramides.

LE 2. d'Octobre je partis d'Angoura avec une troupe de 20 hommes qui venoit de Constantinople & alloit à Cesarée. Nous marchâmes 4. heures par de petites montagnes. Nous fîmes nôtre Connac à *Taquait* : c'est un petit Village fort sujet aux insultes des voleurs, & leurs courses fréquentes ont obligé les Habitans de tenir leurs biens & tous leurs meubles dans les montagnes, où ils demeurent la plus grande partie de l'année. Il avoit paru une bande de ces voleurs, venuë sans doute pour examiner nôtre contenance ; cela fut cause que nous decampâmes à neuf heures du soir. Après trois heures de marche, nous crûmes en voir

d'autres qui venoient à nous ; & nous nous mîmes sur la deffensive. Veritablement c'étoit une troupe de Turcomans, mais avec leurs familles, leurs Chevaux, & leurs Bœufs qu'ils menoient quelque part. Quoique ce soit une de leurs bonnes coûtumes de devaliser tous ceux qu'ils rencontrent, ils nous laisserent passer sans nous rien dire ; apparemment parce qu'ils nous virent plus forts qu'eux. Nous continuâmes donc nôtre route; & le 3. à la pointe du jour nous arrivâmes au Village de *Caraquichi*, après avoir marché huit heures de suite par des chemins entrecoupez de montagnes & de valons, & tout remplis de bois. J'avois fait connoissance avec un Cherif de nôtre troupe : il buvoit du vin, & ce privilege qu'il se donnoit contre sa religion lui donnoit aussi celui de m'avoir auprès de lui ; nous logions même ensemble. Deux hommes de ce Village étant entrez dans nôtre oda pendant que nous dormions, il s'emporta fort contre eux : ils eurent beau alleguer pour raison, qu'ils venoient chercher le Medecin, il ne laissa pas d'entrer dans une fureur extrême ; & je croi qu'il les auroit assommés sans moi. Il y avoit

veritablement de l'indiſcretion dans leur fait : mais comme c'étoit moi dont ils paroiſſoient implorer le ſecours, je ne voulus point qu'une choſe qu'ils avoient faite pour chercher la ſanté, leur fît trouver la mort ; ainſi j'appaiſai le Cherif, qui à ma conſideration, les laiſſa aller ſans leur rien faire.

Nous quittâmes cet endroit à ſept heures du ſoir. Trois quarts d'heures après nous paſſâmes devant les ruines de quelque ancienne fortereſſe. Il y avoit encore une belle arcade qui paroiſſoit en avoir été la porte : elle étoit d'un Marbre blanc, pleine de figures de Lions & d'autres animaux ſemblables, dont les uns étoient tout droits, & les autres ſembloient couchez par terre. Comme le Soleil commençoit à retirer ſa lumiere, je ne pus voir ces ruines que confuſément : elles ſont d'une aſſez grande étenduë, mais on ne m'en put dire le nom. Au bout eſt un beau pont de douze arches ; la Riviere ſur laquelle il eſt bâti s'appelle *Cherchemir-Cuprusou.*

Nous marchâmes toute la nuit dans une plaine fort vaſte ; mais nous fûmes extremement incommodez de la pluïe qui fut abondante & preſque

continuelle. Pour comble de mal, nous vîmes au jour que nous nous étions éloignez de nôtre chemin. Quelques Turcomans dont nous apperçûmes les baraques eurent assez de civilité pour nous y remettre: mais des bergers que nous trouvâmes peu après, nous avertirent qu'il y avoit dans le voisinage quantité de voleurs. Au bout d'un instant nous en découvrîmes la troupe. Lorsqu'ils nous eurent vû, ils envoïerent deux des leurs pour nous reconnoître, & toute l'esquade les suivit d'assez près: mais douze coups de fusils que nous tirâmes sur elle, les écarterent sur le champ: ainsi nous continuâmes nôtre chemin. Après avoir marché douze heures nous passâmes par *Coulangi*: c'est un Village assez considerable. Vers les sept heures du soir, nous traversâmes un grand vallon. A huit heures nous nous trouvâmes en presence de plusieurs voleurs: ils firent aussi-tôt des cris de joïe pour s'exciter les uns & les autres à venir sur nous. Tous leurs ous leur furent inutiles, on les servit de cinq ou six coups de fusil qui les épouvanterent de telle sorte qu'ils prirent la fuite. Deux heures avant le jour nous traversâmes une

Ville aſſez grande, nommée *Quicher.* Elle a autour d'elle des marais & beaucoup de jardins. Les ruines que j'y vis en pluſieurs endroits ſont une preuve qu'elle a été autrefois du nombre des Villes des plus magnifiques. J'avois un chagrin mortel de paſſer dans des lieux ſi beaux, ſans pouvoir m'y arrêter. A 7. heures du matin nous arrivâmes à un gros Village nommé *Courangé :* nous prîmes quelque repos juſqu'à onze heures que nous remontâmes à Cheval pour nous rendre à *Hagibeſtage*, où nous entrâmes après trois heures de chemin. Hagibeſtage n'eſt à preſent qu'un Village aſſez gros : mais autrefois c'étoit une fort grande Ville, comme la tradition du païs nous l'apprend & comme on le reconnoît aux vaſtes ruines qui s'y trouvent par tout. Nous y logeâmes dans une maiſon conſacrée aux voïageurs. Au fond de ce Palais, (car c'en eſt un veritable) eſt la Moſquée où l'on voit la ſepulture du Santon Agibeſtage. Tous les allans & venans y ſont toûjours parfaitement bien receus. La Moſquée a des revenus pour les nourrir : leurs Chevaux & le bétail même y ont tout gratis, & n'y manquent jamais de rien.

Pour la maniere dont on eſt logé ou traité, c'eſt quelque choſe d'admirable à voir. Il y a par tout des belles alcoves bien garnies de tapis & de couſſins. On y ſert du ris, de la viande, du fromage & du pain. On y donne le caffé avant & après le repas. Enfin la magnificence & l'agrément ſe font remarquer juſque dans les écuries où l'orge & la paille ne ſont point épargnés. J'entrai dans la Moſquée du Santon; il eſt dans une Chapelle, couvert d'un grand drap de velours tout bordé d'or & d'argent; autour ſe voit un grand nombre de chandeliers & de lampes parfaitement bien travaillez, mais tout eſt de cuivre. La cuiſine où l'on apprête à manger pour les allans & les venans, eſt comme on le peut conjecturer fort vaſte & toûjours fort pleine de cuiſiniers & de fourneaux. J'y vis une chaudiere d'une largeur & d'une profondeur prodigieuſe. C'eſt aſſurement le plus grand vaiſſeau que j'aïe vû de ma vie. L'on me dit que le jour de la Fête, l'on n'y faiſoit jamais cuire moins de vingt-quatre Bœufs à la fois pour donner à manger à tout le monde. Toutes ces depenſes ſe font des revenus de la Moſquée, on peut juger juſqu'où elles peu-

vent aller. J'oubliois de dire que cette Mosquée est desservie par des Dervis ; qu'ils ont une Biblioteque magnifique, que le Santon leur a leguée. Ils ont eu soin de l'augmenter & l'augmentent encore tous les jours, soit des livres qu'ils achetent , soit de ceux qu'ils composent eux-mêmes. C'est là qu'il y a de toutes sortes de manuscrits , où l'on apprendroit sans doute bien des choses extremement curieuses dans toutes les sciences ; mais ce sont des depots sacrez que l'on ne vend point. D'ailleurs comment ôter des Livres à des Sçavans & des Philosophes qui la plûpart ne se soucient gueres d'argent, & font de l'étude leurs plus cheres delices ?

Nous partîmes d'Hagibestage à onze heures du soir,& cette même nuit nous fûmes attaquez trois fois par des voleurs. Nous nous tirâmes du peril ,& au lever du Soleil nous entrâmes dans *Avanos* Village sur *l'Ermaq*. Cette Riviere paroît avoir eu autrefois plusieurs ponts. Son cours est doux , & l'on m'a assuré qu'elle s'alloit jetter dans la Mer noire. Dans les montagnes d'auprès de l'Ermaq on voit par tout quantité de grottes, elles sont tou-

tes d'une grande propreté, & semblent avoir été de veritables habitations. Nous nous reposâmes là environ une heure : ensuite nous passâmes cette Riviere à guet. La beauté de ces grottes m'avoit surpris, mais j'entrai dans un étonnement incroïable à la vûë des monumens antiques que j'apperceus de l'autre côté en sortant de l'eau. Je ne puis même à present y penser sans en avoir l'esprit frappé. J'avois fait déja beaucoup de voïages, mais je n'avois jamais vû ni même entendu parler de rien de semblable. Ce sont une quantité prodigieuse de Pyramides qui s'élevent les unes plus les autres moins, mais toutes faites d'une seule roche & creusées en dedans de maniere, qu'il y a plusieurs appartemens les uns sur les autres, une belle porte pour y entrer, un bel escalier pour y monter, & de grandes fenêtres qui en rendent toutes les chambres très éclairées. Enfin je remarquai que la pointe de chaque Pyramide étoit terminée par quelque figure. Je rêvai long-tems sur la structure, & principalement sur l'usage que l'on pouvoit avoir fait de tant de Pyramides : car il n'y en avoit pas pour deux ou trois cens, mais plus de deux mille de

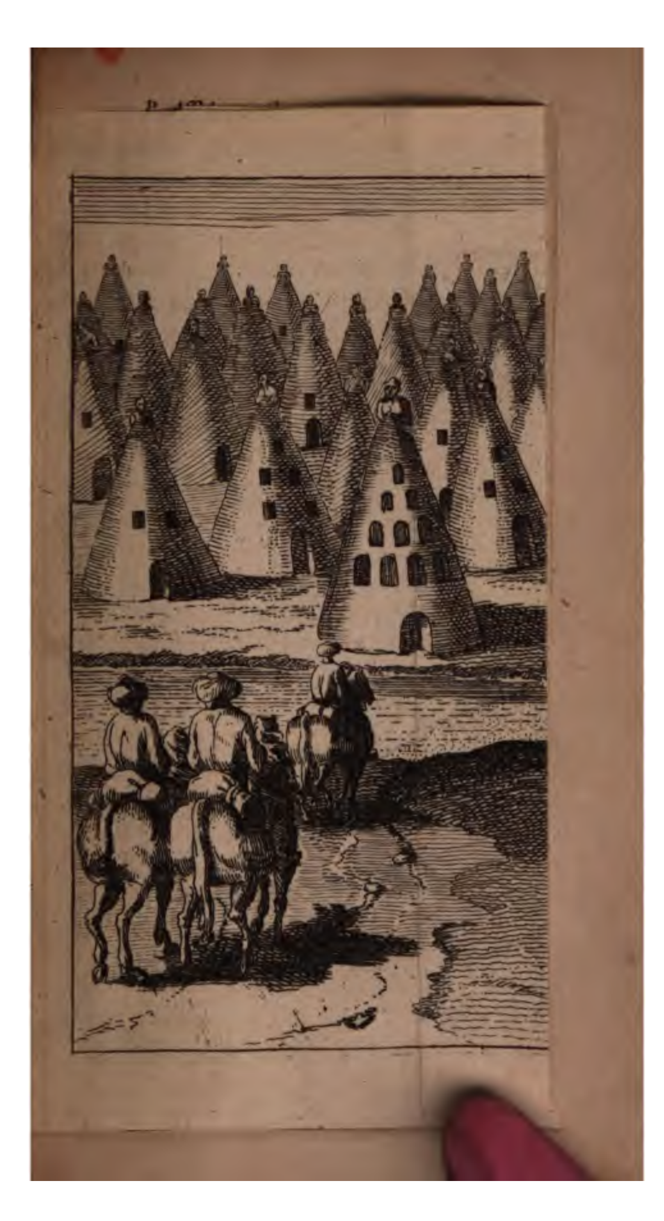
ſuite , ou à quelque diſtance les unes des autres. Je crus d'abord que ce pourroit avoir été la demeure de quelques Anciens Hermites ; & ce qui m'en donnoit la penſée , c'eſt qu'au haut je voïois ou des capuchons ou des bonnets à la mode des Papas Grecs ; ou même des femmes qui portoient un enfant entre leurs bras , & que je pris tout d'un coup pour des images de la Vierge. Mais j'apperceus auſſi-tôt quelques figures differentes des premieres , qui dans la Pyramide finiſſoient en terme, & au dehors tenoient leurs bras croiſés. Quelques-unes ſembloient avoir des maſques d'Oracles ; à d'autres je trouvai des Sphinx , & devant eux des femmes à genoux toutes nuës & dans une poſture indecente , je veux dire un genou en terre , & la jambe & la cuiſſe étenduë. Il y a auſſi des Lions & des Oiſeaux de pluſieurs formes. A travers les portes je vis ſur les murailles comme des reſtes d'anciens portraits ; de ſorte qu'il ſembloit qu'il y eût eu des peintures : mais cela étoit trop effacé pour y rien connoître.

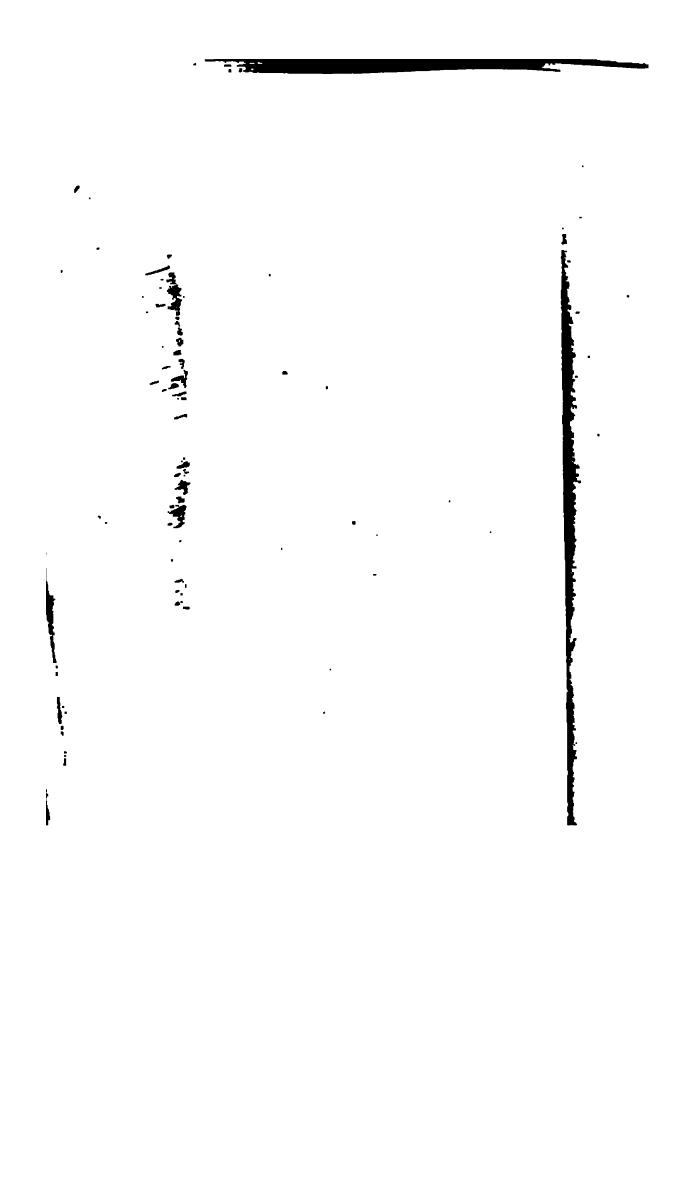
J'aurois voulu y voir quelque Inſcription qui m'eût inſtruit plus amplement de ces merveilles ; & j'avois couru pour

Voici le dessein que j'ai fait faire de celles que j'ai vûes.

Au reste comme il est peu de grands hommes, à la vie desquels la posterité n'ait joint quelque vision & quelque miracle fabuleux, on ne s'étonnera point qu'à l'occasion de toutes ces maisons si nombreuses & si extraordinairement bâties, ont ait inventé plusieurs contes. On me dit dans la Caravane, & c'est la tradition du païs, qu'au haut de toutes ces Pyramides qui vont en amphitheâtre, il y avoit un Tombeau : que dans ce Tombeau est un cadavre que l'on en a ôté plusieurs fois, & qu'il y revient toûjours : qu'on l'a même souvent jetté à la Riviere en presence de toute la Province, mais que cela n'a jamais servi de rien ; & qu'il y est toûjours revenu prendre sa place, sans même que l'on ait pû s'appercevoir de son retour.

On m'ajoûta qu'en certain tems de l'année, ils se voit auprès de tous ces lieux quantité de grands feux allumez; que l'on y entend souvent un nombre infini de voix, qui parlent des langues étrangeres & inconnuës aux gens du païs. Enfin que quelquefois on y rencontre un grand animal d'une





igure monſtreuſe qui ſe promene ſeul, que l'on entend rire ; & ce qu'il y a encore de plus ſurprenant, qu'on ſuit malgré ſoi, à peu près comme l'on ſe laiſſoit aller à l'aimable chant des Sirenes : de ſorte qu'il ne faut qu'entendre le ris de cet animal pour s'y laiſſer entrainer; & le ſuivre, pour être perdu, & n'en revenir jamais.

Toutes ces hiſtoires ont aſſez l'air de celle du ſerpent d'Egypte, que j'ai inſerée dans mon premier voïage, & qui, à ce que j'ai appris, a revolté bien des perſonnes. Mais ſi elle a donné lieu à quelques Lecteurs injuſtes de m'accuſer de credulité, je veux bien qu'ils ſçachent, que s'ils avoient voïagé comme moi, ils ſe ſeroient détrompez de mille impertinences qu'ils ont peut-être toûjours crues ; & croiroient mille autres choſes, que leur peu d'experience leur fait regarder comme fabuleuſes. D'ailleurs ces Meſſieurs doivent ſçavoir que lorſqu'on a le ſoin, comme je l'ai toûjours, d'avertir de ce que l'on a vû, & de le diſtinguer des choſes que l'on a ſeulement oüi dire, cela ſuffit pour éloigner d'un Auteur ces reproches odieux d'une trop grande ſimplicité. Enfin ce n'eſt pas pour

eux que l'on parle ou que l'on a
ni que l'on rapporte des tradi
ridicules de certaines regions : c'est
les Sçavans qui trouvent quelqu
dans les Relations des Voïageur
confirmation de leurs lectures. Je
haitte donc de tout mon cœur
quelqu'homme d'erudition puisse
dire quels sont , & d'où viennent
lieu des monuments si rares. No
trouvâmes jusqu'à *Bourreil* où elles
vent même d'habitations aux Paï̈
Nous allâmes à ce Village pre
un peu de repos : nous nous étions
trêmement fatiguez à monter &
verser à la hâte des montagnes
ne de pierres , & par consequent
ciles ; les hommes sont tout pour
server leur vie.



CHAPITRE XVIII.

Belle vallée. Arrivée à Ingeſou. Concours au nouveau Medecin. Amitiez d'un Emir. Compliment d'un Turc qui vouloit ſçavoir faire de l'Or. Converſation avec un Dervis. Deſcription de Ceſarée; ſon commerce. Tombeaux Perſans.

NOus ſortîmes de Boureil à 9. heures du ſoir. Nous avions pris un guide pour nous conduire par des chemins écartez, & où nous ne rencontrâmes point de voleurs. Pendant deux heures il nous falut grimper une montagne, que le grand nombre de pierres rendoit fort rude. Au haut nous marchâmes pendant deux autres heures ſur de vaſtes pierres de taille, dont il ſemble que ce lieu auroit été pavé : les Chevaux n'y avoient pas le pied trop ferme. A minuit nous deſcendîmes en une vallée belle & fertile, laiſſant à gauche la montagne : elle eſt plus eſcarpée qu'ailleurs, & taillée par tout en maniere de caſcades, & même revêtuë à hauteur d'homme à cheval des plus belles pierres de taille. A droite je vis des

Jardins remplis de vignes ; d'où l'on peut conjecturer, que cette agreable vallée a été autrefois quelque chose de très magnifique. Elle tient au moins 3. heures de chemin, & par tout est arrosée d'un ruisseau serpentant que l'on est obligé de passer en plusieurs endroits. Enfin arrivez à une grande Ville nommée *Ingesou*, nous y passâmes sans nous y arrêter. Nous mîmes près d'une demie heure à la traverser : nous passâmes à la verité par bien des ruines inhabitées ; mais cela même est une preuve que cette Ville a été fort considerable. D'ailleurs son Château est encore des plus grands & des mieux bâtis ; il est sur une colline, & commande aux lieux circonvoisins. La porte qui nous mit hors d'Ingesou est faite en arcade, de fort grosses pierres, & assez large pour recevoir trois carrosses de front.

Après avoir marché quelque tems dans une petite plaine, la crainte des voleurs nous fit regagner les montagnes. Nous en passâmes plusieurs, une entre autres dont la pente est assez douce, & au haut de laquelle il y a à droite & à gauche deux vieux Châteaux plus d'àmoitié abattus. De-là nous en-

trâmes

trâmes dans la plaine de Cesarée, où nous arrivâmes à 7. heures du matin le 7. Octobre.

J'allai d'abord loger dans un Caravenserail; mais ce ne fut que pour un petit instant, La renommée avoit prevenu cette belle Ville en ma faveur, & sans qu'on m'eût vû, j'y passois pour un oracle de la Medecine. Plusieurs Grands de Cesarée, & particulierement des Emirs me vinrent offrir dès logemens. Je m'en deffendis quelque tems, en les remerciant humblement de leurs honnetêtez : mais un des Principaux m'envoïa sans autre façon des Chevaux pour emporter mes hardes, & une personne de sa maison pour me dire qu'il m'avoit fait accommoder une maison pour moi seul, & que je lui fisse le plaisir de l'accepter. Il fallut me rendre à de si aimables instances. Je laissai charger mon équipage, & je suivis sans plus faire de difficultez la personne que l'on m'adressoit. Cette maison étoit proprement un petit Palais. La qualité de Medecin, est dans ces païs la chose la plus venerable. On croit sur tout que les Medecins Francs sont infiniment plus habiles que les autres. Il s'y trouve même des gens assez

ſimples, pour s'imaginer que ces Medecins peuvent faire des miracles. Entre un nombre infini de perſonnes qui me venoient voir, & dont j'étois accablé; il y eut une femme aveugle, qui d'un grand ſang froid me pria de la guerir. Je lui dis que je n'avois point de remede pour ſes yeux; mais elle me repliqua qu'elle ne demandoit point de remedes, perſuadée qu'il n'y en avoit point pour ſa vûë. *Eh bien*, lui dis-je, *vous concevez donc que Dieu ſeul peut vous la rendre*; elle ne le concevoit point: ainſi s'en allant mécontente, elle diſoit de moi, *helas ſi les Medecins Francs peuvent tout faire, pourquoi celui-ci ne veut-il donc pas me rendre la vûë!* J'en rencontrai bien d'autres qui me demanderent des choſes auſſi déraiſonnables. Un bon Turc vint un jour me rendre viſite, & me dit qu'il avoit une priere à me faire, mais qu'il ſouhaittoit que ce fût en particulier. Auſſi-tôt que nous fûmes retirés à part: *Franc*, me dit-il naïvement & à la Turque, *il faut que tu faſſe en ta vie une choſe qui plaiſe à Dieu.* Je répondis que j'étois tout prêt, ſi elle étoit poſſible. *Oui*, continua t-il, *tu peux la faire: elle t'eſt auſſi facile qu'à moi de boire une taſſe*

de caffé. Je lui marquai qu'il n'avoit qu'a dire pour ètre satisfait. Aprés m'avoir regardé fixement un peu de tems, comme un homme qui demande plus de cœur que de bouche : *Apprens-moi*, ajoûta-t-il, *à faire de l'or.* Je ne pûs m'empêcher de rire. *Ah ne me refuse pas*, dit-il, *une grace que la necessité seule me fait demander ; je t'en aurai des obligations infinies, & je t'en promets une reconnoissance éternelle. J'ai deux femmes & huit esclaves, elles m'ont donné 24. enfans : tu seras beni de Dieu si par ton moïen je leur puis donner des choses que Dieu n'a créées que pour l'homme.* Je continuai de rire ; je ne laissois pas cependant d'être touché de ses paroles plaintives. *Autrefois*, ajoûta-t-il, *je ne me suis pas soucié de cette science: helas je me répens aujourd'hui d'avoir laissé échapper la plus belle occasion du monde de l'apprendre. Un jour un Dervis vint loger chez moi, je le traitai bien & il devint mon ami. Pendant son sejour à Cesarée, il me fit l'honneur de manger à ma table, j'en fus content : & comment ne l'aurois-je pas été ? c'étoit un homme sçavant & des plus polis. Il me dit un soir qu'il vouloit m'apprendre à faire de l'or, & qu'il vouloit que ce fût dès la nuit même. Il m'ordonna de lui aller chercher*

du charbon & du plomb, & me marqua qu'il vouloit m'apprendre la maniere dont il se faisoit. Je lui obeis, je fus chercher deux ocques de plomb & du charbon. Avec trois pierres il dressa un petit fourneau ; mit sur le feu un creuset qu'il avoit, & dedans, le plomb qu'il y vouloit fondre. Il me montra dans une petite bouteille une liqueur rouge dont il fit couler une goute sur un peu de coton, qu'il enveloppa de cire jaune : & sans me rien dire, il le mit dans le creuset, couvrit tout de charbon, & me dit, allons nous coucher. Nous le fîmes : mais ma curiosité ne me permit pas de dormir aussi tranquillement qu'à l'ordinaire. Je me relevai & fus pour voir ce qu'il y avoit dans le creuset. Les pincettes qui m'échapperent de la main me grillerent les pieds ; ce qui me fit jetter un cri qui éveilla tout le monde. Le Dervis relevé comme moi, voïant toute sa matiere par terre, & indigné sans doute en lui-même sans me le témoigner, me dit qu'au jour il iroit querir dequoi me guerir. Il sortit en effet : mais pour ne plus revenir. Il ne me resta que la brûlure & un peu de plomb veritablement converti en or. Je me trouvai fort embarassé comment congedier ce bon-homme. Plus je lui disois que je n'avois point le secret de faire de l'or ; plus il m'as-

ſuroit que je l'avois, & que je ne voûlois pas le lui donner. Il vint à la fin un Turc de conſequence qui m'en delivra, & que je fis rire de la ſimplicité de ſon compatriote.

La Ville de Ceſarée eſt ſituée dans une belle plaine, & éloignée du mont Argée d'environ une demie heure de chemin. Il faut bien l'eſpace de deux heures pour faire le tour de ſes murailles. Elle eſt faite en quarré, mais plus longue que large. Ses murailles ſont bâties de groſſes pierres de taille. Par dedans elles ſont faites en arcade. Par dehors, de 20. pas en 20. pas ce ſont des tours triangulaires la plûpart, ou quarrées ; le Château eſt preſque au milieu de la Ville. Les Bazards y ſont fort beaux & l'on y fait un commerce conſiderable de coton. Les habitans ſont tous aſſez polis. La plûpart ſont gros & d'une ſtature avantageuſe. Les femmes y ſont plus retirées qu'en aucun lieu de Turquie où j'aie été : mais la qualité de Medecin me donnant entrée dans tous les Harrems, j'y en vis pluſieurs & je trouvai que le païs ne manquoit point de beautez. Je parle de ce que nous appellons beauté : les charmes ne ſont pas tout-à-fait attachez aux lieux ; mais ils dependent toû-

jours de l'imagination des peuples : & ſouvent ce qui fait l'agrément chez les uns, paſſe auprès des autres pour un deffaut eſſentiel. Je remarquerai ici une choſe qui m'a toûjours frappé, lorſque j'étois en Turquie. Il m'a paru que les Orientaux ont plus de delicateſſe que nous ſur les plaiſirs. Cette exacte retraite dans laquelle les femmes vivent, ne les rend que plus aimables; car les ſentimens ſont toûjours plus vifs, lorſqu'ils ſont reſtraints à moins d'objets; & certainement, l'un pour l'autre, un homme & une femme en ſont beaucoup moins diſſipez, & conſervent, ce me ſemble, bien plus long-tems l'amour qui a formé leur union.

Le ſejour que je fis à Ceſarée me procura environ 50. Medailles, parmi leſquelles il s'en eſt trouvé de très rares. Le premier Novembre je fus avec quelques perſonnes voir les dehors de la Ville du côté du midi. Après avoir marché un quart de lieuë, nous trouvâmes de vaſtes édifices tous de très belles pierres de taille. Les uns ſont bâtis en forme de tours & finiſſent en dôme : les autres ſemblables à des pains de ſucre, ſe terminent en pointe : en



voici le dessein que j'ai fait graver. On me dit que ces monumens venoient des Perses ; & sans doute ils tiennent de leur magnificence. Par dedans ils sont tous revetus d'un beau Marbre. Il y a quelque apparence qu'on les a bâtis pour des sepultures ; car dans chaque on voit 2.3.4.& même quelquefois cinq especes de Tombeaux de Marbre blanc. Au rapport des gens du païs les Inscriptions en sont Persanes J'étois au desespoir de ne pouvoir pas les lire , ni faire la dépense d'y mener un Moullak; elles donneroient sans doute de belles connoissances pour l histoire de ce païs, dont les peuples nous sont presque inconnus,à plus forte raison leurs actions.

De-là nous avançâmes du côté du Ponant. Nous trouvâmes une Riviere qui, à ce qu'on me dit, fournit d'eaux toutes les Fontaines de la Ville. Nous la passâmes sur de grosses pierres de taille , qui sont en travers. Comme ces pierres ne se joignent pas, l'on voit dessous une eau claire & des plus fraîches. Nôtre promenade nous mena insensiblement vers le mont Argeus. Il n'est éloigné de la plaine de Cesarée que de demiheure de chemin.C'est une montagne d'une hauteur prodigieuse, & sur le haut de

laquelle il y a des neiges dans toutes les saisons de l'année. Au pied nous trouvâmes d'anciennes ruines, affreuses & trop confuses pour donner aucune idée de ce qu'elles étoient autrefois. Proche de ces ruines est un bâtiment qui a toute la figure d'un Temple. Comme j'étois sur une terrasse voisine, mes amis m'assurerent que dessous étoient les corps de quarante filles Martyres, sans me marquer en quel tems on les avoit fait mourir. J'y apperceus un trou de la largeur du corps d'un homme qui menoit dans le caveau & par où il me sembloit qu'on pouvoit passer assez facilement. L'envie m'en aïant pris, je fis battre le fusil, j'allumai une bougie, & après avoir ôté la plûpart de mes habits, je m'y glissai avec deux personnes des plus menues de la compagnie qui m'y suivirent.

Nous trouvâmes le caveau bâti de bonnes pierres de taille. On peut s'y tenir droit. Nous y vîmes quantité d'ossemens & de morceaux de bierre ; & ce qui est singulier, si c'est une sepulture ancienne, nous remarquâmes des bras, des jambes, & quelqu'autres endroits du corps encore pleins de chair, mais d'une chair seche & endurcie par

la longueur du tems. Ce caveau eſt quarré, il y avoit autrefois une porte; elle eſt à preſent bouchée. Il y a bien veritablement une quarantaine de corps; & je trouvai tout aſſez conforme à ce qu'on m'avoit dit de ces 40. Martyres; mais on ne me put apprendre aucune autre particularité de leur hiſtoire. Nous reſſortîmes avec plus de peine que nous n'en avions eu à entrer. De tous ces vieux bâtimens qui ſans doute du tems des Romains ont été conſiderables, l'on ne voit plus que d'épaiſſes murailles; le reſte ne preſente que des ruïnes & des monceaux de pierres qui d'eſpace en eſpace font de petites montagnes. J'en fis le tour ſans y voir aucune Inſcription. A quelque diſtance de-là nous apperçûmes d'autres ruines d'une plus grande étenduë: auſſi eſt-ce là qu'étoit l'ancienne Ceſarée. L'on y remarque par tout des ouvertures ſouterraines. J'eus la curioſité de deſcendre dans pluſieurs que je trouvai comme le caveau pleines d'oſſemens & de planches de bierres rompuës ou pourries. La tradition du païs eſt que ce ſont des os de Martyrs, & veritablement les lieux où ils ſe trouvent ont aſſez l'air de catacombes. Ces lieux

souterrains ne sont point differens des autres, soit qu'ils soient faits de la main des hommes, ou que la nature elle même les ait fabriquez. Tout y est bâti de bonnes pierres de taille, bien travaillé, & distingué même par quartiers & par chemins, de sorte que l'on s'y perdroit presque, si l'on ne prenoit garde à soi.

La Ville de Cesarée a été démolie quatre fois & rebâtie autant, ce qui fait qu'on n'y trouve point d'anciens monumens n'y d'Inscriptions. Au reste il paroît que l'ancienne Ville étoit absolument au pied du mont Argeus, & qu'ensuite on en a éloigné les nouvelles Villes, parceque la proximité de la montagne étoit cause de quelque incommodité. J'avois resolu d'aller à *Tocat*, à *Amasie* & à *Marast*, autres grandes Villes éloignées de celle-ci d'environ 7. ou 8. journées; & l'on me faisoit même esperer que j'y trouverois beaucoup de Medailles. Mais la Caravanne de Tocat arrivant à Cesarée, m'apprit que la peste ravageoit tous ces quartiers: je changeai donc de resolution.

Lorsque l'on sçeut dans la Ville que je voulois en sortir, toutes les Puissances firent leur possible pour m'o-

bliger à y demeurer. On me promit de m'y donner tout ce que je souhaitterois, de me mettre dans une maison encore plus belle que celle où j'étois, & de me faire même avoir telle fille que je trouverois à mon goût. Je remerciai les Emirs de ces offres qu'ils me faisoient fort honnêtement. Je leur representai que je n'avois plus de remedes; qu'il falloit du moins que j'en allasse reprendre en une Ville où j'avois laissé la plus grande partie de mes drogues. On me pria de revenir; je le promis; & ne laissai pas de faire mes adieux aux Emirs, sur tout à celui qui m'avoit reçû le premier chez lui. Il est peu de Villes où j'aïe eû plus d'agrément qu'à Cesarée. Pendant mon sejour les Grands m'envoïerent tous les matins le *taïn*, c'est-à-dire toutes les provisions necessaires pour vivre, comme le ris, la viande, le bois, la chandelle, jusqu'au sel & au poivre, plus cent fois que je n'en pouvois user. Les femmes de leur côté m'envoïoient des gâteaux & des fruits. Enfin mon Emir dont j'avois gueri la femme de deux loupes qui l'incommodoient fort, m'auroit comblé de biens, si j'avois voulu rester: & la Ville me témoigna, par

toutes les amitiez possibles, le regret qu'elle avoit de me perdre.

CHAPITRE XIX.

Arrivée à Ingesou. Karahisar qui est l'ancienne Ville de Cappadoce. Niguedée. Description de ce païs. Ereigle. Montagne singuliere.

COmme j'avois dessein de visiter quelque païs de la Caramanie, j'avois arrêté des Chevaux pour *Niguedée.* Nous marchâmes toûjours dans la plaine en cotoïant des montagnes, & nous arrivâmes à trois heures de l'apresdînée à *Ingesou.* Nous y logeâmes dans un Caravanserail charmant tout de pierres de taille. Il y peut loger mille personnes avec leurs Chevaux. Il y a dans la cour une fort belle Fontaine; & en general l'on y trouve toutes les commoditez que l'on peut souhaiter. Ce Caravenserail doit sa fondation à Cara Mustapha, celui qui mit le siege devant Vienne.

Nous en partîmes à onze heures du soir; nous marchâmes tout le reste de la nuit dans une belle plaine, & à la

pointe du jour nous nous trouvâmes à *Karabi ar.* L'on m'aassuré que c'étoit l'ancienne Capitale de Capadoce : du moins est-il certain que c'etoit autrefois une Ville des plus belles L'on voit par tout aux environs quantité de ruines de Temples, de Palais ; où les colomnes les chapiteaux, les pieds-d'estaux, les corniches, les pieces de Marbre avoient été prodiguées; & sans ces ruines l'on n'en auroit jamais parlé. A sa sortie nous trouvàmes encore une belle forteresse bâtie sur la pointe d'un rocher escarpé ; c'étoit peut-estre autrefois la Citadelle Des deux côtez nous marchions toûjours entre des montàgnes, & dans un vallon qui serpente toûjours, & qui fait serpenter un ruisseau qui l'arrose & que nous traversâmes plus de vingt fois. Le vallon nous dura trois bonnes heures de chemin, & dans tout cet espace nous vîmes plusieurs habitations toutes taillées dans le roc. Il est difficile de determiner à quoi servent ou ont servi ces lieux ; on ne voit pas même de sentiers qui y conduisent : mais apparemment que les Habitans du païs ne l'ignorent pas. Derriere une autre petite montagne, sur laquelle on fut

obligé de monter, eſt une plaine de trente lieux de tour qui ſe joint à d'autres encore plus vaſtes. Nous marchâmes quatre heures de ſuite juſqu'au Village de *Myſty* où il n'y a preſque que des Chrêtiens. Nous en ſortîmes à deux heures du matin ſans nous detourner de la plaine dont j'ai parlé. A onze heures nous arrivâmes à *Niguedée.*

Un des Cherifs de Ceſarée m'avoit donné une Lettre pour le Bacha ; je la lui portai, & lui fis preſent d'un couteau, & d'une paire de ciſeaux. Il me fit donner le caffé & la pippe, & me promit ſa protection pour tout ce qui dependroit de lui dans ſa Ville & ailleurs. Niguedée eſt bâtie en dos d'âne. Son Château eſt au milieu, & dans l'endroit le plus élevé. Elle a été conſiderable autrefois ; mais à preſent c'eſt peu de choſe, & elle ſe detruit même tous les jours. Il y a un aſſez bon nombre de Grecs & quelques Armeniens ſeulement. Les deux Sectes y ont chacune leur Egliſe ; mais celle des premiers eſt plus belle & beaucoup mieux ornée. Niguedée n'a que trois Bazards aſſez beaux : tous les ſamedis il s'y tient un petit marché qui dure juſ-

qu'au Dimanche. Son terroir est plein de jardinage, ce qui rend le païs aussi agreable qu'il se puisse. Les collines d'alentour sont pleines de souterrains travaillez, qui ressemblent fort à des catacombes : l'on m'assura que sur les autres montagnes plus hautes & plus éloignées croissent des herbes fort singulieres pour la figure & les proprietez medecinales. Je ne trouvai dans cette Ville aucunes medailles ; mais j'en rapportai quelques pierres gravées: pour des Inscriptions je n'en vis point.

Le 29, j'allai à *Bore*, Ville fort jolie à quatre lieuë de Niguedée. Les Commandans voulurent m'inquieter pour le Carache.* Comme il n'est jamais passé de Franc dans ce païs, ils crurent avoir droit de me faire païer comme les autres Chrêtiens : mais je fus chez le Vaivode, chez les Charachis, & chez le Cadi pour m'en faire exempter. Ce dernier me reçût d'un visage renfrogné, qui paroissoit ne me promettre rien de bon : & je lisois dans toute sa contenance une forte envie de ne me faire aucun quartier. Mais la lettre du Kadilesquer de la Natolie que je lui montrai, & sur tout la qualité de Medecin qu'on me donnoit, le radoucirent à

* C'est le droit que païent les Chrêtiens habituez dans ces païs. Il est de cinq piastres par tête.

mon égard & me tirerent d'intrigue.

Il passe au milieu de la Ville une Riviere, à laquelle on donne les trois noms d'*Eusdent*, *Giole*, & *Chaux*. On l'a coupée en plusieurs endroits pour arroser les terres : sans cela elle seroit assez grosse pour porter bâteau. Les Chrêtiens n'ont dans Bore aucune Eglise ; aussi n'y sont-ils pas en grand nombre. La Ville a bien une lieuë & demie de tour : ses Bazards sont assez beaux ; & le vin que l'on y fait est admirable ; j'y en fis une petite provision.

La Medecine ne fut pas long tems sans faire implorer ses secours. Le Vaivode de Bore avoit un fils à *Ereigle* ; il me fit prier de le venir voir ; & me pria ensuite lui même instamment de passer par cette Ville pour visiter son fils, & le traiter dans sa maladie. Les chemins n'étoient pas bien surs ; & je sçavois qu'il y avoit dans cette route une trentaine de voleurs, qui retardoient tous les voïages ; mais il me promit de me faire accompagner par un de ses gens ; & m'engagea si honnêtement à lui rendre ce service, que je pris la resolution de partir. Nous quittâmes donc Bore le deux de Decem-

bre. Nous marchâmes mon valet & moi pendant huit heures, & malgré la pluïe jusqu'à *Quichemet*. Ce Village étoit le rendez-vous que j'avois donné aux deux hommes que le Vaivode envoïoit avec moi. Je les y trouvai, & nous apprîmes que les voleurs y avoient passé la nuit. Nous nous y reposâmes quatre heures ; & de-là après cinq heures de chemin, toûjours dans la plaine, nous nous trouvâmes à Ereigle. Ce *Casabas* * est proprement une Ville passable, même d'une assez grande étenduë. Elle n'est pas desagreable ; ni en dedans, où l'on voit d'assez jolis bâtimens ; ni par les dehors, qui sont pleins de jardins & d'ombrages. Dailleurs, c'est un lieu fort passant ; l'on y vient de presque toute la Turquie. J'y trouvai quelques Medailles & quelques pierres gravées. Mais pour revenir au sujet qui m'y avoit amené : après avoir visité & soulagé le fils du Vaivode, j'avois beau dire que je n'avois plus de remedes, je fus accablé de gens qui croïoient qu'il suffisoit de voir le Medecin pour être gueris de leurs incommoditez. A deux lieuës de cette Ville est une fameuse montagne appellée *Bulgar*, qui m'a paru une branche du mont

* *en François* Gros Bourg.

Taurus. Elle est estimée par les herbes singulieres qu'elle produit. Il y en a une entre autres qui dore les dents des moutons & des chevres qui en mangent. Je pourrois montrer toute une machoire d'un de ces moutons, que j'en avois apportée, si les Corsaires ne me l'avoient volée avec beaucoup d'autres curiositez. On m'a assuré qu'il s'y trouve quantité d'autres simples aussi particuliers : on me parla sur tout de quelques-uns qui reluisent la nuit & illuminent cette montagne comme si c'étoit de veritables chandelles. L'on me rapporta plusieurs autres particularitez de cette montagne : mais je les passe sous silence ; & l'on croira même des chandelles ce que l'on voudra, parce que je ne les ai pas vûës moi-même. Les Turcs qui gouvernent la Ville d'Ereigle, sont tous Cherifs. Tous les samedis il s'y tient un grand Bazard ; & les Cherchis en sont beaux & presque tous couverts.

CHAPITRE XX.

Arrivée à Cogne. Réjouissance qui s'y fait. Description de la Ville : figure d'Hercule ; Tombeaux de Moullac Onker. Histoire du Moullac, & de l'Evêque Epsépi son ami. Tradition des Chrêtiens du païs là-dessus, contraire à l'opinion des Turcs. Inscriptions.

DE cet endroit je voulois me rendre à Cogne. Je partis dans ce dessein le sixiéme à onze heures du matin avec mon valet & un guide pour nous conduire. Nous fûmes près de deux heures à traverser les jardinages. Ensuite nous entrâmes dans la plaine, où nous apprehendions sans cesse d'être attaquez par des voleurs. Après environ sept heures de marche, nous rencontrâmes des ruines qui paroissoient avoir été autrefois quelque chose de considerable. Deux heures après arrivez à *Carabounars* nous allâmes nous loger dans un grand camp, où il ne se trouva personne que nous. Il y a dans ce païs plusieurs camps semblables, que les Grands Seigneurs ont fait faire pour

loger les Officiers de leurs Armées, lorſqu'elles y paſſent. Dans celui où nous étions, il peut tenir 2000. perſonnes avec leurs chevaux. Il y en a quatre de même grandeur dans cette Ville. Comme il étoit tard nous ne trouvâmes point dequoi donner à manger à nos Chevaux ; nous decampâmes donc deux heures avant le jour, & nous marchâmes dix heures de ſuite, toûjours dans la même plaine, ſans trouver ni habitation ni aucune ame. *Semitil* gros Village où nous entrâmes enſuite, compenſe abondamment cette longue ſolitude, par le nombre de ſes Habitans. Le Connac y eſt fort propre & nous y prîmes agreablement nôtre repos. Partis de-là deux heures avant le jour ; traverſant toûjours cette large plaine, nous marchâmes plus de deux heures ſans voir aucunes maiſons. Il y a à la verité des Villages à droite & à gauche ; mais il auroit fallu s'éloigner du grand chemin de plus de trois heures. *Cogne* eſt preſque au bout de la plaine. En y entrant nous en vîmes les ruës tenduës de tapis, & tout le peuple en joïe & en tumulte. On y celebroit une Fête pour la naiſſance du premier fils du grand Seigneur Sultan Achmet. Je fus d'abord

me loger dans un camp assez propre; ensuite j'allai me promener par la Ville, pour en voir la magnificence. Selon l'ordre du Grand Seigneur la Fête devoit durer dix jours, & il y en avoit déja cinq de passez.

On avoit orné toutes les boutiques des plus belles étofes : les camps étoient aussi tendus ; & l'on y avoit mis sur de grands tapis des sabres, des fusils, des pistolets, & même des rondaches, des arcs, des fleches, & toutes sortes d'armures antiques. Cette Fête à mon avis ressembloit assez à celles que donnoient les Anciens Romains pour les réjoüissances publiques. Chaque corps étoit obligé de se tenir sous les armes, & de faire une marche par toute la Ville avec les marques chacun de son art & de son métier. J'y vis passer les Boulangers dont quelques-uns au bout de leur pêle à four portoient une banniere ; d'autres tenoient un moulin ; d'autres des bluteaux,& enfin plusieurs des morceaux de pâte.Peu de tems après passerent les tailleurs : ils marchoient armez, & faisoient comme deux haïes: au milieu d'eux étoit un brancard porté par deux mules, sur lequel deux hom-

mes assis faisoient semblant, l'un de couper du drap, l'autre de coudre. Devant & derriere on voïoit plusieurs bandes de masques, déguisez de cent sortes differentes, dansans & faisant mille postures au son des tambours, des hautbois, & des trompettes à la mode du païs. Toute cette troupe poussoit en marchant des cris de joïe, qui retentissoient dans toute la Ville. Les autres corps de metiers firent ensuite, ou avoient déja fait le même manege Les boutiques parées comme je l'ai marqué resterent ouvertes pendant toute la nuit. On fit dans toutes les ruës de petits feux, les uns dans des terrines, les autres dans des rechaux emmanchez au bout d'un grand bâton : il y eut aussi des illuminations aux maisons les plus apparentes; & le peuple poussoit dans tous les quartiers des hurlemens continuels, qui durerent autant que les feux; c'est-à-dire toute la nuit. Ces sortes de Fêtes s'appellent *Sinne* ou *Daulamal.*

Le 11. je fis le tour des murailles. De trente en trente pas elles sont flanquées de Tours quarrées, bâties des plus grosses pierres de taille. Chaque Tour a au milieu sur un beau Marbre blanc

une inscription Arabe, sans doute curieuse & capable de donner quelque connoissance de l'histoire: mais il auroit fallu avoir un Moullac, & faire pour les copier une dépense qui étoit au dessus de mes forces. On voit à plusieurs des Lions & des Aigles ; & sur quelques-unes des figures humaines. Proche une porte, nommée *Adamtache Capi*, il y a une figure gigantesque, qui represente Hercule appuïé sur sa massuë : il n'a plus de tête ; mais il paroît avoir été fait par une main habile & d'un grand goût. Cogne a un Château; mais il est fort petit, & peu de chose : ses murailles tombent en ruine en plusieurs endroits. Je mis une heure & demie à faire le tour des murs de la Ville, en marchant même assez vîte : les dehors en sont parfaitement beaux par leurs arbres & leurs jardins. Il y a outre cela, les faubourgs, qui sont aussi très-peuplés & qui valent bien ce qui est dans l'enceinte des murailles. Les Armeniens y ont une Eglise assez belle ; mais à peine sont-ils 400. Les Grecs sont encore moins, leur Eglise est fort petite ; mais en recompense elle est antique, & conserve un modele de l'ancienne architecture.

Le 14. les Janiſſaires firent leur marche; ils étoient environ trois cens tous armez, & chaque compagnie avoit ſes Officiers à ſa tête. J'en remarquai pluſieurs qui menoient avec eux des Eſclaves enchainés : par là ils pretendoient faire valoir leur bravoure & témoigner qu'ils avoient toûjours été victorieux. L'apreſdinée je fus viſiter le fameux Tombeau du Moullak-Onker : il eſt dans un lieu qui par ſa figure reſſemble aſſez à une Moſquée, & dont l'Architecture eſt des plus belles. L'on y voit pluſieurs autres Tombeaux, qui ſont couverts de riches étoffes; mais celui du Moulac avec un autre qui eſt à côté ſont ſans comparaiſon les plus magnifiques. Ils ſont tous deux revêtus d'un beau velours tout brodé d'or : tous deux ont un gros Turban verd à la tête de ce qui repreſente la bierre : enfin on les a entourez par le bas d'un balluſtre d'argent doré, & en haut de pluſieurs belles lampes d'or maſſif, dont une entre autres peſe treize ocques : la broderie du drap eſt auſſi d'une grande beauté. J'avois avec moi un Prêtre Armenien qui me faiſoit remarquer toutes ces magnificences. *Hé bien*, dit-il, lorſque j'eus tout vû, *il y a*

ſans

ſans doute encore quelque choſe à ſouhaiter ici pour vous ; & vôtre eſprit encore plein de deſirs, (comme c'eſt l'ordinaire,) après que vos yeux ſont contens, voudroit qu'on lui apprît quel eſt le Tombeau qui va pour ainſi dire de pair avec celui du Moullak : croiriez-vous qu'il eſt d'un Chrêtien mêlé de cette maniere & confondu parmi les Infideles ? Mais il faut vous en dire la raiſon ; & je crois que l'hiſtoire ne vous en ſera pas deſagreable.

Du tems du Moullak-Onker il y « avoit un Evêque nommé Epſepi. Il « avoit de l'eſprit, étoit ſçavant, & « avec cela honnête homme & bon « cœur. Le Moullak aimoit auſſi l'étu- « de ; la ſcience l'aïant charmé, il « paſſoit agreablement ſon tems à lire « ou dans la converſation des ſçavans. « Delà on peut juger qu'ils firent bien « vîte une ample connoiſſance ; & que « la conformité d'humeurs lia entre eux « l'amitié la plus parfaite. La confian- « ce qui ſe mit de la partie, en ſerra « ſi étroitement les nœuds, que dans « la ſuite ils n'eurent plus l'un pour « l'autre aucun ſecret. Le Moullak prit « un jour la reſolution de faire le voïa- « ge de la Mecque. Vous ſçavez que « c'eſt une des premieres marques de «

» la pieté parmi les Mahometans ; & » le Moullak comme je vous l'ai dit, » étoit un cœur droit dans sa Religion, » aussi bien que pour le monde. L'E- » vêque Epsepi étoit attaché à cette » Ville par son ministere ; ainsi son » ami ne pouvoit esperer de l'avoir » avec lui, pour soulager les ennuis » de ce long voïage. Mais, persuadé » qu'il ne pouvoit mieux s'adresser, il » voulut lui laisser ce que l'amour mê- » me lui avoit donné de plus cher ; & » après l'avoir prié d'administrer pour » lui la justice, il le conjura aussi par » les sacrés noms de l'amitié, d'agréer » le soin & la garde de sa maison. » Epsepi jugeant que ce seroit pour lui » une chose fort onereuse, & prévo- » yant en quelque façon les malheurs » qui en pourroient arriver, se deffen- » dit long-tems de cet emploi : Mais » que refuse-t-on à un veritable ami ? » & est-il jamais peine qui coute, lors- » qu'on la prend pour les interêts d'un » autre soi-même ? Le Moullak étant » près de son depart, l'Evêque lui fit » present d'une petite boëte, & le pria » de la faire mettre en seureté jusqu'à » son retour. Epsepi gouverna donc la » maison du Moullak & toute la Vil-

le ; faiſant obſerver les loix avec « exactitude, & témoignant dans tou- « tes les occaſions une grande in- « tegrité. Mais comme vous ſçavez, « mener une vie ſans reproche n'eſt pas « quelquefois un bon moïen de plaire. « La juſtice de l'Evêque lui attira beau- « coup d'ennemis ſur les bras ; & les « gens du Moullak furent les premiers « à conſpirer contre lui. Ils jurerent « ſa perte : & perſuadez qu'il n'y avoit « point d'amitié qui tînt contre les ac- « cuſations qu'ils avoient premeditées ; « ne pouvant alors venir à bout de leur « mauvais deſſein, parce que leur ad- « verſaire avoit en main toute l'autho- « rité, ils n'attendoient que le retour « de leur Maître pour le faire perir. « Voici donc ce que leur inſpira la hai- « ne implacable qu'ils avoient conçuë « contre lui. Au bruit de l'arrivée du « Moullak toute ſa maiſon fut au de- « vant de lui. L'Evêque ne fut point « des derniers à aller voir un ami auſſi « intime : ils s'embraſſerent mille fois ; « & après mille careſſes, qui renouvel- « loient en quelque façon leurs prote- « ſtations de s'aimer juſqu'à la mort, le « Moullak fut tout ſurpris d'entendre « ſes domeſtiques debiter de l'Evêque «

» des infamies, dont il l'avoit toûjours » cru incapable. Neanmoins ils conti» nuoient : *Quoi Seigneur*, lui disoient-» ils, *pouvez-vous traiter d'une maniere » si honnête le plus traître de tous les » hommes? Vous ne sçavez donc pas qu'il » vous a fait mille infidelitez? Encore s'il » s'étoit contenté de faire de la peine au » Peuple qui vous est soumis, & à vos do» mestiques; mais que passant pour vôtre » ami, il n'ait point eû de respect ni pour » vos Esclaves, ni pour vos femmes; qu'il » ait même porté son insolence jusqu'à vô» tre mere, pourriez-vous le lui pardonner! » Et ne merite-t-il pas le dernier supplice?* » L'impudence est plus forte que l'on » ne s'imagine. Ils assurerent ces repro» ches si unanimement & avec tant de » sermens, que le Moullak commença, » quoiqu'avec repugnance, à douter de » la fidelité d'Epsepi. Mais quelle fut sa » surprise, lorsqu'entré dans l'appar» tement de ses femmes, il les vit tou» tes se jetter à ses genoux; lui demander » justice; lui dire quel monstre de bru» talité il avoit donc laissé à sa place; » enfin lui confirmer d'une maniere en» core plus precise tout ce que les au» tres avoient avancé contre l'Evêque? » Ce fut alors que le Moullak absolu-

ment prevenu ſe livra tout entier à ſa « colere,& dit mille fois : *non non il n'eſt* « *point de fidel ami , il n'en eſt point &* « *n'en fut jamais.* Plein de fureur & « comme deſeſperé il ordonna ſur le « champ , que l'on prît Epſepi , & qu'on« lui allât publiquement trancher la tête.« Quelle nouvelle de la part d'un ami « à un autre qui l'aime toûjours ; qui « lui a rendu autant de ſervices qu'avoit« fait l'Evêque au Moullak , & qui par « deſſus tout cela connoît ſon innocen- « ce ! L'infortuné Epſepi traîné au ſup- « plice comme un criminel , après n'a- « voir fait que du bien , voulut neant- « moins faire connoître la droiture de ſon« cœur. Paſſant donc dans la cour du « Moullak , d'un air de courage , mais « languiſſant , il s'écria qu'avant que de « mourir il avoit un mot à dire au Moul-« lak. Celui-ci étoit à un quioſtre avec « les Grands de la Ville : ils le conju- « rerent d'accorder cette grace à Epſepi. « Après quelques termes injurieux que « ſon indignation lui fit encore lâcher , « il le permit à leur conſideration. Lorſ-« que les Gardes qui l'environnoient « l'eurent amené en ſa preſence , il lui dit« en furieux : *He bien traitre que veux tu?* « Epſepi répondit d'un ton modeſte , *la* «

» *boëte que je vous ai donnée, lorsque vous*
» *étiez prest de partir pour vôtre voïage.* Le
» Moullak l'envoïa querir ; *ouvrez-la,*
» dit encore l'Evêque accablé de tristes-
» se ; *& lorsque vous aurez vû ce que j'y*
» *ai mis, je mourrai sans regret.* Le Moul-
» lak la fit ouvrir, mais il fut bien
» étonné lorsqu'il y vit les parties na-
» turelles d'un homme. L'Evêque sans
» façon lui en montra la place, & dit
» tout haut en se retournant vers les
» executeurs : *Menez-moi maintenant à*
» *la mort : je l'ai meritée, puisque j'avois*
» *crû trouver un veritable ami.* Onker, le
» cœur percé de douleur, fondant en
» larmes, & le visage collé sur celui de
» son ami, lui demanda mille fois par-
» don ; le conjura au contraire de vivre
» pour lui voir reparer sa faute par des
» témoignages de l'amitié la plus sin-
» cere : enfin il lui protesta qu'il alloit
» sur le champ le vanger de ceux qui
» avoient eû la hardiesse de l'accuser.
» Mais l'Evêque pria lui-même pour ces
» malheureux, & demanda au Moul-
» lak leur vie comme la premiere preu-
» ve de leur amitié renouvellée. Ce ne
» fut qu'avec peine qu'Onker se rendit.
» Il dit ensuite à Epsepi qu'il l'aime-
» roit éternellement, qu'il ne vouloit

pas même après sa mort être separé «
de lui : il lui fit même promettre de «
se faire enterrer auprès de lui, s'il «
mourroit le premier. Onker mourut «
le premier ; & à sa mort il laissa des «
ordres si precis de mettre le Tombeau «
d'Epsepi auprès du sien, lorsqu'il «
viendroit à mourir, que malgré la «
difference des religions, ces ordres ont «
été executez, & les corps des deux «
amis réunis après leur mort. «

Mon Armenien ajoûta que les Turcs ne vouloient pas convenir qu'Epsepi fût un Chrêtien, mais que cela étoit certain. Il est vrai que c'est la tradition du païs ; & la chose, comme on la vient de voir, ne porte en cela aucun caractere d'impossibilité. Je sçeus encore de lui, que les autres Tombeaux sont des proches parens du Moullak. Ce lieu est desservi par des Dervis ; & c'est à proprement parler un Convent. L'on y montre tous les Vendredis, comme des raretez, les desseins de la Mecque, du Temple de Jerusalem, & autres choses semblables qu'on pourroit appeller les Reliques des Mahometans. On verra à la fin nombre 38 & 39 deux Inscriptions que je trouvai dans la Ville.

Le 15. Decembre étoit le dernier jour de la Fête dont j'ai parlé : il se passa comme les premiers, & la fête finit par un grand nombre de coups de canon : ce fut la seule chose qui distingua ce jour de tous les autres. Pendant tout le tems de ces réjoüissances ; il y avoit eu des gardes pour avoir soin des illuminations.

CHAPITRE XXI.

Suite du voïage. Angoura. Scutari. Retour à Constantinople.

LE 20. Decembre resolu de retourner à Constantinople je partis de Cogne avec un guide seulement. Après avoir marché douze heures dans la plaine, nous arrivâmes à *Dedeler*, gros Village plein d'habitans affables ; qui me firent mille amitiez pour honorer la Medecine. Nous en sortîmes le vingt-uniéme, nous marchâmes neuf heures, & nous nous rendîmes à *Tusgel.*

Le 22. levez deux heures avant le jour, nous marchâmes pendant huit heures jusqu'à *Facaule*, Village habité par des Turcomans. Le lendemain

après ſept heures de chemin j'entrai dans *Inſou* : ce Village eſt bâti au milieu d'un vallon très fertile, où paſſent pluſieurs ruiſſeaux. Juſque-là je n'avois eû dans ce retour aucune mauvaiſe rencontre ; mais le 23. fut pour moi un jour d'inquietude. Partis du matin, nous montâmes d'abord pendant plus d'une heure une montagne fort haute, d'où nous redeſcendimes dans la grande plaine. Là nous nous égarâmes de nôtre chemin, & après cinq lieuës fatiguantes nous nous arretâmes à un Village au pied d'un autre montagne. Nous y trouvâmes tous gens qui refuſoient abſolument de nous loger. Apparemment que l'on nous prenoit pour des voleurs, dont il y a toûjours un grand nombre dans ce païs. Cela me fit faire reflexion au proverbe, qu'*il n'y a rien qui reſſemble plus à un fripon qu'un honnête homme.* Cependant à force de les prier & de leur offrir de l'argent, ils nous receurent. Nous n'y eûmes pas été une heure, qu'il y vint ſix Turcomans à cheval, & armez de leurs lances : je me doutai qu'ils nous avoient apperceus, & que leur deſſein étoit de nous devaliſer. Je n'eus que le tems de prendre mes

deux piſtolets pour m'oppoſer à leur violence. Ils voulurent entrer de force dans la maiſon où j'étois : mais lorſqu'ils virent que je me mettois en devoir de tirer ſur eux, ils me prierent ſeulement de leur donner du caffé : je leur repondis que je n'en avois point. Enſuite ils me demanderent du tabac ; je leur refuſai auſſi, & de l'air le plus effronté. Leur rage leur auroit pû faire peut-être tenter quelque choſe ; mais aïant remarqué qu'on me mettoit un fuſil auprès de moi, ils ſe contenterent de me menacer pour le lendemain. Nous fermâmes bien la maiſon ; & nous y paſſâmes la nuit ; on peut conjecturer que ce ne fut pas toûjours en dormant. Nous en ſortîmes dès la pointe du jour ; & après ſept heures de marche nous allâmes prendre du repos dans *Chacale* : ce Village eſt ſitué à l'entrée d'une haute montagne. Nous le quittâmes deux heures avant le jour: nous n'en avançâmes pas plus : car après nous être égarez, pour comble de diſgrace, il fit juſqu'au lever du Soleil une groſſe pluïe qui nous mouilla & nous fatigua horriblement. A la faveur de la lumiere nous reprîmes nôtre route. Nous entrâmes dans des

vallons que nous traversâmes, aussi bien que des montagnes fort hautes, à la descente desquelles nous vîmes Angoura, où nous arrivâmes après sept heures de marche. Je sejournai dans cette grande Ville jusqu'au quinze Janvier de l'année 1706.

D'Angoura nous mîmes deux jours pour nous rendre à *Beibazar*. Le 17. à la pointe du jour il tomba quantité de neige ; nous ne laissâmes pas de marcher six heures de suite. *Chaurevis* où nous nous arretâmes est un Village fort gros, où il passe une Riviere nommée *Aladan* qui le rend assez agreable. Le 18. levez seulement à six heures ; pendant sept, nous marchâmes presque toûjours dans des montagnes. Arrivé à un gros Casabas nommé *Nalicamp*, j'y couchai : l'on y trouve d'excellent vin. Nous n'en partîmes le lendemain qu'à huit heures. Ce jour là nous ne vîmes qu'une belle vallée entre deux montagnes fort hautes & fort belles, pleines de toutes sortes d'arbres de haute futaïe, & sur tout de sapins d'une grandeur extraordinaire. A trois heures de l'apresdinée nous arrivâmes au Casabas de *Questebet*. L'on y loge dans un camp fort vaste, &

l'on y mange des meilleurs chapons : le bois sur tout m'y parut à bon marché ; puisque pour un paras l'on en donne la charge d'une bourique.

Le 20. nous partîmes à la pointe du jour : nôtre chemin fut toûjours par des bois & sur des montagnes. Après neuf heures de marche, nous logâmes dans un petit Casabas appellé *Cuiniki.* Sortis de-là dès cinq heures, au bout de deux nous passâmes dans le Casabas de *Staradi*, sans nous arrêter. Une marche de quatorze heures, dont trois furent emploïées à la descente d'une seule montagne, nous mit dans *Queve* autre Casabas plus fameux, & celebre sur tout par la bonne farine que l'on y trouve. Le pain du Grand Seigneur est toûjours fait de cette farine ; & veritablement l'on y mange du pain admirable.

Le 1. Fevrier levez à sept heures nous commençâmes à cotoïer la Riviere de *Zacari.* J'en ai déja parlé ; je l'avois passée auprès d'Eskicher : mais ici plus près de son embouchure, elle est aussi beaucoup plus considerable, & pourroit porter bateau. Une heure & demie après, nous la passâmes sur un Pont de pierre fort beau, de cinq grandes arcades : il y en a une sixiéme plus petite

mais sans eau ; & qui ne sert que dans les debordemens. Nous marchâmes encore deux heures le long du *Zacari* : ensuite entrez dans un bois de haute futaïe appellé *Niche agache* : nous y vîmes au pied d'un mont escarpé les ruines d'une ancienne forteresse : on l'appelle a present *Cuban calaichy*. Le bois à bien deux lieuës de longueur : les chemins y sont mauvais ; & la montagne de *Chabanchy* qui vient ensuite & qui est fort élevée & fort difficile, acheve de lasser les voïageurs. La descente seule nous tint une demie heure ; & nous fûmes heureux de trouver au bas un Casabas du même nom pour y prendre quelque repos. Chabanchy a plusieurs camps fort beaux : apparemment parce que c'est l'abord des caravanes qui vont à Constantinople & de celles qui en viennent. Nous en sortîmes à 6 heures du matin, & nous marchâmes toûjours dans une grande forêt jusqu'à une lieuë de Nicomedie, où nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi. Nous logeâmes dans un camp ; & quoique j'y eusse des amis, je ne m'arrêtai à voir personne. Nous en sortîmes le lendemain dès six heures : jusqu'à huit nous cotoïâmes la Mer ; ensuite nous passâ-

mes une haute montagne, & nous entrâmes à quatre heures du ſoir à *Gebize*, Village fort beau & des plus conſiderables. Le lendemain nous fit voir ceux de *Quemede* & de *Pendik*, & nous mit à *Cartal* qui eſt ſur le bord de la Mer. Partis de Cartal à ſept heures du matin, ſur le midi nous arrivâmes à *Scutari* : j'y pris une Caique pour paſſer le Canal de l'Heleſpont, & me debarquer à Topana-les-Conſtantinople.

Ce Chapitre auſſi bien que le premier déplaira ſans doute aux perſonnes qui dans de ſemblables lectures cherchent ſeulement à ſe divertir : mais elles doivent conſiderer que ce n'eſt pas pour moi une raiſon de l'omettre. Ce qui ne les rejoüira pas, ſi elles n'aiment que leurs plaiſirs ; ſera utile à d'autres qui voudront avoir une connoiſſance plus particuliere des lieux de ces Provinces. Il ne ſe trouve pas tous les jours des Voïageurs qui comme moi, veuillent bien les parcourir pour perfectionner les Cartes ; & j'eſpere qu'au moins nos Geographes m'en auront quelque obligation. Au reſte dans tout ce voïage de la Natolie & de la Caramanie, aſſez long comme l'on a vû, ma vie attaquée bien

des fois ſe trouva moins en danger que dans le trajet de l'Heleſpont. Le temps devint tout d'un coup fort gros; la Mer s'agita horriblement; le timon du Caïque ſe rompit, & nous penſâmes cent fois être engloutis ſous les flots : mais graces à Dieu je paſſai heureuſement.

CHAPITRE XXII.

Arrivée à Conſtantinople. Mort du Bacha Adramant. Coûtume pour le feu. Entrée de l'Ambaſſadeur de Veniſe. Naiſſance d'un Fils du Grand Seigneur.

JE rentrai donc dans Conſtantinople avec un plaiſir ſenſible: mais nos François qui avoient ſçû mon depart pour les païs d'où je venois, m'y reçûrent comme un homme qui venoit d'un autre monde. Ils ne pouvoient preſque s'imaginer que ce fût moi; perſuadez qu'on ne va dans ces lieux-là que pour mourir. En arrivant je fus ſaluer M. l'Ambaſſadeur : il fut comme les autres dans une agreable ſurpriſe, lorſqu'il m'apperceut; & il me donna ſur

le champ des marques de ſa joïe de me revoir après une courſe ſi penible & ſi dangereuſe. Veritablement le voïage de la Natolie paſſe à Conſtantinople pour une entrepriſe au deſſus des forces humaines ; & il y a été ſi peu de François , qu'on ne croit pas ordinairement qu'ils en puiſſent revenir. Mais peu de gens ſçavent voïager ; & ce n'eſt pas aſſurement le lieu où j'aïe été le plus maltraité. Je contai à Son Excellence en peu de mots tout le chemin que j'avois fait , une partie des dangers que j'y avois courrus , & ce que j'y avois vû de plus remarquable. Ce jour là Elle m'apprit la mort d'Adramant Capitain Bacha , dont j'ai parlé au chap. 6. Le Grand Seigneur venoit de le faire étrangler ; & ce qu'il y a de plus affreux , c'eſt qu'après que ſon merite pour la Mer l'avoit élevé à une ſi haute fortune , on l'en avoit fait tomber malgré ſon innocence , pour un malheur où il n'avoit aucune part. Ses ennemis eurent la malice de mettre le feu à un des magazins de l'Arſenal. Chez les Turcs c'eſt une coûtume à laquelle on ne deroge point , qu'auſſi tôt que le feu a pris dans quelque quartier de la Ville où ſe trouve

le Grand Seigneur, il s'y transporte dès qu'on le fait avertir. Il vint donc à celui du magazin, & demanda qui l'y avoit mis. Les envieux d'Adramant dirent aussi-tôt que ce ne pouvoit être que lui : *Seigneur, Seigneur*, crierent ils, *c'est ce jaour d'Adramant, On sçait quel il est, & ses mauvais desseins sur vous, & contre tous les Musulmans : si l'on n'y met ordre, il ne manquera pas de brûler bientôt le reste de vos magazins.* Le Grand Seigneur, trop facile à se laisser prevenir, entra dans une fureur qui lui ôta la raison, & ne lui permit pas de discerner ce qui partoit de l'inimitié d'avec une accusation legitime. Sur le champ & sans autre forme de procès, il le condamna à la corde; & cet ordre cruel fut même executé avant que le feu fût entierement éteint. Ainsi perit ce genereux Capitaine. Son élevation de la vile condition de mousse à l'un des premiers emplois de l'Empire, & sa mort la plus ignominieuse qui fut jamais, sont des preuves de la bizarrerie de la fortune; ou pour parler plus en Chrêtien, des secrets impenetrables de la providence. Lorsqu'il sortit de Marseille, sa bassesse sans doute ne lui permettoit pas de porter ses

vûes jusqu'à une charge si élevée : mais aussi lorsqu'on l'y fit monter, contoit-il que ce n'étoit qu'un degré, d'où ensuite on devoit le precipiter avec honte, & pour satisfaire ses ennemis? Son corps resta deux jours sous une Fontaine à la merci des chiens ; n'aïant même pour le couvrir qu'une simple chemise. Le Grand Seigneur se repentit de sa promptitude ; mais il n'étoit plus tems. Cela montre bien, que les Grands, sur tout lorsqu'il s'agit de la vie de leurs semblables, ne doivent jamais rien faire qu'après une mure deliberation.

A sa place on fit Capitaine Bacha le Grand Emeraud : c'est l'Ecuier du Grand Seigneur, ou celui qui lui aide à monter à Cheval. Ce choix ne fut point approuvé ; l'on sçavoit dans l'Empire, que l'Emeraud n'avoit aucune experience de la Mer.

Le 21. Fevrier l'Ambassadeur de Venise fit son entrée dans Constantinople. Pour la rendre plus magnifique, M. l'Ambassadeur de France lui donna toute sa maison, & obligea tous les Marchands François, & tous les protegez de s'y trouver à cheval. Voici en general l'ordre que l'on garda dans

e. Les valets des Chaoux
nt les premiers au nombre de
portant chacun le Turban de
re couvert d'une étofe de
s suivis de trois Chaoux
ux-ci avoient des plumes
eur Turban, & precedoient
quatre autres Chaoux

[illegible]

eux, &
e vint le
tous les
s les Vé
tous les V
ée étoit
toit de v
d'or. La

droite dans toute la marche. Tout cela fut ſuivi de ſix Pages à cheval habillez de velours rouge galonné d'or; après leſquels marchoient les Droguemens des deux nations, & enſuite ſix Officiers Turcs, dont l'habillement étoit magnifique. Enfin paroiſſoient deux Capegi devant M. l'Ambaſſadeur. Il étoit monté ſur un Cheval richement enharnaché ; il avoit une toque rouge, & une belle veſte d'étoffe d'or. Deux des principaux Officiers de la Porte étoient à ſes côtez & deux derriere lui. Enſuite venoient ſes Gentils-hommes, les Secretaires, & les Chanceliers ſuivis encore des Orlogeurs & de tous les Protegez. La marche étoit fermée par tous les Marchands Venitiens & François bien montez, qui alloient en bon ordre. Cette entrée eſtoit comme l'on voit, des plus nombreuſes, & l'on peut l'aſſurer, des plus belles. Achevons ce Chapitre par la naiſſance d'un Fils du Grand Seigneur ; on le nomma *Iſa*, c'eſt-à-dire *Jeſus* : & pour en marquer publiquement ſa joïe, comme c'eſt l'ordinaire à la naiſſance des Princes, on fit tirer le Canon du Serail par pluſieurs décharges. Les réjoüiſſances du-

rerent cinq jours. Sur la Mer devant le Serail, il parut comme deux petites forteresses, avec de petits Vaisseaux & des Galeres qui faisoient semblant de les attaquer. De part & d'autre on faisoit des décharges de Canon & de Mousqueterie. Enfin en plusieurs endroits il y eut des Illuminations : celle du Palais de France fut la plus belle ; mais elle n'approchoit point de celle que M. l'Ambassadeur avoit faite pour la naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne, dont j'ai parlé.

CHAPITRE XXIII.

Visite renduë au Grand Visir par M. l'Ambassadeur de France. Particularitez sur les Chrêtiens & les Juifs de Constantinople. Deposition du Grand Visir. Messe dite sur l'Amiral. Arrivée du Vaisseau de saint Martin.

LE 31. de Mars Son Excellence fut à l'Audiance du Grand Visir: Elle eut la bonté de me mener avec elle, & de demander pour moi un Commandement. Je voulois faire le voïage de

l'Egypte par terre ; & il étoit impossible de l'entreprendre sans un ordre du Visir. Depuis peu on avoit arrêté sur la Mer noire un espion des Moscovites; cela avoit rendu ce Magistrat très difficile à accorder ces Passeports. J'ai parlé d'un Edit du Grand Seigneur sur les Francs, & principalement contre les Religieux, qui ne fut donné qu'à cette occasion. On étoit donc là-dessus fort vigilant ; & sans un commandement exprès du premier Ministre, on ne pouvoit voïager qu'avec peril, mais sur tout les Etrangers. Pour nous rendre au Palais du Grand Visir, nous traversâmes le Port dans des Caïques à une heure de l'après-midi, qui est le tems de la priere chez les Turcs. Son Excellence entrée dans ce Palais, fut reçûë au bas de l'escalier par le Fils de Maurocordato Interprête de la Porte. Il la conduisit dans une belle salle meublée de coussins & de tapis fort riches : l'on en tira un sur lequel Son Excellence s'assit. Il n'y entra qu'elle, M. Fonton son Droguement, & moi à qui elle voulut bien faire cet honneur. Dans ces païs l'on ne sçait ce que c'est que d'oster son chapeau ; mais il faut laisser ses souliers à la por-

te : Son Excellence ne quitta point les ſiens. Lorſque l'on eût ſçû que M. l'Ambaſſadeur étoit arrivé, il vint auſſitôt des perſonnes de la premiere conſideration le ſaluer, & le prier de vouloir bien avoir un peu de patience, parce que le Viſir étoit dans le Harrem à faire ſa priere, & qu'elle alloit finir dans un moment.

Pendant ce tems Son Excellence s'entretint avec le Fils de Maurocordato : leur converſation ſe fit en Latin. Ce que je trouvai d'extraordinaire, c'eſt que ce premier Droguement ſe tenoit toûjours à genoux devant M. l'Ambaſſadeur : c'eſt chez les Turcs la marque du profond reſpect. En un quart d'heure que Son Excellence demeura là, nous vîmes trois fois les principaux Officiers du Viſir venir faire des excuſes de ce qu'il ne venoit pas. Enfin on l'avertit de paſſer dans la ſalle d'Audiance : nous paſſâmes pluſieurs antichambres, & nous entrâmes enſuite dans une belle grande ſalle, qui n'avoit d'autres meubles que des couſſins & des tapis, mais d'une magnificence extraordinaire. Le Plafond & tous les côtez en étoient dorez ; cela joint à mille petites fleurs qui y étoient pein-

tes, faisoit un effet admirable. Il y avoit dans cette grande Chambre quatre rangs de Ychoglans ou valets de pied, debout, les mains croisées sur le ventre, & dans une attitude de silence & de respect. Le Visir parut, & salua Son Excellence avec toutes les marques de distinction & d'amitié possibles : ensuite il se fut mettre dans le coin de la Chambre à gauche ; c'est la droite chez les Turcs ; enfin il s'assit sur ses jambes qu'il croisa, appuïé de tous côtez sur des cousins. Son Excellence s'assit aussi, mais sur un tabouret: le Ray Affendy *ou* Grand Chancelier demeura debout, & appuïé contre la muraille.

Les complimens faits, Son Excellence dit au Grand Visir qu'elle lui vouloit parler d'affaires : dans le moment on fit un signal ; & tout le monde qui étoit dans la Chambre en disparut. Il ne resta que le Ray Affendi, qui ne changea point de place : les deux Droguemens ; sçavoir, M. Fonton à la droite de Son Excellence, & celui de la Porte à la gauche : un Chaoux, qui se retira auprès de la porte ; & moi qui m'éloignai aussi de quelques pas. Son Excellence parla au Visir de plusieurs affaires qui concernoient les deux Monarchies:

narchies : ensuite Elle me montra au Grand Visir , & lui dit que j'étois un Medecin envoïé par le Roi son Maître pour la recherche des plantes medecinales : que mon dessein étoit , sous son bon plaisir, de faire le voïage de Constantinople en Egypte par terre; & qu'Elle le prioit de me donner un Commandement pour ma sûreté dans cette longue course , que je n'entreprenois que pour l'utilité des hommes. Le Visir admira la hardiesse de ma résolution : il m'accorda avec joïe le Passeport que M. l'Ambassadeur lui demandoit pour moi ; & se tournant même de mon côté , il me dit que je faisois là une entreprise bien difficile & bien pleine de dangers ; & que je courrois bien moins de risque , si j'allois en Egypte par Mer. Je lui repondis, que par mer je n'apprendrois qu'à voir de l'eau & des flots , chose que j'avois vuë en ma vie mille fois : mais que par terre , si j'avois plus de peine, j'aurois aussi l'agrément de decouvrir quelque simple inconnu , & peut-être d'une vertu plus merveilleuse que les autres pour le retablissement de nos forces , lorsque la maladie les attaque & les abbat. Enfin le Visir me dit que si

j'avois ce bonheur, qu'il me ſouhaittoit, je lui fiſſe le plaiſir de lui en faire part à mon retour de ce voïage, qu'il prioit Dieu de rendre conforme à mes vœux. Après tout cet entretien, on apporta à Son Excellence le caffé, les confitures, le ſorbet, & les parfums : cet Article eſt le dernier du ceremonial Turc. Après les parfums, c'eſt la coûtume aux Ambaſſadeurs même de s'en aller : Mais Son Excellence fut retenuë par le Viſir encore plus d'un quart d'heure ; c'eſt une marque de diſtinction, & d'amitié qu'il n'accorde à aucun autre. M. l'Ambaſſadeur fut reconduit par des Officiers du Viſir; & Maurocordato l'accompagna juſqu'au bas de l'eſcalier.

Dans le même tems le Grand Viſir traitta l'Ambaſſadeur de Perſe ; & cependant dit à M. Fonton d'avertir Son Excellence, que quand cet Ambaſſadeur paſſeroit devant les bâtimens François, ils ne le ſaluaſſent d'aucun coup de Canon. M. Fonton qui ne manque ni d'eſprit, ni de fermeté, reſpondit ſur le champ, que les François ne tiroient le Canon pour les Ambaſſadeurs que lorſqu'ils étoient de leurs amis. Son Excellence avoit raiſon d'ê-

piquée contre l'Ambaſſadeur Perſan;
voit manqué au devoir des Ambaſſa-
ırs : car lorſqu'il étoit arrivé à Con-
ıtinople , il n'avoit point envoïé
:e de complimens à Son Excellence.
Grand Viſir qui l'avoit ſçû , vou-
: qu'on gardât les formalitez ordi-
res ; ainſi quoiqu'il le fit manger avec
, il étoit bien aiſe que dans les oc-
ions les François lui fiſſent reſſentir,
'il ignoroit les regles , ou qu'il af-
ſtoit ſans raiſon une fierté qui ne lui
ıvenoit point. Le même jour les
ifs & tous les Chrêtiens de Galata
çûrent une nouvelle affligeante. Plu-
ırs demeuroient auprès d'une Moſ-
ée nouvellement bâtie à la place de
gliſe ſaint François ; c'étoit la Sul-
ıe Mere qui l'avoit fait élever avec
beau College. Par un ſcrupule or-
ıaire aux gens qui s'entêtent de ſu-
rſtitions , elle crut ſa Moſquée & ſon
ıllege profanez , ſi d'autres que des
uſulmans demeuroient auprès : ainſi
e avoit fait donner aux Juifs & aux
ırêtiens un catecherif ou ordre, qu'ils
ſſent à quitter ces maiſons , & à en
ider les lieux en moins de vingt-
ıatre heures. Son Excellence fit mo-
rer le Commandement ; on leur don-

na en sa consideration un mois entier. Il fallut sortir pendant ce tems & aller chercher à se loger ailleurs.

Le 8. de Mars M. Rugini Ambassadeur de Venise dont j'ai décrit l'entrée, eut son Audience du Grand Visir, & le 12. il vint dîner au Palais de France. La table fut servie avec magnificence, & de poissons, qui par leur grosseur pouvoient paroître monstrueux. L'on y mangea un Essturgeon de quatre pieds de long, & j'y en vis plusieurs aussi gros que des enfans d'un an : tout le reste répondoit à cette magnificence, le fruit & les vins n'étant pas moins exquis.

Le même Ambassadeur y dîna le Vendredi saint ; la table de Son Excellence qui ne fut servie ce jour là que de racines, ne laissa pas de se trouver couverte au moins des figures de toutes sortes de poissons que les Officiers avoient eû l'adresse d'imiter. Comme les Pages de M. Rugini étoient tous jeunes & sans barbe, les Turcs les prenoient pour des jeunes femmes deguisées.

Le 15. Avril M. l'Ambassadeur de France fut rendre visite à celui de Venise, & lui faire ses complimens sur sa nouvelle dignité de Procurateur de

ſaint Marc. Toute la nation & tous les Protegez y accompagnerent Son Excellence ; ſon Cortege étoit de plus de cinq cens perſonnes. L'Ambaſſadeur vint avec toute ſa Cour recevoir M. de Ferriol à la porte ; & le conduiſit delà dans ſa chambre, où l'on fit une ample collation. Il y eut dans cet appartement cinq tables differentes ſervies de toutes ſortes de mets avec profuſion, ſur tout des vins & des liqueurs. Cette viſite fut renduë à Son Excellence Françoiſe le 22. Avril : le cortege de l'Ambaſſadeur de Veniſe étoit des plus beaux. M. de Ferriol le reçût à ſon ordinaire, & lui témoigna une veritable amitié. Les deux Ambaſſadeurs mangerent dans la chambre d'audiance : il y eut ſept tables magnifiquement ſervies ; mais particulierement celles des Nobles que l'on voulut regaler dans toutes les formes.

Le 2. de Mai le Viſir Aly fut depoſé. On le renvoïa d'abord chez lui ; mais enſuite il fut relegué à Zio. Conſtantinople n'en ſçut pas la veritable raiſon ; & l'on ne peut en conjecturer aucune plus vraïe ſemblable, que l'envie d'éprouver la capacité de differens Miniſtres & de profiter de

leurs lumieres. Mahemed Visir de Voute, c'est à dire Conseiller d'Etat, fut choisi pour remplir cette grande charge.

Le 4. Mai ce nouveau Visir, n'imaginant sans doute rien de mieux à faire, par un bel Edit de sa composition, défendit à tous les Juifs & les Chrêtiens habitans de la Ville, de porter dans la suite des babouches jaunes, ni aucun autre habillement de couleur. On dit même qu'il n'en vouloit exempter personne; & qu'il pretendoit comprendre dans son Edit jusqu'aux Droguements. Mais M. l'Ambassadeur leur ordonna de ne rien changer dans leur maniere de s'habiller; & leur marqua qu'ils ne devoient rien craindre, & qu'il n'y auroit point de gens assez hardis pour leur faire la moindre insulte.

Le 6. le R. P. Hyacynthe alla dire la Messe sur l'Amiral. Je remarque ceci, parceque c'est une chose que l'on croit sans exemple. Il y confessa & communia un grand nombre d'Esclaves : voici comme la chose se passa.

Ce R. P. étoit en traité avec le Capitaine qui monte l'Amiral, pour le rachat des Esclaves qui y étoient ; cela lui procura la liberté d'y entrer : & pour

profiter d'une occaſion ſi favorable, il pria le Capitaine de lui permettre de donner quelque conſolation à ces malheureux qu'il tenoit enfermez. Il lui repreſenta que c'étoit un ſoulagement qu'il accorderoit à leur miſere ; & que puiſqu'ils avoient perſeveré dans leur religion, il ne devoit pas être fâché qu'ils entendiſſent du moins parler de Dieu, ou qu'on les exhortât à prendre patience. Le Turc le lui permit ſans beaucoup de difficultez : il lui dit même qu'il pouvoit deſcendre entre deux ponts, & leur parler tant qu'il voudroit. Le Pere ne differa pas d'un moment : mais il ne put s'empêcher de verſer des larmes de joïe, lorſqu'il vit ces infortunez proſternez à ſes pieds, lui marquer combien il y avoit longtemps qu'ils n'avoient entendu la Meſſe, ou qu'ils n'avoient reçû le Sacrement de penitence. Il les aſſura que s'ils avoient ſoin de s'y preparer la premiere fois qu'il reviendroit, il entendroit leurs confeſſions ; & qu'il apporteroit des Ornemens pour les contenter. Le bon Capucin retournoit à l'Amiral juſtement comme le Capitaine en ſortoit ; il le ſomma de nouveau de lui tenir ſes promeſſes à l'égard des

Esclaves : le Capitaine, d'un Caïque où il étoit, commanda à ses Officiers de le laisser faire. Il en confessa une partie, pendant qu'on prepara un Autel du côté de la poupe. Il y dit la Messe qu'ils entendirent avec une ferveur capable de toucher les cœurs les plus durs : ceux qu'il avoit confessez y communierent avec la même devotion ; & tout s'y fit sans que personne allât les interrompre. Ce fut pour ces pauvres Esclaves le sujet d'une consolation d'autant plus inexprimable, que leurs maux ordinaires sont infinis. Dieu a toûjours pitié des hommes en cette vie ; & il est difficile qu'ils ne trouvent quelquefois des occasions de soulager leurs peines, ou d'eux-mêmes par l'humeur patiente & philosophique qu'il leur a donnée, ou dans ces occurences que la providence a soin de leur menager.

Dans ce même tems arriva de Marseille le Vaisseau du Capitaine Martin: il amenoit quarante six Esclaves à qui le Roi avoit donné la liberté. Son Excellence les envoïa au Grand Visir par M. Fonton ; & lui fit dire, que comme son predecesseur lui avoit fait demander quatre ou cinq Esclaves, le

Roi ſon Maître avoit donné la liberté à ces quarante ſix ; & qu'il avoit une joïe inconcevable que la choſe arrivât à ſon avenement à la charge de Grand Viſir. Le Viſir ſur le champ en fit faire des remercimens à M. l'Ambaſſadeur, & fit même donner le caffetan à M. Fonton, & des habits aux Eſclaves pour les preſenter au Grand Seigneur.



CHAPITRE XXIV.

Sortie de Constantinople & suite du voïage. Inscriptions à Bourgars. Mœurs des Turcs. Misere des Chrêtiens. Tortues. Instrumens pour scier & battre le bled.

ENfin pour parler de moi même, mon Commandement me fut expedié; & comme l'on vend tout là aussi bien qu'ailleurs, il m'en couta six écus. Voici comme il étoit construit.

LE SULTAN AHMED CAN FILS de Mehemed Can toûjours victorieux.

AUx Magnifiques Magistrats & Juges Illustres en vertu & en Theologie, les Cadis residens sur la route depuis Scudaret jusqu'au Grand Caire d'Egypte dont la vertu soit augmentée. Et aux Illustres entre leurs pareils, distinguez parmi leurs égaux, les Kyaya Béys (ou Lieutenants de Roy) les Agas des Janissaires, les Seigneurs des païs & autres nos Officiers dont l'authorité soit augmentée. A la reception de ce haut & auguste Commandement soit fait à sçavoir que le plus Illustre des Seigneurs de la Religion

Chrêtienne le Marquis de Feriol Ambassadeur ordinaire de l'Empereur de France à nôtre Porte de felicité, dont le succez des affaires soit heureux, a presenté un memoire à nôtre haut sueil, portant que le sieur Paul Lucas Medecin François desirant de passer par terre en Egypte, suivi d'un valet : Son Excellence nous supplioit de lui accorder un noble Commandement à ce qu'il ne fût point arrêté, detourné, ni inquieté dans son passage, & que conformément aux augustes capitulations, on ne donnât aucune atteinte, & qu'on ne fît aucune insulte sur les routes & chemins, dans ses campemens, gîtes & decampemens ni à sa personne, ni à celle de son valet, ni à ses Chevaux, ni à ses bêtes de charge, & qu'il lui fût fourni par les vendeurs de denrée de leur bon gré au prix courant, les vivres & provisions de bouche dont il pourroit avoir besoin. Surquoi nous lui avons octroïé & fait expedier ce Commandement de haute renommée pour sortir son effet en la maniere ci-dessus exposée, & je commande que A la reception de ce mien autentique Commandement expedié à ce sujet; il soit executé suivant sa teneur, & que ledit François entrant & passant avec son valet en quelque lieu que ce puisse être dependant

de nôtre jurisdiction, vous ne permettiez pas qu'il soit fait aucune insulte sur les routes & les chemins, les campemens, gîtes & decampemens, ni à sa personne ni à celle de son valet, ni à ses montures, ni à ses bêtes de charge, mais que vous lui fassiez fournir, en païant de ses deniers au prix courant, par les vendeurs de denrées, de leur bon gré, les vivres & provisions dont il pourra avoir besoin, & que vous empeschiez qu'il soit detourné, retardé ou inquieté dans son passage, ce qui seroit contraire aux augustes capitulations, & qu'en tout & par tout, vous mettiez à execution la teneur magnifique de ce noble commandement. Ce qui vous étant notoire, voulons que créance soit ajoûtée à ma marque Imperiale. Donné au commencement de la Lune de Muharrem l'an de l'Hegire 1118. c'est-à-dire le 15. Avril 1706. Dans la Ville de Constantinople la bien gardée.

Je partis donc pour la seconde fois de Constantinople le 12. de Mai à trois heures de l'après-midi. Nous fimes le tour des eaux douces, c'est-à-dire du Port ; autrement il nous auroit fallu traverser le Port & toute la Ville pour gagner la porte d'Andrinople. Nous marchâmes ce jour-là quatre heures seulement, & nous allâmes faire nô-

tre Connac au Village de *Liſtris*. Nous en ſortîmes le 13. à cinq heures du matin, & nous paſſâmes par une ville nommée *Ponto-grando*. Elle tire ſon nom de cinq Ponts bâtis ſur un étang que forme la Mer ; c'étoient les premiers Ponts que j'euſſe vû bâtis ſur ſes eaux. A une lieuë de-là nous nous repoſâmes dans le Village de *Calicartia*, après avoir marché ſeulement ſept heures. De Calicartia partis le 14. à la pointe du jour, en cinq heures nous arrivâmes à *Pivatis* ; nous y déjeûnâmes ; & après avoir pris encore quelque repos, nous continuâmes nôtre route pendant trois autres heures, juſqu'à *Selivrée*. C'eſt une petite Ville à preſent preſque ruinée ; il y a quantité de Grecs ; & ils y ont une Egliſe des plus anciennes. Selivrée eſt bâtie ſur une éminence d'où l'on decouvre la Mer de *Marmora*. Au deſſous eſt un gros Bourg beaucoup plus peuplé ; mais les Habitans en ſont tous Turcs, ſans commerce au reſte, & n'aïant point d'autre negoce que celui qu'ils font avec les paſſans ; parce qu'ils n'ont point de Port, & qu'aucun bâtiment n'en ſçauroit approcher. J'y trouvai la petite Inſcription du nombre 41.

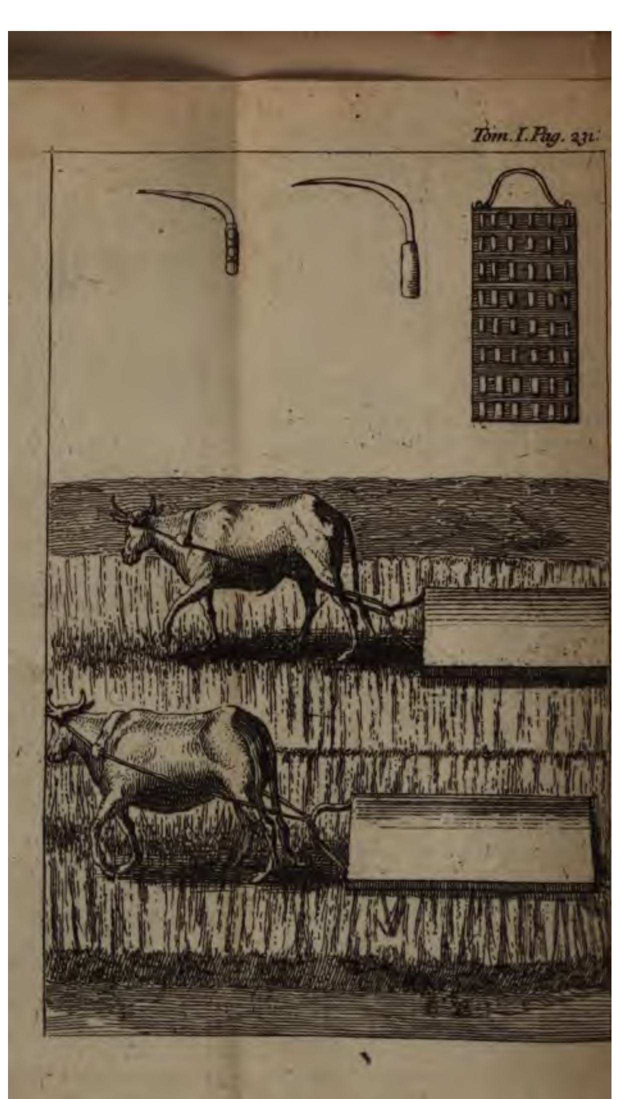
Nous quittâmes ce Bourg le 15. à cinq heures du matin pour aller dîner au Village de *Clicly*, d'où, après quelques heures de repos, nous partîmes pour *Chourlou*. De Chourlou, levez deux heures avant le jour nous allâmes loger à *Bourgara*: c'est un gros Casabas qui en est éloigné de dix lieuës. Il y a un nombre considerable de Grecs. Sur la porte d'une de leurs Eglises, je pris en passant une Inscription. Voyez nombre 42.

Toute nôtre route me parut extrémement peuplée de villages; c'est apparemment la proximité de la capitale de l'Empire qui les rend là plus frequens qu'ailleurs. Ils sont la plûpart habitez par des Chrêtiens, qui travaillent pour la nourriture & les plaisirs des Turcs. Ces Messieurs dedaignent la plûpart de labourer la terre; la guerre seule leur paroît un métier capable de les occuper; aussi le plus grand nombre est-il des Spahis, ou Soldats à Cheval. Ils ont pour leur païe presque toutes les terres, sur tout celles de ces quartiers; & ce sont les Chrêtiens qui les cultivent. Dans le chemin en plusieurs endroits je vis la terre presque toute couverte de tortuës; nous rencontrâmes aussi un grand

ciens qui
font plus
s que les
re instru-
la main
nt le bled
peu cour-
ils y fou-
qui leur
é de pren-
de bled
coup plus

bled est
nôtre. Ils
es épaif-
de pier-
les font
gerbes, ce
épics d'a-
airement
es de ma-
s fouvent
fans pour
i les def-

à 10.heu-
s le refte
s le 17. à
es Turcs.



nombre de ces Païsans Chrêtiens qui alloient scïer. Leurs faucilles sont plus longues mais moins courbées que les nôtres ; & ils ont avec un autre instrument de bois, qu'ils tiennent de la main gauche, pendant qu'ils coupent le bled de la droite. Ce bois est un peu courbé, pointu, & à trois trous ; ils y fourent trois de leurs doigts ; ce qui leur donne, ce me semble, la facilité de prendre en même tems, quantité de bled : aussi ils font assurement beaucoup plus de travail que les nôtres.

Leur maniere de battre le bled est aussi toute differente de la nôtre. Ils prennent deux grosses planches épaisses de quatre doigts, garnies de pierres à fusil tranchantes. Ils les font passer par dessus le bled en gerbes, ce qui separe en un moment les épics d'avec la paille. Ce sont ordinairement des bœufs qui tirent ces sortes de machines ; & l'on voit le plus souvent dessus des hommes & des enfans pour les rendre plus pesantes. Voici les desseins que j'en ai fait graver.

Nous partîmes de Bourgara à 10. heures du soir. Nous marchâmes le reste de la nuit, & nous arrivâmes le 17. à *Absa*, Casabas habité par des Turcs.

Il y a une Mosquée magnifique, & un beau camp tout couvert de plomb pour les voïageurs. Après nous y être un peu reposez, quatre heures de marche nous mirent à *Andrinople* au Soleil couchant. Depuis la Ville de Constantinople jusqu'à celle-ci, tout le chemin est plat. Nous eûmes à droite & à gauche diverses montagnes : mais nous traversâmes toûjours les plus belles plaines que j'aïe vû dans tous les païs où j'ai été. Je n'ai point trouvé non plus d'endroits où il y ait plus de Ponts : nous passâmes assûrement sur plus de quarante, sans conter ceux que l'on voit aux deux côtez. Il n'y a pas pour cela des Rivieres sous tous ces Ponts ; un grand nombre ne sont bâtis que sur de petits ruisseaux, ils ne laissent pas la plûpart d'être aussi beaux que s'ils étoient sur des Rivieres, parce qu'on les a faits pour les debordements qui ne manquent jamais d'arriver dans ces plaines entourrées de montagnes, dès qu'il fait de la pluïe : ou qu'il est tombé des neiges. L'on trouve aussi dans cet intervalle quantité de Fontaines ; elles y ont été bâties pour la commodité des voïageurs ; & il y a apparence qu'une bonne partie doi-

vent leur construction à la charité de quelques bons Turcs. C'est la nation du monde à mon avis la plus obligeante, & il n'y a ce me semble, point de païs où l'on exerce mieux l'hospitalité.

CHAPITRE XXV.

Andrinople : ses Rivieres, sa hauteur du Pole : sa prise par Soliman. Suite du voïage. Chrêtiens Bulgares, femmes de ce païs semblables à des Bacchantes : Philipopolis. Chrêtiens nombreux : Juifs. Guerison d'une fille Grecque.

ANdrinople est presque entiere dans une plaine admirable ; le reste s'avance sur le penchant d'une colline. Trois Rivieres l'arrosent de tous les côtez, & vont ensuite unir leurs eaux à une demie lieuë. La premiere de ces Rivieres s'appelle *La Marise* : on nomme la seconde *La Tunze*, & la troisiéme est *la Harde*. Ces deux dernieres perdent leur nom auprès d'Andrinople ; & jusqu'à la Mer on appelle le reste *la Marise*. On ne pouvoit gueres choisir de plus bel endroit pour bâ-

tir une Ville. L'air y est des meilleurs, ce qui fait que les Habitans ne sont presque jamais malades, & vivent la plûpart assez long-tems. Son territoire porte des grains en abondance & de toutes les sortes.

Je voulus prendre la hauteur de cette Ville, & je trouvai qu'elle étoit sous le quarante cinquiéme degré de latitude moins six minutes. Ce fut Soliman trois qui la prit sur les Chrêtiens. Voici le stratageme dont il se servit. A une de ses murailles étoit une ouverture de la grosseur d'un homme; par là sortoit toutes les nuits un Chrêtien, à ce que content les Habitans, pour voir l'armée des assiegeants. Une nuit il s'approcha de trop près du camp des Turcs, les sentinelles l'apperçûrent; il fut arrêté & mené au Sultan, qui apprit par cet espion le lieu du trou dont j'ai parlé.

Aussi-tôt il ordonna un assaut, mais pour l'autre côté de la Ville, dans la persuasion que les Chrêtiens ne manqueroient pas d'y mettre leurs plus grandes forces; ce fut aussi ce qui arriva. Ainsi pendant qu'il sembloit presser Andrinople, comme si toute son armée eût été à cet assaut; les Grecs abandonnant tout-à-fait la muraille où étoit le

petit trou, il choisit les plus determinez de ses Soldats pour les y faire passer. Cette troupe une fois entrée dans la Ville, se rendit en peu de tems maîtresse de l'une de ses portes. On le sçût bien-tôt parmi les Chrêtiens : il y en eut plusieurs qui aimerent mieux perir les armes à la main que de se soumettre à un Prince Infidele ; malgré leur bravoure, la terreur s'emparant du grand nombre, les Turcs demeurerent les maîtres d'Andrinople. J'ai vû ce lieu par où les Turcs y entrerent ; il est à present fermé d'une porte de fer.

On sçait qu'Andrinople a été le siege de leur Empire jusqu'à la prise de Constantinople. Un des Sultans y a fait bâtir un Serail magnifique ; & la Ville en general s'est beaucoup agrandie depuis leur domination. Les anciennes enceintes ne vont à present qu'au milieu de la Ville; au reste les bâtimens y sont beaux par tout. Tous les Bazards y sont faits de quantité de voutes ; Mais celles du *Bizestain*, c'est-à-dire du lieu où l'on vend les marchandises fines surpassent toutes les autres & sont d'une grandeur & d'une beauté à faire plaisir. Il y a aussi plusieurs belles Mos-

quées, particulierement celle du Sultan Selim. Elle eſt ſoutenuë en dedans d'une grande quantité de Colonnes de Marbre, de Porphyre, & de Granite; & par dehors on voit quatre minarêts des plus élevez. Je pourrois m'étendre davantage ſur cette Ville; mais les hiſtoires & les autres relations en parlent aſſez. Je dirai ſeulement qu'elle eſt gouvernée par un Moullak Cadi qui exerce la juſtice, & la police par conſequent, avec un pouvoir abſolu, & que dans tous ces païs peu éloignez de Conſtantinople les Chrêtiens ſont plus traverſez qu'ailleurs, apparemment parce que l'on y craint moins les tumultes & les revoltes.

D'Andrinople, reſolu de prendre la route de Philippopolis je loüai un *Arabas*; c'eſt une eſpece de charette ſuſpenduë & tirée par trois chevaux: j'en païai 5. écus. Ainſi partis le 24 Mai après avoir marché dans la plaine pendant ſix heures, nous arrivâmes ce jour-là au caſabas de *Mouſtapha Bacha*.

De-là ſortis dès l'aurore, au bout de ſix heures de chemin nous nous repoſâmes l'eſpace de deux au caſabas d'*Armant*, d'où nous nous rendîmes à celui d'*Oujonjou*. La nous fûmes lo-

ger dans une maiſon des Chrêtiens que l'on appelle *Bulgares*. Nous n'y trouvâmes que des femmes ; elles reçoivent bien tout le monde ; elles donnent de l'orge & de la paille aux chevaux, elles apprêtent ce qu'elles peuvent pour le manger des voïageurs : & toutes ces choſes ſont outre cela à bon marché ;car pour trois perſonnes & trois chevaux il ne m'en couta que 12. ſous.

Le 26. partis du matin, nous vîmes de tous côtez un païs charmant, plein de Villages qui appartiennent la plûpart aux mêmes Chrêtiens ; & après neuf heures de marche nous allâmes loger à *Inimalem*. C'eſt un gros Village où il paſſe une Riviere du même nom, qui va ſe decharger dans la *Mariſe*. Nous y fûmes reçûs comme le jour precedent par des femmes ſeulement. Il faut avoüer que les femmes de ce païs n'ont pas tort de ſe montrer, car elles ſont toutes bien aimables. Leur demarche eſt droite, accompagnée d'une fierté noble, mêlée d'affabilité & de douceur. Quoique ce ne ſoient que des Païſannes, leurs geſtes & toutes leurs manieres ſont de perſonnes au deſſus du commun. Je croïois voir les Bacchantes de M. Pouſſain ; auſſi paroiſſent-

elles toûjours yvres par leur humeur enjoüée & divertiſſante. Leur habillement n'eſt autre choſe qu'une chemiſe, & une eſpece de robbe par deſſus. Elles ont toutes leurs cheveux treſſez, pendans ſur leurs dos, & remplis de pieces de monnoïe comme des pieces de cinq ſous de France, & de quelqu'autres plus grandes, & plus apparentes. Leur tête n'eſt couverte que d'un petit bonnet qui en eſt auſſi garni ; & les colliers qu'elles portent en ont juſques à quatre ou cinq rangs. Leurs chemiſes & leurs robbes étant fort ouvertes par devant, leur gorge eſt fort découverte : elles l'ont toutes très-belle, & ne prennent pas grand ſoin de la cacher. Enfin elles ont toûjours le viſage découvert. Leurs maiſons ne ſont bâties que de terre, & n'ont d'autres couvertures que de la paille ; mais pour des maiſons de Village, elles ſont propres en dedans. Choſe ſurprenante, leurs maris ne ſont preſque jamais à la maiſon; ils ſont toûjours ou aux champs à labourer la terre qui eſt pour eux des plus fertiles, ou à la Ville à faire quelqu'autre choſe ſelon la ſaiſon. C'eſt que là regne encore la candeur & la vraïe fidelité.

Le 27. après avoir contenté ces agréables hôtesses de neufs sous pour toute nôtre depense, quoiqu'entre autres choses, elles nous eussent donné deux poulets fort tendres, nous cotoïames la Marise que nous avions à nôtre droite : & après avoir marché six heures nous nous en reposâmes deux au Village de *Baba*. De-là nous allâmes à *Philippopolis* où nous arrivâmes à trois heures après midi. Nous y fûmes loger dans un camp à l'ordinaire ; mais comme il se repandit aussi-tôt un bruit que j'étois Medecin, l'on me vint chercher de la part du Moufti & du Bey. Je fus les voir : ils me demanderent l'un & l'autre des remedes pour leurs infirmitez. Je leur en promis, & je leur en donnai même sur le champ, qui firent des merveilles ; sur tout le tartre hemetique, qui n'a jamais produit d'effets si extraordinaires que dans cette Ville. Ainsi l'on me prit en peu de tems pour le plus grand Medecin de la terre.

Le 30. je fus me promener autour de Philippopolis. Elle n'a point de murailles ; mais elle est bâtie sur trois petites montagnes qui se tiennent presque, & sont sur la même ligne. C'est

apparemment ſur ces hauteurs qu'étoient autrefois ſes fortereſſes. Elle a au Ponant la Mariſe qui baigne le pied de ſes maiſons. Cette Riviere y porte toute ſorte de bâteaux, & par conſequent la plûpart des commoditez de la vie. De l'autre côté eſt un Fauxbourg aſſez grand; l'on y paſſe par deſſus un beau Pont de bois. Il y a environ cent vingt maiſons de Juifs: mais en general ſes bourgeois ſont preſque tous Chrêtiens. Il y a juſqu'à ſix Egliſes; & c'eſt la ſeule Ville de Turquie, où j'aïe vû une cloche qui ſonne les heures du jour comme en ce païs ci: elle eſt dans une Tour bâtie ſur une des trois collines dont j'ai parlé.

Comme je paſſois pour un habile Medecin, il vint deux Grecs qui me prierent inſtamment d'aller voir leur ſœur. Elle étoit à l'extrêmité: Mais comme j'avois reſolu de partir, je leur dis que cela m'étoit impoſſible, parce qu'il falloit pourſuivre mon voïage. Cette reponſe redoubla leurs inſtances: ils m'en firent tant & de ſi bonne grace, que je leur promis la viſite; & y fus même avec eux. Je trouvai la malade couchée ſur un matelas, c'eſt-à-dire ſur le lit de la mort, & en un état capable

capable d'émouvoir la compaſſion. Un Prêtre Grec étoit là à l'exhorter à faire ce paſſage en bonne Chrêtienne ; & l'on apprêtoit déja dequoi l'enſevelir. Lorſque je la vis en cet état, j'en fus touché d'une maniere qui ne me permit pas de l'abandonner. Malgré la maigreur & la pâleur, qui accompagnent toûjours une forte maladie, cette jeune Demoiſelle montroit dans ſes traits une beauté ſi ſurprenante, que l'ame la plus dure en auroit été charmée. On n'eut donc pas lieu de me reprocher l'inſenſibilité, ſi ordinaire aux enfans d'Eſculape. Je fis pourtant la ceremonie avec gravité : je m'approchai de la malade, & après lui avoir tâté le poux & m'être informé du paſſé, perſuadé qu'il y avoit encore quelque remede, j'entrepris de la guerir. J'avois ſçû qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle ne dormoit point ; je dis à ſa mere éplorée, qu'il falloit ſe conſoler : que le danger étoit extrême à la verité; mais que ſi Dieu vouloit me favoriſer, je l'en tirerois : & que j'allois d'abord lui donner un remede, qui en calmant les humeurs, & procurant le repos, lui rendroit auſſi une partie de ſes forces, & me donneroit lieu de travail-

ler ensuite plus facilement à sa guerison.

Or, jugez ce que cette mere pouvoit ressentir à des paroles si pleines de consolation. Je fus chercher un remede, & la jeune malade s'endormit un quart d'heure après. Le lendemain je lui donnai une prise de tartre hémétique, qui eut aussi son effet. Enfin mon dormitif & le tartre donnez alternativement, la tirerent d'affaire en quatre jours. Je ne fus pas fâché d'avoir rendu ce service à une aussi aimable Demoiselle. J'avois d'abord été touché de la beauté de son corps ; mais je le fus davantage de son esprit, lorsqu'elle se porta bien. Elle me remercia mille fois de la maniere du monde la plus obligeante ; & loin d'être ingrate, elle m'offrit tout ce qu'elle me pouvoit donner d'argent. De mon côté je n'acceptai que le moins que je pus. La beauté a bien des charmes ; elle fait faire pour certaines personnes à bon marché, ce qui couteroit à d'autres bien cher : y a-t-il quelqu'un capable de resister à ses attraits, sur tout lorsqu'elle est jointe à la reconnoissance ? On verra à la fin trois inscriptions que je trouvai à Philippopolis. Il n'est pas necessaire de remarquer que cette

Ville eſt celle que les Latins appellent *Philippi*, rebâtie par Philippe ; & auprès de laquelle Auguſte & Antoine vainquirent Brutus & Caſſius. Pour la Mariſe, c'eſt l'Hebre ſi fameux dans tous les Poëtes.

CHAPITRE XXVI.

Suite du voïage : bons vins : tonneaux, & cuves extraordinaires. Inſcription ſinguliere. Colores, Religieux Grecs. Baſcou Monaſtere. Image de la Vierge. Montagnes de Jongou. Fleur ſinguliere.

JE partis de Philippopolis le 26. après midi dans un Arabas, accompagné d'un des freres de la fille que j'avois guerie. Il voulut me reconduire, & marcha deux jours avec moi. Le premier après trois heures de chemin nous arrivâmes à *Stenemak*. C'eſt un lieu fort grand, qui n'a pour Habitans que des Chrêtiens. Le païs d'alentour eſt un beau vignoble, qui produit d'excellens vins. Mais une choſe qui me parut extraordinaire, c'eſt que les tonneaux où on le met, n'ont pas moins de qua-

rante palmes de longueur, & six à sept pieds de hauteur ; & que les cuves où on le fait, sont grandes comme des chambres quarrées, & faites de ciment detrempé d'huile : ce qui les fait paroître comme un marbre rougeâtre. Il y a à Stenemak douze Eglises, sans compter celles qui sont autour sur les montagnes voisines. La Ville est assez petite ; elle est même bornée des deux côtez : de l'un par le côteau sur lequel elle est bâtie, & de l'autre par une Riviere qui porte son nom, & qui produit de fort belles truites. La montagne voisine s'appelle *Abeille* ; & il y a au bas un gros Village de même nom. Pour découvrir quelque chose, je fus me promener à une demie lieuë de Stenemack, où l'on me dit qu'il y avoit des ruines. Elles sont sur une petite éminence ; je les contemplai, & elles me parurent être le reste de quelque forteresse considerable. Il y a proche une belle Eglise dediée à la sainte Vierge & à saint George. D'un autre côté je trouvai sur une roche une Inscription dont la plûpart des Lettres me parurent d'une figure nouvelle & singuliere. Voïez à la fin nombre 46.

Les gens du païs ont la ſimplicité de croire que cette Inſcription contient le ſecret de la pierre philoſophale. Lorſque l'on me l'eut vû copier, il y eut pluſieurs perſonnes qui me dirent de leur apprendre à faire de l'or. J'étois logé chez des Colores : ce ſont des Religieux Grecs, qui ne mangent jamais de viande.

Le ſeptiéme je loüai des Mules : partis ſur les trois heures de l'après-midi, nous marchâmes par des montagnes très-hautes ; & après plus de deux heures & demie, nous arrivâmes à un Monaſtere bâti ſur une de ces montagnes : il s'appelle *Baſcou* , renferme plus de cent Colores, & n'a dans ſon voiſinage aucune autre habitation. L'on peut dire que ces Religieux ſont parmi les rochers & dans une veritable ſolitude ; mais il n'en ſont pas plus farouches. Tout le monde y eſt très bien reçû, & les voïageurs y trouvent de grandes commoditez : l'on a fait pour eux un bâtiment exprès, où ils ſont traittez fort proprement.

L'Egliſe & tous les appartemens des Religieux ſont entourez comme d'un Château, & fermez de trois bonnes portes. La premiere eſt ancienne : l'on

me dit qu'elle avoit été ruinée, & ensuite rebâtie comme elle est aujourd'hui par l'Empereur Maurice ; il est vrai que son portrait y est en plusieurs endroits. Je vis aussi une Image de la sainte Vierge, que ces Moines assûrent être de la main de saint Luc. Ils en content plusieurs fables ; & prétendent sur tout, qu'ils ne l'eurent que par miracle, & qu'elle est venuë dans leur convent du fond de la Georgie. Cette Image est une des plus grandes devotions du païs, & attire beaucoup de monde à Bascou.

Les Religieux de ce Monastere ont une belle Bibliotheque. J'y vis quantité d'excellens manuscrits ; mais il est impossible d'en avoir aucun ; ils se scandalisent même lorsqu'on leur parle de les acheter. Leur Couvent a plusieurs puits bâtis magnifiquement ; mais entre-autres un, dont l'eau toûjours claire, sert aussi à la guerison de plusieurs infirmitez. Je sortis de ce Monastere le huit de Juin ; & nous commençâmes à monter les montagnes de *Jongou*. Le chemin en est si rude, qu'à plusieurs endroits nous fûmes obligez de pousser nous-mêmes nos Mules, pour leur aider à monter. Tout ce païs est plein de

hautes montagnes, qui ſont toutes chargées de bois de haute futaïe. Lorſque nous fûmes au haut de celles dont j'ai parlé, nous y trouvâmes une petite plaine, d'où il ſortoit de tous côtez des ſources d'eau vive. Ces eaux jointes aux beaux ſapins qui y ſont plantez, rendent ce lieu tout agreable. On y voit auſſi une infinité d'herbes extraordinaires, qui ſe font admirer par la beauté de leurs fleurs. J'apportai une attention particuliere à en contempler une à mon avis des plus rares, & qui ne croît peut-être que là. Elle eſt d'un pied & demi de haut : ſes feüilles reſſemblent à celles des Oliviers, & montent le long de ſa tige. En haut elle a un bouquet d'environ trente petites fleurs : chacune de ces fleurs a quatre feüilles ; & outre cela une petite boule ronde. Autour de chaque petite boule ſont trois croiſſans ; il y en avoit outre ces trois un demi qui ſortoit de la petite boule. Nous paſſâmes en cet endroit le reſte de la journée ; & je remarquai que le croiſſant qui n'étoit ſorti qu'à demi à nôtre arrivée l'étoit tout-à fait le ſoir, & qu'il commençoit à en repouſſer un autre. Cela me fit croire que ce ſimple avoit

le mouvement de la Lune ; & je vis en effet que la planette n'avoit pas plus de jours que l'herbe de croiſſants. Si j'avois eu le tems de ſejourner là, de ſuivre pour ainſi dire, tous ces croiſſants, & de voir ce qu'ils deviennent, j'aurois crû ma curioſité fort bien païée : mais il falloit avancer ; & les lieux, quoique infiniment beaux, n'étoient pas aſſez ſurs pour y demeurer long-tems en ſi petite compagnie. Il y a apparence que l'herbe que je viens de décrire eſt une eſpece de *lunaria major*. Je me contentai de quelques racines & de quelques fleurs tant de celle-là, que des autres ſimples que j'avois vûs, & que je pris pour envoïer en France.



CHAPITRE XXVII.

Suite du Voyage. Montagnes de Parcelly, de Chiroucouvise, de Breamisen aelly, & d'Estaqué. Village de Pachamacly : Turcs qui l'habitent : leur langue. Montagne de Chourou : Plantes singulieres : arbres extraordinaires appellez Occhez. Montagne de Tourienne. Tosbour. Hardes. Riviere de Carasou. Drame : Buste d'Hercule : Horloge : Inscriptions.

LE 9. nous quittâmes cette belle plaine sur les deux heures après midi, & nous continuâmes à marcher sur ces hautes montagnes. Elles ne sont habitées que par des bergers ; & l'on y voit de tems en tems de petites cabanes où ils se retirent. Deux heures après le Soleil couché nous fîmes nôtre Connac sous des arbres : nous y allumâmes un feu qui dura toute la nuit. Le lendemain nous partîmes une heure avant le jour ; & nous passâmes la montagne de *Parcelly* : elle est fort élevée. Celle de *Chiroucouvise*, celle de *Breamisen delly*, & celle *d'Estaqué* que nous montâmes, ne luy cedent

point. Après être descendus de la derniere, nous rencontrâmes un Village du même nom : nous nous y arretâmes pour dîner, & nous reposer.

Nous repartîmes au bout de deux heures ; & marchans pendant l'espace de sept sur les mêmes montagnes & par des chemins fort difficiles, nous passâmes dans un Village nommé *Pachamacly*. Il n'est habité que par des Turcs ; mais ils ne sçavent pas leur langue : leur parler est plûtôt un Esclavon corrompu & mêlé de Grec & de Bulgare. Derriere Pachamacly nous traversâmes la montagne de *Chourou* : celle-ci a encore des plantes plus singulieres que celle de Jongou. Lorsque nous fûmes en haut, nous entrâmes dans une belle forêt, dont les arbres fort gros & fort hauts, paroissent autant de prodiges ; & ressemblent absolument à ceux des metamorphoses. Premierement on diroit qu'ils ont deux pieds attachez à terre : on voit ensuite deux jambes qui s'élevent, au dessus desquelles s'étendent deux cuisses, & enfin un corps qui commence & fait le tronc de l'arbre : Les branches ne viennent qu'après une espace proportionné ; mais de maniere, qu'elles pa-

roissent de veritables bras dépouillez de feüilles jusqu'aux mains, qui poussent quantité de feüilles sur d'autres petites branches qu'on pourroit prendre pour leurs doits. Mais ici se perd l'égalité, car ces mains n'ont pas toutes la même quantité de ces petites branches ; si une main en a quatre, l'autre n'en a que trois, ou même deux seulement. Au dessus de ce qui paroît faire les bras, les arbres ont environ un pied de tige. Sur cette tige est la figure d'une grosse tête, d'où sort un nombre infini de branches qui forment le plus beau bouquet du monde. J'avois déja vû bien des sortes d'arbres : j'ai encore vû beaucoup de forêts ; mais il s'en faut bien que j'aïe jamais rencontré rien d'approchant. Au reste ce beau bois a tout au plus une lieuë & demie de longueur. Si le nom pouvoit faire connoître la nature de ces arbres, les gens du païs les appellent *Occhez*. Après ce spectacle la montagne est rude : elle nous dura deux heures a descendre & nous fîmes nôtre Connac au bas à la belle étoile.

Le 11. nous passâmes la montagne de *Tourienne* : elle a au moins pour deux heures de chemin. Au pied est le Vil-

lage de *Tosbour* ; & trois heures après l'on trouve celui de *Hardes*, d'où prend son nom la *Hardeme*, Riviere que nous avons dit passer auprès d'Andrinople. Nous la côtoiâmes pendant cinq heures. Dans l'endroit où nous la quittâmes, elle est encore si petite qu'on peut la traverser d'une enjambée ; aussi est-elle voisine de sa source, auprès de laquelle nous allâmes faire nôtre Connac.

Le 12. nous partîmes à la pointe du jour : nous marchâmes l'espace de quatre heures par des montagnes fort difficiles & pleines de précipices. Arrivez au bord de la Riviere de *Carasou*, nous la passâmes dans une chaloupe ; & nous marchâmes le reste de la journée dans une large plaine, qui nous conduisit jusqu'à *Drame*.

Cette Ville est petite, mais fort jolie : l'on y voit sept Mosquées à Minarets. Il y a aussi une Citadelle, qui paroît avoir été autrefois considerable & des plus fortes : mais on en a negligé les reparations, & elle tombe à present en ruine de tous côtez. Les Grecs ont une Eglise à Drame : je fus la voir ; elle est pauvre & assez mal entretenuë : c'est pourtant un Archevêché ;

mais on sçait qu'en Grece, à present du moins, les dignitez sont peu considerables pour leur revenu. Je remarquai dans cette Eglise un buste d'Hercule d'une grande beauté. Il est d'un Marbre blanc exquis, & sert de pied d'estal à un pilier de bois qui soutient une gallerie. Plus de la moitié est enfoüie, & couverte de terre; ce qui paroît me fait répondre du reste. Je l'aurois assurement acheté, si l'Archevêque avoit été à Drame; Mais en son absence personne n'osoit toucher à son Eglise: ainsi j'eus le chagrin de l'y laisser. Ce sera pour quelqu'autre voïage.

De-là j'allai voir une Tour ancienne, qui est encore en son entier: elle est bâtie de pierres de taille les plus belles. Il y a plusieurs marbres avec des Inscriptions, qui nous auroient sans doute donné quelque connoissance de l'histoire de *Drame*, ou des guerres de ces provinces, si j'avois pû les copier: mais la Tour étoit habitée par un Turc superstitieux; c'en fut assez pour rendre mes desirs inutiles. Il prétendoit qu'il y avoit dans sa Tour un trésor, & que les Inscriptions enseignoient l'endroit où on le pourroit trou-

ver. C'est une manie qui a infatué les esprits de la plûpart des Turcs, & même des Chrêtiens de ce païs-là : des Lettres qu'ils ne sçauroient lire ou qu'ils n'entendent point, marquent un tresor & la pierre Philosophale ; aussi n'est-ce que par adresse, & quelquefois en s'exposant à mille dangers, qu'on arrache quatre lignes qu'ils croient capables de leur donner de grandes richesses, & dont cependant pas un d'eux n'a l'industrie de se servir. Ce fut en vain que j'offris de l'argent au Concierge Turc. Il s'étoit persuadé que je donnerois peu pour avoir beaucoup ; & la peur que je ne lui en fisse aucune part, quoique je ne manquasse pas même de lui promettre le tout, l'empêcha de me rien accorder.

Il y a à Drame bien d'autres ruines, qui montrent évidemment qu'autrefois c'étoit une Ville fort considerable. On y voit encore plusieurs grands bassins de l'ancien tems : ils sont pleins d'eau vive, & l'on en remarque les sources dans le lieu même : il y en a deux tout revêtus de marbre. De-là j'entrai dans de vieilles murailles, où étoient autrefois des jardins delicieux. Ensuite je visitai une grande place toute entourée

d'amphitheâtres : c'étoit là qu'on faiſoit autrefois les jeux & les exercices. Il paſſe dans cette Ville pluſieurs petits ruiſſeaux, dont l'eau eſt fort claire. Tous les Dimanches il s'y tient un grand Bazar, où l'on vend toutes ſortes de denrées. Enfin il y a une horloge qui ſonne les heures comme à Philippopolis. On peut juger par cette deſcription que Drame eſt une Ville des plus aimables & des mieux fournies des choſes neceſſaires. Ce ſont auſſi ces avantages qui en multiplient les Habitans ; & quoiqu'en beaucoup d'endroits il y ait de vaſtes ruines, neanmoins il ne paroît pas qu'elle diminuë. J'y achetai quelques Medailles, & j'y trouvai deux Inſcriptions que l'on peut lire à la fin nombre 47. & 48.



CHAPITRE XXVIII.

Ruines de ce qu'on appelle l'ancienne Philippes. Orphen. Salonique ; ses arcs de triomphes ; ses Mosquées ; ses Eglises : sainte Sophie : tombeau d'Eutyches.

L'On m'avoit dit à Drame, que je n'étois pas loin des restes de l'ancienne Ville de Philippes : le 15. je pris ma route de ce côté là. Après avoir marché cinq heures dans la plaine dont j'ai parlé, j'arrivai au commencement de ces ruines. Les Grecs d'aujourd'hui l'appellent *Philippigi*, c'est-à-dire la terre de Philippes. La premiere chose que nous apperçûmes, fut le Château : nous l'avions à nôtre main gauche. On l'a bâti sur une montagne : il est très vaste, & ses murailles sont encore presque toutes entieres. Sur differentes éminences, dont la montagne où est le Château est entourée, s'élevent plusieurs autres Forteresses, qui y ont des correspondances. L'on voit plusieurs grandes murailles, qui en dépendent : elles s'étendent jusques dans la plaine.

Lorsque nous fûmes arrivez dans la place de Philippes, nous marchâmes

d'abord par des monceaux de pierres de taille & de Marbre, ſans qu'il parût aucun autre veſtige de bâtimens. Enſuite nous rencontrâmes un grand nombre d'édifices ſeulement à moitié abbatus; & parmi leſquels il y a eu manifeſtement de beaux Temples tout bâtis de Marbre blanc, de ſuperbes Palais, dont les reſtes donnent encore une haute idée de l'Architecture ancienne; & pluſieurs autres monumens dignes de la magnificence des Monarques qui y ont regné. Nous marchâmes une heure & demie dans ces ruines. Vers le haut nous trouvâmes une groſſe pierre d'environ vingt pieds de haut, & quatre ſur chaque façade: elle me parut avoir ſervi de pied d'eſtail; & je trouvai ſur un de ſes côtez une Inſcription en lettres majuſcules, mais elles étoient abſolument rongées, & il n'y avoit que les premieres qu'on pût copier: elles ſont à la fin, nombre 49.

Après nous être avancez dans la plaine à deux lieuës de Philippes, nous entrâmes dans un Village nommé *Machelache*, où nous logeâmes dans un camp. Le 16. nous en partîmes à la pointe du jour: nous reprîmes nôtre

route du côté du midi ; & trois heures de chemin nous mirent dans le Casabas de *Pravé* : nous nous y arrêtâmes quelques heures à cause de la pluïe. Ensuite, continuant de marcher dans la plaine, nous arrivâmes à *Orfen* : ce n'est à present qu'un Village ; mais sans doute qu'autrefois ça été quelque Ville considerable. L'on y voit encore un fort beau Château ; mais il commence à tomber en ruine.

Le dix-sept à la pointe du jour nous commençâmes à cotoïer la *Marine* : après deux heures de marche, nous passâmes une grosse Riviere appellée *Bourrous*. Au sortir du bateau, nous trouvâmes une prairie pleine de buissons de plus d'une lieuë & demie de long : delà pendant deux bonnes heures nous traversâmes une forêt de haute futaïe. Ensuite nous decouvrîmes un lac nommé *Boujoubachy* : nous le côtoyâmes en plusieurs endroits ; & nous remarquâmes, qu'il avoit plus de quarante milles de tour : il porte batteau, & est fort poissonneux. A peine eûmes-nous fait encore deux lieuës, que nous en trouvâmes un autre, mais plus étroit : on l'appelle *Couchoubechy*. Il est situé auprès de *Langaze* : nous

fîmes nôtre Connac à quelques pas de ce Village ſur le bord du Lac.

Le 18. partis avant le jour, nous côtoïames le Couchoubechy près de trois heures. Comme il fait quantité de marêts, les chemins nous parurent extremement difficiles & laſſans. Nous nous repoſâmes quelque tems ſous des arbres : enſuite pendant une heure nous montâmes une montagne aſſez rude ; de ſon ſommet nous deſcendîmes toûjours juſqu'à la Ville de *Salonik*.

J'y fus trouver M. Arnaud Conſul de France. Je lui rendis la Lettre de M. le Comte de Pontchartrain, & je lui montrai la Lettre circulaire de M. l'Ambaſſadeur. Il me reçut avec honnêteté, me donna une chambre chez lui, & me fit outre cela mille offres de ſervices.

Salonik *ou* Teſſalonique a été autrefois une Ville fort grande & fort magnifique. On y voit encore pluſieurs Arcs de Triomphes ; mais ils ſont tout ruinez, ſi l'on en excepte un qui eſt preſque entier, & où il y a encore pluſieurs belles figures d'Antonin : ce qui fait croire que cet Arc a été bâti en ſon honneur. Dans toute cette Ville, & aux environs, on rencontre un

nombre prodigieux de Colomnes. Elle est encore à present entourrée de fortes murailles. Il y a aussi plusieurs belles mosquées : c'étoient autrefois des Eglises. Celle que les Chrêtiens avant l'Empire des Turcs appelloient l'Eglise de saint Demitre, est sur tout remarquable ; c'est un fort beau vaisseau, soûtenu par tout de belles colomnes de Marbre, de Jaspe, & de Porphyre. Ce magnifique Bâtiment en a encore par dessous un autre de la même beauté ; mais il ne me fut pas permis de le voir, parce qu'il y avoit des femmes qui y travailloient à la soïe. Au reste l'on ma assuré, que dans ces deux corps d'Eglise qui sont l'un sur l'autre, il y a plus de mille de ces belles colomnes. Le pavé de l'Eglise du haut a été autrefois à la Mosaïque : son chœur est de la plus belle Architecture. Entre deux colomnes, sur un Tombeau élevé d'environ quinze pieds, & appuïé contre la muraille, je trouvai une Inscription en vers Grecs, que l'on voit parmi les autres nombre 50. Elle donne une grande idée de celui pour qui elle a été faite ; puisqu'elle marque qu'il possedoit toutes les vertus, & qu'il faisoit la gloire de la Grece.

De-là nous fûmes à la Rotonde ; ça été un fort beau Temple ; mais il s'en faut bien qu'il égale celui de Rome. Il n'est bâti que de briques : du reste le Vaisseau est beau, & il a été autrefois d'une grande magnificence. On y voit encore de très belles peintures à la Mosaïque. Je montai en haut, & je fis le tour de la coupe. L'escalier qui y conduit, a été adroitement pratiqué dans la muraille, sans qu'on s'en apperçoive : il faut avoüer aussi qu'elle a beaucoup d'épaisseur. Il y avoit autrefois plusieurs beaux soûterrains, dont on voit encore les entrées : ils sont tous comblés de pierres ou d'ordures, ainsi l'on ne peut plus les aller voir. Je fus aussi visiter la Mosquée, que l'on nomme encore sainte Sophie: Elle est très belle & en même tems très vaste. Le clocher y est encore ; il est fait de pierres de taille & de briques comme le reste du bâtiment. Voici une particularité que l'on m'en raconta.

Lorsque les Turcs se rendirent maîtres de Tessalonique, la premiere chose qu'ils firent, fut de s'emparer des édifices publics & principalement des Eglises Ils vinrent dans ce dessein à

ſainte Sophie : tous les Religieux s'étoient ſauvés hors un qui n'avoit pas voulu abandonner l'Egliſe. Ce bon Moine dit hardiment à ces Barbares, que c'étoit ſa maiſon, & qu'ils l'y feroient perir plûtôt que de le contraindre de la quitter. Après une forte reſiſtance dans les differens endroits où ils l'attaquerent, preſſé de tous côtez il s'alla refugier dans le clocher ; là il fit encore des merveilles pour conſerver ſon poſte. Mais les Turcs honteux d'être ainſi fatiguez par un ſeul homme, s'obſtinerent à l'avoir à quelque prix que ce fût ; & pour donner exemple aux Habitans, ils lui trancherent la tête & la jetterent dehors par une des fenêtres du clocher. Cette tête tomba tout le long de la muraille, & la teignit de ſang. Les Turcs dit-on, qui ont changé cette Egliſe en Moſquée, ont fait tout ce qu'ils ont pû pour effacer la marque de ce Sang. Ils ont blanchi la place, ils l'ont gratée & lavée cent fois : tous leurs efforts ſe ſont trouvez inutiles. Loin de diminuer le miracle que trouvent ici les Grecs, j'ajoûterai que j'ai vû cet endroit de mes propres yeux ; qu'il eſt viſible que l'on y a mis pluſieurs couches de blanc;

mais que le rouge, ou ſi l'on veut le ſang, paroît toûjours ſur la muraille.

Enfin nous fûmes à l'Egliſe des Grecs, elle eſt paſſable, & l'on pourroit même dire aſſez belle. On y voit le Tombeau d'Eutyches l'Antagoniſte de Neſtorius. Il y en a pluſieurs autres tous de Marbre, & ſur leſquels on trouve des bas-reliefs & des Inſcriptions. Je n'en pus copier que deux : elles ſont Grecques ; mais les noms, ſur tout de la premiere, ſemblent marquer qu'elles ont été faites pour des Latins, Voïez à la fin nombre 50. & 51.

Je trouvai dans la Ville quelques Medailles d'argent. Pour les avoir il fallut pratiquer la Medecine : ſans cela on n'étoit pas d'humeur à les donner ni à les vendre. Je fis donc le Medecin ; mais le Medecin de conſequence & de bon goût : je ne m'attachai qu'aux maladies des Dames : je n'allois même voir que les femmes de conſidération les plus belles & les plus aimables ; & le tout à la charge qu'on me trouveroit des Medailles : point de Medaille, point de Medecine. Par là je paſſai le tems agreablement, & j'obtins ce que je ſouhaittois. Que ne fait-on point pour ſa ſanté?

CHAPITRE XXIX.

Relation du Monte ſanto , c'eſt-à-dire du mont Athos.

COmme je demeurai quelque tems à Salonique : cette Ville n'étant pas extrémement éloignée du *Monte ſanto*, c'eſt-à-dire du mont *Athos*, ſi celebre dans les anciens Poëtes pour ſa hauteur, & ſi fameux parmi les Grecs modernes par la quantité de Solitaires & de Moines qui s'y trouvent : je crus devoir y faire un tour. Ma curioſité n'auroit pas été ſatisfaite, ſi je n'avois vû de mes propres yeux toutes les choſes que l'on m'en contoit. Je parcourus donc pendant pluſieurs jours ce deſert ſi renommé. Je puis dire qu'il y a peu d'endroits que je n'aïe viſitez, juſqu'à une Chapelle qui eſt au ſommet de la montagne, & où l'on ne va preſque jamais. Lorſque j'y montai il y avoit encore beaucoup de neiges : mais comme c'étoit dans le plus beau tems de l'année, le Soleil l'avoit fonduë preſque par tout ; & il n'y avoit plus que le côté du nord qui fût inacceſſible. Pour le ſommet, c'eſt un roc vif & ſans

ſans arbres, où la neige ne reſte pas ſi long-tems que dans les vallons. Après en avoir paſſé pluſieurs à mi-côte, la plûpart fort ombragez, nous arrivâmes enfin à la Chapelle. Comme elle eſt ſur une montagne fort élevée, les Religieux qui l'habitent l'ont conſacrée à la mémoire de la Transfiguration ; & je ſçûs que l'on y chantoit la meſſe, & que l'on y paſſoit la nuit le ſix Aouſt avec un concours de monde extraordinaire. Au reſte pour un lieu que l'on ne frequente preſque que dans le grand eſté, il me parut bien entretenu. Le bâtiment n'a pourtant rien de fort extraordinaire que ſa ſituation dans un lieu où il eſt ſurprenant que l'on ait pû élever une Chapelle, puiſque l'on n'y ſçauroit demeurer un quart d'heure ſans un grand feu.

Ce que nos Geographes appellent communement *monte ſanto*, ne renferme pas ſeulement le mont Athos, mais encore la chaîne de Montagnes qui le joint au continent de la Macedoine. Cette chaîne a bien ſept ou huit lieuës de long, ſur trois ou quatre de large. Les Grecs, (& c'eſt de là ſans doute que nos Geographes l'ont pris,)

donnent à cette chaîne de montagnes jointe à l'Athos, le nom ὄρος ἅγιον, c'est-à-dire le *Mont Saint* : mais lorſqu'ils parlent du mont Athos en particulier, ils le nomment encore aujourd'hui Athos; & de vingt Monaſteres qui ſe rencontrent dans cette ſolitude, il n'y en a qu'un, ſçavoir le Monaſtere qui porte le nom de ſainte Laure, qu'ils reconnoiſſent être de cette montagne. Ce monaſtere eſt le plus grand & le plus riche de tous; & l'on peut même aſſurer, qu'il porte à plus juſte titre que les autres le nom de ſaint, qui eſt commun à tous : puiſque c'eſt de-là que les autres apprennent leur devoir, & ont reçû les regles de la vie Monaſtique.

Au reſte tous ces couvents reſſemblent plûtôt à des fortereſſes, qu'à des maiſons religieuſes. Ils ſont fermés de bonnes murailles flanquées de Tours, ou au moins ſurmontées d'un gros donjon, qui ne manquent jamais d'artillerie ni de toutes les choſes neceſſaires pour une défenſe vigoureuſe. C'eſt une précaution qu'ils ont ſagement priſe contre les partis & les irruptions des Corſaires, auſquels ils ſont expoſés des deux côtez. Comme la plûpart de ces Monaſteres ſont bâtis à cinq ou

ſix étages, les appartemens & les chambres y ſont vaſtes & en grand nombre; mais je trouvai le tout aſſez mal diſpoſé. Il n'y a proprement que les Egliſes qui puiſſent plaire: auſſi ſont-elles d'une magnificence & d'une beauté qui paſſe ce que l'on doit attendre des Grecs. Elles ſont pavées de Marbre avec quelque Moſaïque. Elles ſont toutes couvertes d'un plomb, que le Soleil fait briller comme de l'argent. Les murailles ſont ornées de fort jolies peintures. Il y a dans pluſieurs de ces Egliſes des coupoles, juſqu'au nombre de cinq, ſoutenuës par de très belles colomnes: de ſorte qu'aux lieux même où la religion Chrêtienne eſt la dominante, ces Egliſes Grecques ſeroient regardées comme magnifiques.

Pour la grandeur, la plûpart ne ſont pas vaſtes; on les a neanmoins diſtinguées en quatre parties. La premiere eſt une eſpece de portique ou d'*Atrium* La ſeconde fait le veſtibule. La troiſiéme, qui eſt la plus grande, ſert de chœur, & renferme les bancs où les Prêtres & les particuliers ſe mettent. Enfin dans la quatriéme eſt l'Autel où l'on dit la Meſſe; perſonne que le Prêtre n'oſe y entrer. Tout cela eſt fait d'une

maniere ſolide, bien vouté , & peint depuis le haut juſqu'au bas. Il y a outre cela pluſieurs beaux tableaux , venus la plûpart de Moſcovie, où l'on a pour la peinture un aſſez bon goût, & ſur tout bien meilleur que dans la Grece.

Tous ces Monaſteres n'ont pas été bâtis par les Grecs. Il y en a quatre qui reconnoiſſent les Bulgares pour leurs Fondateurs , & qui ne ſont habitez que par des Moines Bulgares. Deux autres ont été bâtis & rentez par des Princes d'Iberie & de Mingrelie : il y a à preſent peu de Religieux de ces deux nations. Enfin il y en a un qui doit ſon établiſſement aux Moſcovites & aux Coſaques , où l'on ne reçoit aucun Religieux d'autre nation : ce dernier eſt pauvre. Tous les autres font remonter leur origine au tems de Conſtantin ou de ſes enfans : mais il y a dans leurs pretentions une exageration manifeſte. Les Inſcriptions que l'on voit dans leurs Egliſes , ne parlent la plûpart que de quelques Empereurs beaucoup plus recents ; quelques-unes même ne font mention que des Vaivodes de Valaquie & de Moldavie : ainſi cette prétenduë ancienneté dont ils

font parade, ſans doute pour ſe rendre plus recommandables, ne peut éblouïr que ceux qui ſont aſſez ſimples pour les en croire ſur leur parole, ſans ſe donner la peine d'approfondir. Les noms qu'ils donnent à leurs Monaſteres, ſont preſque tous bizarres. Ils ne ſçauroient eux-même en rendre raiſon ; quoiqu'ils debitent là deſſus quantité de fables, dont l'une détruit l'autre ; & qui n'ont la plupart aucun ombre de vrai-ſemblance.

A proprement parler, il n'y a entre ces Monaſteres aucune ſubordination ni dépendance l'un de l'autre ; de ſorte qu'on peut dire, que ce ſont differens corps que la Religion fait vivre en union les uns avec les autres, comme s'ils n'en formoient qu'un. Il y a au centre de ces Monaſteres un Bourg nommé *Kapiarb*, où l'on tient tous les Samedis un marché : l'Evêque de ce païs y fait ſa réſidence ; mais il n'a aucune juriſdiction ſur les Moines, & il ne peut aller leur conferer les Ordres, que lorſqu'il y eſt appellé ; parce qu'ils croïent avoir droit de ſe faire ordonner par tel Evêque que bon leur ſemble. L'Egliſe de Kapiarb porte neanmoins le titre *d'Acrotaton* ; c'eſt-à-dire

Très-haute. Elle est deservie par quelques Moines détachez des principaux Monasteres.

Il y a encore au Mont Athos une Eglise considerable sous le nom de sainte Anne. C'est le lieu où s'assemblent & font leurs devotions les plus solitaires ; c'est-à-dire ceux qui dans ce desert menent la vie d'Anachorettes. Il y en a de cette sorte cinquante ou soixante dont les uns se tiennent absolument separez du genre humain, & les autres demeurent deux ensemble. Leurs cellules au nombre de quarante sont dans une solitude affreuse, dont le seul aspect cause de l'horreur. Ces Anachorettes font paroître dans leurs manieres beaucoup plus de pieté & de recueillement que les autres. Il ne se soûtiennent que du travail de leurs mains, à l'exemple des anciens Moines. Ils ont une espece de Directeur, qu'ils appellent *Dicaios*, c'est-à-dire *le juste* ; mais ce Dicaios depend lui même de l'Abbé de sainte Laure, parce que leurs cellules sont bâties sur le terrain de ce Monastere. Les autres Couvents ont aussi dans leur territoire quelques petites Eglises accompagnées chacune d'une habitation. Ils ont rai-

son d'appeller ces habitations *Kellia*; car ce ne sont que des fermes habitées par un ou deux Caloiers, qui cultivent les fonds qui dependent des Monasteres, & en rendent une certaine somme par an. Les Religieux ont même le droit, après la mort de ces agens, de prendre le profit qu'ils pourroient avoir fait pendant leur vie; & le fruit de leurs travaux retourne toûjours à la mense abbatiale.

Tous ces Religieux observent ponctuellement trois choses qui sont comme les trois vœux de l'Ordre: la premiere, est une abstinence rigoureuse, qu'ils prêchent dans tous leurs entretiens, & dont ils poussent eux mêmes extremement loin la pratique. La seconde, est de passer plusieurs nuits de l'année dans leur Eglise en oraison, ou à chanter les loüanges de Dieu; ce qu'on appelloit dans les premiers siecles du Christianisme les vigiles. La troisiéme, est de ne souffrir dans leur montagne aucune femme ni même aucune femelle des animaux domestiques. Quelques-uns même comptent pour un relâchement d'avoir, comme ils ont à present, dans leurs Monasteres de jeunes Diacres: ils citent

ſur cela leurs anciens Auteurs, qui marquent, diſent-ils, qu'autrefois il y avoit une maiſon ſeparée pour l'éducation de ces jeunes gens ; & qu'ils étoient gouvernez par des vieillards d'une pieté exemplaire. Mais rien ne doit ſurprendre dans le relachement de la diſcipline d'un Convent & des autres grands Corps, composez de tant de perſonnes, dont les mœurs comme les païs ſont differentes ; ſurtout lorſque cela n'arrive qu'à la ſuite des ſiecles. Le tems altere tout juſqu'à la verité, qu'il ne laiſſe point nuë & qu'il habille ordinairement d'une maniere biſarre.



CHAPITRE XXX.

Suite du voïage. Plaine de Magregorio. Larisse ou Larze : Riviere de Salembria ou Licoustum. Phenomene extraordinaire. Ville de Zeiton : sa Riviere. Bas-relief : Inscriptions.

APrès avoir ainsi parcouru le mont Athos, je retournai à Thessalonique : j'y restai encore quelques jours, pour attendre un Caïque. Le 8. Juillet, le Soleil couché, nous fîmes voiles. Nous traversâmes le petit golfe & nous passâmes *Platamone* : c'est un lieu fort gros, & dont le Château peut être de deffense ; aussi est-il bâti sur une montagne, & en état de commander à tout le païs.

Le 10. avant le jour nous nous trouvâmes devant quelques baraques, où l'on a coûtume de debarquer pour païer la doüanne & se rendre à Larze. Je ne voulus pas debarquer là ; nous navigeâmes donc encore une heure, & nous debarquâmes au pied d'une montagne. A peine avions-nous mis à terre une partie de nos

hardes, que nous vîmes paroître un des gardes de la Doüane. Il commença par nous charger d'injures, & faire le méchant. Il alloit même tirer ſon ſabre; mais je pris mon fuſil & le couchai en jouë. Il en eut une peur extrême: alors je lui marquai qu'il n'avoit rien à craindre s'il étoit ſage. Je lui fis ôter ſon ſabre par mon valet; & après l'avoir mis à la raiſon, je le fis boire avec nous: il nous laiſſa donc en repos. L'on m'amena de Cariſſo des chevaux qui y porterent ce que j'avois: Cariſſo n'eſt éloigné de la montagne où nous étions que de deux mille; c'étoit la demeure de nôtre Calaveſil, c'eſt-à-dire, du Patron de nôtre Barque: il nous logea chez lui, où nous reſtâmes toute la journée. Le Doüannier vint m'y trouver accompagné d'un autre garde, dans le deſſein de me faire païer de gré ou de force: mais ils me trouverent ſi réſolu, qu'ils ſe contenterent de faire la viſite de mes hardes, & après avoir bû du caffé, ils s'en allerent.

Le 11. nous deſcendîmes d'abord la montagne pendant une bonne heure. Nous marchâmes enſuite dans un chemin aſſez plat, qui nous mit dans le

petit Village de *Baba*. De-là nous avançâmes ſur une éminence, derriere laquelle eſt une plaine d'environ deux lieuës de tour. Cette plaine eſt celle de *Magregorio*, fameuſe par une bataille ſanglante donnée autrefois entre les Grecs & les Turcs. On y en voit encore des marques ; l'on a poſé des pierres ſur les ſepultures de tous ceux qui y furent tués. Il y en a une quantité ſi prodigieuſe que la terre en paroît toute heriſée ; ce qui peut donner une idée du nombre des morts. L'on diſtingue même malgré cette confuſion, la qualité de chaque mort ; toutes ces pierres étant de differentes grandeurs, proportionnées au rang que tenoient ceux ſur qui elles ſont poſées. Celles des ſimples ſoldats ſont fort petites : on en a mis de plus grandes pour les Officiers; & celles des Chefs parroiſſent autant au deſſus de toutes, que ces mêmes Chefs étoient élevés au deſſus de tous les autres de leur vivant. En ſortant de cette plaine, nous rentrâmes dans une autre qui dure juſqu'à *Larſe*, où j'arrivai à ſix heures du ſoir.

Il ne faut que contempler cette Ville un moment, pour juger qu'elle a

été autrefois fort grande & des plus fameuses : mais ce qu'il y avoit de beau , est à present ou tout-à-fait détruit, ou tombant en ruines. Il n'y a plus aucunes murailles qui l'entourent; & ses maisons ne sont la plûpart bâties que de terre. Anciennement il y avoit par tout de magnifiques édifices : l'on voit en plusieurs endroits des restes de beaux Temples & de superbes Palais.

Larse est située assez avantageusement dans une plaine fertile, & fort arrosée d'une belle Riviere qui passe au pied de ses maisons. Il y a entre la Ville & le reste de la plaine une communication par un pont de pierres des mieux construits. Sa Riviere porte deux noms : Un que lui ont donné les Grecs, qui est *Salembra* : l'autre *Licoustum* , qu'elle tient des Turcs. Malgré la diminution de Larse il ne laisse pas de s'y faire un petit commerce de diverses sortes de choses ; mais le negoce le plus ordinaire est de peaux de Roussi ; il y est veritablement considerable. Pour ses Habitans , c'est comme presque par toute la Turquie il y en a de trois sortes. Les Turcs y sont la plûpart méchans & effron-

tez. Il n'y a qu'une Eglise pour les Chrêtiens Grecs ; quoique ce soit un Evêché. Les Juifs y sont au nombre de plus de deux cens familles, dont la plûpart possedent de grandes richesses, & font la banque. Depuis quelques années on y a établi un Consul Anglois: il y fait pour sa nation un fort gros commerce de bleds, dont il charge ordinairement plusieurs bâtimens, qu'il envoïe dans les differentes parties du monde, & qui lui raportent un grand profit.

Le sixiéme Juin il arriva dans cette Ville un phenomêne assez particulier. Environ sur les deux heures après midi le Ciel étant par tout fort serein, il parut du côté du Nord un petit nuage, qui marchant d'une vitesse incroïable, faisoit avec cela un bruit terrible. Arrivé à quelque distance de la Ville, tout d'un coup il se fendit en deux : on peut croire que ce ne fut pas sans quelque vacarme. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il en tomba alors une pierre de vingt-quatre ocques, c'est-à-dire de soixante & douze livres pesant. Je fus comme les autres l'examiner ; elle sentoit extremément le souffre, & avoit assez l'air du ma-

chefer brulé. On en rompit un morceau qui comme une rareté fut envoïé au Grand Seigneur : le reste demeura chez un Cadi.

Je fis dans cette Ville de grandes recherches de Medailles, j'y en trouvai plusieurs bonnes d'argent. Pour les Inscriptions, quoiqu'il y en eût, elles étoient toutes trop imparfaites & trop effacées pour en copier aucune. A trois lieuës de Larse il y a une autre Ville appellé *Tourne* : son commerce en toutes sortes de marchandises est fort grand ; & l'on y vient de tous les côtez & de fort loin à cause des belles foires qui s'y tiennent.

Le 18. Juillet, partis de Larse à deux heures du matin, après avoir marché quatre heures ; pour laisser passer la chaleur, nous nous reposâmes dans le Village de *Bracache*. De-là nous nous avançâmes encore l'espace de six lieuës : nous passâmes *Sinarly* & *Chaterly*. Sinarly est une Riviere, & Chaterly une haute montagne, derriere laquelle nous fîmes nôtre Connac sous des arbres.

Le 19. levez dès la pointe du jour, & après avoir traversé pendant trois heures des chemins fort dangereux pour

les voleurs, nous montâmes enfin ſur le mont d'*Ionit dervent*. Il eſt des plus hauts ; & lorſque du ſommet on regarde les lieux voiſins, on apperçoit une vaſte plaine, & au milieu un grand Lac, que les gens du païs appellent *Da-ont-clic* : c'eſt ſans doute le Lac *Bébée* dont parle Pline. Nous mîmes ſix heures à deſcendre de cette montagne. De-là nous nous nous rendîmes à Zeiton. Cette Ville eſt bâtie ſur des côteaux qui paroiſſent comme des rejettons d'Ionit. Les reſtes de bâtimens & le grand nombre de materiaux qu'on y voit font connoître qu'elle a été fort conſiderable. Elle avoit autrefois deux grands Châteaux vis-à-vis l'un de l'autre : l'on en voit encore un preſque entier ; l'autre eſt ruiné. Le milieu de cette Ville eſt une eſpece de vallon : il y paſſe un petit ruiſſeau : l'on m'a dit que ſa ſource eſt abondante, & qu'il n'eſt ſans eaux en aucun tems de l'année. Devant Zeiton eſt une belle plaine très fertile particulierement en bled. Elle eſt ornée de differens Villages dont les jardins potagers & fruitiers preſentent à la vûë des bocages admirables, qui joints à la belle Riviere *d'Eaylada* qui y paſſe, font

un effet charmant. Cette Riviere qui eſt le *Sperchius* des Anciens, eſt aſſez groſſe pour porter des bâteaux. Elle revient toûjours ſur ſes pas, & ſemble ne quitter cette belle plaine qu'avec chagrin. Après le Nil & le Meandre, il eſt peu de Fleuves qui ſerpentent plus que celui-ci.

La Ville de Zeiton n'eſt habitée que par des Chrêtiens & des Turcs : pour le Château l'on n'y voit que des Mahometans. Sur la porte par où j'entrai, je trouvai un Marbre blanc avec un bas-relief d'une figure qui joüe d'un inſtrument aſſez ſemblable à la lyre. Auprès eſt une autre petite figure groteſquement habillée en capuchon, & dans l'attitude d'une perſonne qui danſeroit au chant ou au ſon de l'inſtrument de l'autre. Dans tout Zeiton je ne pus voir que deux Inſcriptions ; l'üne en l'honneur d'un Xenophante, l'autre qui parle de deux Demoſthenes. Voiez à la fin nomb 52. & 53. Je ne doute point qu'il n'y en ait pluſieurs dans les maiſons particulieres : mais les Turcs poſſedent les plus belles ; & ce n'eſt pas une petite affaire à un Chrêtien que d'avoir entrée chez eux.

CHAPITRE XXXI.

illage de Stilida. Arrivée à Negrepont : particularitez du flux & reflux de cette Mer qui est l'Euripe. Athénes, sa situation. Retour à Negrepont. Isle & Ville d'Andros, Histoire de cette Ville, Inscriptions.

DE cette Ville que je quittai le 22. à trois heures après midi, nous primes ɔtre route par Levant & Siroq. Nous ıversâmes d'abord la plaine, & après ɔis heures de marche nous arrivâ- es à *Stilida*. C'est un gros Village ıi n'a pour Habitans que des Chrê- :ns. Le païs en est beau & très fer- e ; & pour un Village, j'en trouvai :glise fort jolie.

Le 23. à dix heures du soir je m'em- rquai dans un Caïque pour *Negre- nt*. J'y arrivai le 25. à dix heures du ıtin, je fus loger chez M. Guion ɔnsul de France. Je le trouvai mal ur un Consul : mais je n'en fus pas rpris, lorsque je sçûs que le Bacha cupoit toutes les plus belles mai- ns.

Negrepont eſt une des belles Iſles de l'Archipel : elle eſt abondante en toutes choſes ; & l'on m'a aſſuré qu'elle avoit 150000. de tour, 1500. de longueur, & de largeur 40000. en pluſieurs endroits. Sa principale Ville porte ſon nom, & eſt ſituée ſur le bord de la Mer juſtement dans le lieu où l'Iſle eſt le plus près de la terre ferme : il n'y a entre deux qu'un petit canal de Mer. On y a bâti un beau pont de pierres de quatre arches extremément hautes : ſous la premiere qui eſt du côté de la Ville, les Vaiſſeaux & autres bâtimens paſſent tout à leur aiſe après qu'on en a ôté le pont-levis. On a toûjours beaucoup parlé de l'Euripe; ce n'eſt autre choſe que l'endroit que je decris, où l'on dit qu'Ariſtote ſe jetta, ne pouvant comprendre la cauſe du mouvement perpetuel de ces eaux. Voici quelques particularitez que j'en ay remarqué. Le flux & le reflux y eſt d'une violence épouvantable : il y fait aller & retourner très vîte pluſieurs moulins, qui ſont ſous les arches du pont, tout cela avec des bruits horribles. Il n'eſt point reglé comme dans les autres Mers : ſouvent en un ſeul jour il change douze ou quinze

fois & même juſqu'à vingt. Je l'ai vû changer ſept fois en une heure ; & une autre jour que j'y reſtai plus de deux, il ne changea qu'une ſeule. Les moulins dont j'ai parlé ſuivent toutes ces agitations ; & ſelon que le flux & le reflux va de l'un ou de l'autre côté, on les voit auſſi tourner de côté ou d'autre. Comment trouver les cauſes d'un effet ſi peu conſtant ? Je crois que d'autres qu'Ariſtote y auroient été embaraſſez.

Comme j'avois conçû le deſſein de voir *Athenes* , je partis de Negrepont le 26 à ſix heures du ſoir. Je traverſai la fortereſſe , & paſſai l'arche où eſt le pont-levis. Nous marchâmes enſuite une demie heure par des chemins rabotteux , qui nous donnerent bien de la peine. Ce jour la nous ne fîmes qu'environ trois lieuës , après leſquelles nous nous repoſâmes juſqu'à plus de minuit. De-là, avancez dans la même plaine, nous trouvâmes une montagne aſſez rude , qui nous dura près de trois quarts d'heures à monter. Sur le haut nous trouvâmes une Chapelle abandonnée que l'on nomme ſaint Marc: nous demeurâmes auprès juſqu'à deux heures après midi, pour laiſſer paſſer

la grande chaleur. Nôtre route avoit toûjours été par midi, & du côté du Soleil couchant. Avant que d'arriver à Athenes nous en découvrîmes de loin les maisons & sur tout les ruines.

Les dehors de cette fameuse Ville, & les démolitions que l'on voit d'une distance considerable, sont des preuves qu'elle a été autrefois une des plus puissantes Villes du monde. Au devant & du côté qne nous y entrâmes, est une forêt de beaux Oliviers qui en font comme l'avenuë, & remplissent une des plus belles plaines. Je fus loger chez M. Guion Consul de France; il me reçût avec toute l'amitié possible; & je demeurai chez lui pendant tout mon sejour. Athenes est située sur la pente d'un côteau & aux environs d'un rocher qui s'éleve dans la plaine dont j'ai parlé. Elle a la Mer du côté du midi: au nord, elle est en quelque façon couverte de montagnes; mais de montagnes, qui avec leur hauteur, ne presentent rien que d'agreable.

Ses ruines comme on le peut juger, font sa partie la plus remarquable. En effet quoique les maisons y soient en grand nombre, & que l'air y soit

admirable, il n'y a presque point d'habitans. Il y a même une commodité, que l'on ne trouve pas ailleurs; y demeure qui veut, & les maisons s'y donnent sans que l'on en païe aucun loïer. Au reste si cette Ville celebre est de toutes les anciennes celle qui a consacré le plus de monumens à la posterité, on peut dire que la bonté de son climat en a aussi conservé plus qu'en aucun autre endroit du monde; au moins de ceux que j'ai vûs. Il semble qu'ailleurs on se soit fait un plaisir de tout renverser; & la guerre a causé presque par tout des ravages, qui en ruinant les peuples, ont defiguré tout ce qu'ils avoient de beau. Athenes seule, soit par le hazard; soit par le respect que l'on devoit naturellement avoir pour une Ville qui avoit été le siege des sciences, & à laquelle tout le monde avoit obligation: Athenes, dis-je, a été seule épargnée dans cette destruction universelle. On y rencontre par tout des Marbres d'une beauté & d'une grandeur surprenante; ils y ont été prodiguez; & l'on trouve à chaque pas des colonnes de Granite & de Jaspe.

Son Château est sur le rocher: il n'est habité que par des Turcs. Les Juifs

n'y ont pas plus de quinze ou vingt maisons. Celles des Mahometans ne montent pas à plus de trois cens, & en general les Atheniens d'apresent sont presque tous Chrêtiens. Cette Ville a été & est encore très bien fournie de puits & de fontaines : les eaux de celles-ci sont même la plûpart fort salutaires. Il paroit par ce que je viens de dire, que l'air d'Athenes est des meilleurs ; cependant comme les corps ne s'accommodent pas tous des mêmes choses, il y a apparence que cette Ville étoit pour le mien un lieu peu sain; car pendant quatorze jours que j'y demeurai, je fus toûjours indisposé ; & à peine en étois-je sorti le 9. d'Aoust que je sentis mes forces revenir d'une maniere surprenante.

Je retournai à Negrepont par les mêmes chemins. J'y arrivai le 10. & j'y naulisai un petit bâteau pour me porter à *Andros*. Nous fîmes voiles le 14. & nous navigeâmes l'espace de quatre heures par un vent de Nord. Ensuite il se rafraichit trop, & nous obligea de moüiller à une plage voisine du lieu où nous nous trouvions. Au soleil couché le vent se radoucit : nous avançâmes jusqu'à son lever. La

t étant devenuë fort grosse, fut cau-
qu'on se mit à l'abri d'une Isle. A
tre heures de l'après midi, la tem-
e calmée, nous continuâmes nôtre
te jusqu'au soleil couché. Enfin le
après avoir traversé une quaran-
e de petites Isles qui sont dans le
ial de Negrepont, nous entrâmes
s celui d'Andros. Nous aurions
t-être été ce jour-la jusqu'à l'Isle
ne; mais la mer grossit extreme-
it & nous restâmes à l'ancre dans
Calanque, c'est-à-dire dans un
ds.

e 17. au matin nous fîmes voiles:
rajet n'étoit pas considerable; mais
anger fut pour nous plus évident que
ais. Outre que les vents nous étoient
traires, & redoubloient continuel-
ent nos allarmes, nôtre bâteau trop
ué & fracassé par une bourasque,
ioit l'eau de tous côtez; & nous
iaçoit manifestement d'une mort
haine. Après m'être recommandé à
u, j'encourageai mes gens du mieux
l me fut possible; & je leur fis
e quelques coups de bon vin pour
donner de nouvelles forces. En-
après avoir mis nôtre petite voile
basse, ils ramerent de tout leur

cœur, *& nous* gagnâmes la *terre d'Andros. Nous ne* laissâmes pas de continuer nôtre route, nous voulions aller mouiller au port *saint Gabriel*, où nous entrâmes sur les dix heures du matin.

Ce port est au pied d'une haute montagne dont le sommet appartient à des Colores. J'envoïai chez eux demander des voitures pour porter mes hardes. Je chargai les mules que l'on m'en amena ; & je montai à leur Monastere. Il est dedié à la Sainte Vierge, & a tout l'air d'un bon Château. Il y a même une Tour des plus hautes ; toûjours munie de petites pieces de Canon. Le Convent ne renferme pas plus de vingt Religieux : ils vivent comme des hermites. Je n'y mangeai que du fromage & des olives ; le vin que j'y bus me parut fort aigre. J'y restai tout le 18. parcequ'il n'y avoit point de mules pour me porter de l'autre côté de l'Isle. Le 19. partis à six heures du matin, nous marchâmes pendant sept par des montagnes fort hautes, & sur tout extremément rudes : nous nous rendîmes à l'habitation du Sieur de la Grammatique, qui dans cette Isle fait la fonction du Consul

ful de France. Il me receut bien honnêtement, & me regala d'un vin excellent qui fit évanoüir une partie de ma lassitude.

La Ville d'Andros qui porte le nom de son Isle, est d'une structure remarquable. Toutes les personnes un peu considerables habitent à present dans de hautes Tours, qu'ils ont fait élever ; & l'on a presque perdu la coûtume de bâtir des maisons ordinaires; parce que les autres commencent à les imiter. Cela n'a été introduit que pour se mettre à couvert de l'insulte des Corsaires : l'on y a toûjours des armes & des munitions. Ce qui est de plaisant, c'est que l'on y monte par une échelle qu'on tire après soi ; de sorte que l'on demeure ensuite dans la Tour comme dans une veritable prison. On me conta une histoire qui, à ce qu'on pretend, a été la premiere cause de ces grands bâtimens. La voici.

« Il y avoit autrefois à Andros « quantité de Turcs, dont les Chrê- « tiens apparemment trop maltraitez, « avoient résolu de se deffaire. La bien- « seance vouloit que leur infortune vînt « d'ailleurs ; & il n'étoit pas raisonna- « ble à des sujets d'attenter à la vie &

» à la liberté de leurs Maitres. Ainsi
» les Grecs, pour ne point attirer sur
» eux la punition d'un tel crime, remi-
» rent la perte des Turcs qui les in-
» commodoient à la discretion d'un
» Corsaire nommé *Crevelié*. Ils le païe-
» rent pour cela, & l'introduisirent eux-
» mêmes dans leur Ville. Mais on sçait
» ce que c'est qu'un Corsaire : sa cu-
» pidité ne se contenta pas des dépouil-
» les des Turcs & de leurs maisons,
» il fit piller aussi celles des Chrêtiens ;
» de sorte qu'Andros fut reduite à l'é-
» tat du monde le plus pitoïable.

Les jardinages d'autour de la Ville & sur tout des maisons des campagnes voisines sont d'une grande beauté, & font d'Andros une Isle charmante. Aussi est-elle abondante en tout & particulierement en huile & en soïe. Les vins y sont exquis & s'y gardent très long-tems. J'y en ai bû de six années: je le trouvai delicieux. Cette Isle étoit autrefois beaucoup plus habitée qu'elle n'est. De plus de vingt Convents qu'il y avoit, il n'en reste que trois, dont deux sont dediez à la Sainte Vierge & le troisiéme à saint Nicolas. Le terrain d'Andros est montueux ; mais ces montagnes mêmes ne laisseroient pas d'être

très fertiles, ſi l'on avoit ſoin de les cultiver. Les vallons ſont pleins d'orangers, de citronniers & de toutes ſortes d'autres arbres dont les fruits ſont fort bons.

A une lieuë de cette principale habitation, & ſur une langue de terre qui s'avance dans la Mer, eſt comme une eſpece de Ville, petite à preſent; mais qui paroît avoir été conſiderable autrefois. Je n'y vis qu'une centaine de maiſons au plus. Les ruines dont elles ſont environnées tiennent autant de place que la Ville même. Les R. P. Capucins y bâtiſſent une maiſon, dont l'Egliſe qu'ils dedieront à ſaint Bernardin, ſera fort belle. Je m'amuſai à regarder les Ouvriers qui y travailloient; comme ils alloient poſer la clef de la voute, ma preſence ne leur permit pas d'en faire la ceremonie eux-mêmes; ils m'en vinrent prier, & je le fis ſans repugnance; ce qui leur donna une joïe extrême, qui redoubla encore lorſqu'ils reçurent tous de moi dequoi boire à ma ſanté.

Le R. P. Cherubin, qui conduit ſeul ce bâtiment, témoigne dans toutes ſes actions un veritable zele de Miſſionnaire. Son entrepriſe eſt grande; car

il n'est pas aisé aux Catholiques de bâtir des Eglises sous la domination des Infideles ; & encore moins dans les endroits où sous les Mahometans les Schismatiques sont en credit.

Dans toute l'Isle d'Andros il n'y a que la maison de la Grammatique qui soit de la Religion Romaine. Les Turcs n'y sont qu'au nombre de quarante ; mais c'en est trop pour toute l'Isle : ils la ruinent entierement ; & ses Habitans éclatent tous les jours en plaintes contre leur tyrannie. Le vent de tramontane regne dans cette petite Isle pendant trois ou quatre mois de l'année ; ce qui fait que l'air y est toûjours fort sain. J'y trouvai en plusieurs endroits de belles pieces de Marbre, & des morceaux de statuës ; d'où je conjecturai, qu'il y avoit eu autrefois des édifices considerables. Voïez à la fin nombre 54. une petite Inscription que j'y copiai ; elle n'étoit pas la seule ; mais les autres n'étoient plus lisibles. Je finirai ce Chapitre par une chose qui me parut particuliere à l'Isle d'Andros : c'est que pendant mon sejour je n'y vis aucun moineau ; & l'on m'assuroit même qu'il n'y en avoit jamais eu. Cependant dans les autres endroits, où

j'ai eu occasion d'aller, j'ai toûjours trouvé de cette espece d'oiseau.

CHAPITRE XXXI.

Suite du voïage. L'Isle de Chio. Reception du Consul François; la peur de toute la Ville. Histoire de l'Isle de Chio: Grecs du rit latin persecutez par les Grecs Schismatiques.

LE 24 après avoir bien remercié mon hôte de la maniere honnête dont il m'avoit fait traiter chez lui, je fus m'embarquer dans un gros bâteau du païs qui alloit à *Chio*. A cause de la bonnace nous cotoïâmes l'Isle jusqu'au dernier cap : là nous donnâmes fond environ sur le minuit ; & le 30. nous nous mîmes en canal : les vents étoient Grecs & Levants, & nous allâmes assez bien tout le jour. A l'entrée de la nuit nous abordâmes la terre de Chio, & nous moüillâmes dans une Calanque où nous passâmes cette nuit toûjours sur le qui-vive, & dans la crainte des bandits qui courent ces quartiers.

De-là, partis à la pointe du jour, nous

cotoïâmes encore l'Isle jusqu'au soir que nous arrivâmes au port de Chio : je debarquai avec mes armes. Comme il étoit tard, les doüanniers voulurent me les ôter ; mais dès que je leur montrai le Commandement du Grand Seigneur, ils cesserent de m'inquieter. Je priai même l'Aga de la Doüanne de me donner un homme pour me conduire chez le Consul de France, il le fit avec plaisir. Quoiqu'il ne fût que huit heures & demie du soir, l'on ne voïoit plus rien. Je frappai plus d'un quart-d'heure à la porte du Consul, avant que personne me répondît. A la fin on mit la tête à la fenêtre ; & on demanda qui c'étoit : j'eus beau dire que c'étoit un François, & crier que j'avois des Lettres pour M. le Consul, on me repliqua qu'il étoit heure induë, & que si je voulois loger, j'allasse aux Auberges. Je representai qu'elles étoient éloignées, & qu'on n'alloit pas librement de nuit dans des Villes Turques : tout cela ne servit de rien : on me conta de la même fenêtre, que le Consul n'y étoit pas ; qu'il n'y avoit que son frere, & qu'ils étoient même menacez l'un & l'autre d'être assassinez. J'aurois voulu être bien loin ;

mais il fallut prendre patience. On vint me dire que le frere du Consul me connoissoit ; mais qu'il demandoit combien nous étions. Enfin l'on ouvrit cette venerable porte : je fus surpris de voir un homme dans la posture de scaramouche , & la main sur la garde de son epée à moitié tirée ; je ne pus m'empecher d'en rire. Je l'assurai qu'il n'y avoit rien à craindre ; & après avoir donné quelques paras à celui qui m'avoit amené , je montai en haut. J'y trouvai le frere du Consul a table : il avoit dessus son assiette deux cuisses de poulet & une côtelette déja rongée. Il eut assez d'honnêteté , pour me prier d'en manger ma part. Ce soupé étoit plaisant pour un homme qui sortoit de dessus la Mer & fatigué comme je l'étois : aussi n'y fis-je pas grand mal. Il y joignit pour dessert deux cens Gasconnades toutes plus fades les unes que les autres. Ce qui fut ce jour-là le comble du malheur, c'est qu'il me fit donner un lit aussi doux que la table avoit été bien servie. Le lendemain, après avoir entendu la Messe dès le matin, la premiere chose que je fis, fut de me faire enseigner une bonne Auberge : l'on y porta mes hardes, & l'on m'y traita à ma fantaisie.

Le Vice-Amiral étoit à la rade de ce Port : il montoit un Vaisseau de soixante-dix pieces de Canon toutes de fonte ; & il devoit embarquer le Bacha de la Canée alors à Chio. Mais il couroit à Chio un bruit qu'il y avoit dans ces Mers quatre Vaisseaux & six Galeres de Malte ; que les Chevaliers avoient dessein de prendre quelque Sultane ; & qu'ils ne s'éloigneroient point qu'ils n'eussent fait leur coup. Cette nouvelle qui avoit déja jetté l'épouvante dans l'esprit du Vice-Amiral, étoit une fausse allarme : Il sçut que les Maltois n'avoient personne qui pût incommoder : ainsi il fit dire au Bacha de la Canée qu'il étoit prêt de s'embarquer. Le Capitaine du Vaisseau fit arrêter tous les autres bâtimens prêts à partir ; & il y eut un ordre, de ne laisser mettre à la voile que trois jours après le depart du Bacha : il se fit le 4. Septembre après midi. Ce jour là je rendis visite au R. P. Tarillon : il me reçût avec une joïe extrême, & me fit des amitiez infinies. Ce Pere est un Jesuite sçavant, qui se connoît assez en Medailles, dont il fait un petit amas: il m'en montra de très curieuses. J'eus plusieurs conversations avec lui sur les

affaires de la Religion dans cette Isle. C'est lui qui a le soin des Catholiques, & il en est par consequent mieux informé que personne. Chio a bien à present huit mille Catholiques ; mais ils n'ont point d'autres Eglises que la maison Consulaire de France. Là dans une grande sale ils ont fait une Chapelle, où l'on dit plus de vingt Messes par jour : elle est toûjours pleine, principalement les Dimanches & les Fêtes. L'on y celebre ces jours-là une Messe & les Vêpres solemnellement : il y a aussi un Sermon & d'autres assemblées de pieté aussi regulieres & en même tems aussi libres que dans nos Eglises.

Les Catholiques de Chio ont pour SA MAJESTE' un amour & un respect qui me surprit : les François les plus passionnez pour la gloire & le succez des armes du ROY, ne peuvent l'être plus que ces nouveaux Convertis. Le R. P. Tarillon, en leur prêchant les dogmes Catholiques, a gravé en eux si profondement l'image de la grandeur du Roi, qu'ils le croïent seul en état de les proteger : ce qui est effectivement. Par cette difference des Religions, on peut juger que les Fran-

çois ne sont pas fort aimez de ceux de Chio, qui suivent la communion Grecque : aussi n'y a-t-il pas de fausſetez ni d'impertinences qu'ils ne debitent pour détruire nôtre credit & celui de leurs compatriotes Catholiques. On me fit voir plus de trente Egliſes Latines, que les Grecs avoient détruites ou uſurpées, ou même fait convertir en Moſquées. Les plus conſiderables étoient la Cathedrale, l'Egliſe & le College des R. P. Jeſuites, celle des R. P. Capucins, & des *Socolans.* De ces cinq Egliſes la Cathedrale & celle des Dominicains ont été converties en Moſquées : les autres, dont ils ne ſe ſont point emparés, ont été abattuës ; & leurs ruines ſeules, où il ne reſte que les quatre murailles, font connoître la beauté dont elles étoient, & tirent preſque les larmes des yeux. Par toutes ces violences les Grecs avoient en vûë d'éteindre chez eux le rit Latin : mais ils n'ont point réuſſi dans leurs entrepriſes ; & ſelon toutes les apparences, ils n'y réuſſiront pas ſi-tôt : les nouveaux Catholiques Romains ſont plus fermes que jamais ; & on les voit tous dans la reſolution de mourir plûtôt que d'aban-

donner leur Religion. Leurs enfans reprochent tous les jours à leurs adversaires, que le rit Grec est le rit des Esclaves & des gens de rien ; au lieu que le rit Latin est le rit des Princes & des plus grands Rois. Le Pere Tarillon me raconta un fait que l'on ne sera pas fâché de voir ici.

Il y a quelque tems, me dit-il, « que les Grecs, toûjours attentifs à « nuire aux Latins, obtinrent du Grand « Seigneur un Commandement, par « lequel sa Hautesse ordonnoit, que tous « ses sujets de l'Isle de Chio ne pro- « fessassent plus qu'une même Religion; « & sur tout, que l'on n'y souffrît per- « sonne de la Religion du Pape. Le « Commandement arrivé, fut porté « par les Grecs au Cadi. Ils lui persua- « derent sans peine, de faire appeller « par devant lui tous les Ecclesiastiques « & les Religieux Latins naturels du « païs, avec les principaux des Secu- « liers, pour être interrogez sur leur « Religion en presence de témoins. Il « les fit donc venir ; & le Moufti, le « Janissaire Aga, le Doüannier, & « tous les Agas de l'Isle presens, il leur « demanda, d'un ton de Juge, qui ils « étoient & quelle Religion ils pro- «

» fessoient. Ils repondirent tous d'une
» seule voix ; qu'ils étoient Chrêtiens,
» sujets du Grand Seigneur ; & que
» comme tels ils paioient fidelement
» leur carache, c'est à-dire, leur part
» des tribus. On ajoûta d'un ton plus
» fort: *Quelle Religion professez-vous; n'est-*
» *ce pas celle du Pape?* Comme le Pape,
» à cause de la Religion Chrêtienne
» dont il est le chef, passe chez les Turcs
» pour leur plus mortel ennemi, on
» recevroit la bastonnade, si l'on disoit
» nettement que l'on est de sa Reli-
» gion. Ainsi les nouveaux Catholiques,
» instruits par le R. P. Tarillon, di-
» rent simplement: *La Religion que nous*
» *professons, est celle que professe le* Roi
» *de France: nous prions Dieu; nous en-*
» *tendons la Messe; & nous nous ac-*
» *quittons de nos autres devoirs de pieté,*
» *comme le* Roi *de France. Mais*, reprit
» le Cadi, *qui reconnoissez-vous pour*
» *premier Superieur en ce qui regarde le*
» *culte divin. Le même*, repondirent-ils,
» *que reconnoît le* Roi *de France.* Il
» leur fit plusieurs autres questions cap-
» tieuses : mais ne pouvant tirer d'au-
» tres reponses ; après leur avoir fait
» paier pour cet interrogatoire une cen-
» taine d'écus, il les renvoia. Ces pau-

vres gens témoignent une patience admirable à supporter les avanies que leur font les Schismatiques ; & comme c'est la seule pieté qui les leur fait souffrir, elles ne peuvent que leur être meritoires. Je trouvai à Chio quelques pierres & d'assez bonnes Medailles.

CHAPITRE XXXIII.

Retour à Smyrne. Suite du voïage. Les ruines de Sardes. Camp de Darius. Laodicée. Le Meandre. Lac autrefois habité. Arrivée à Satalie, Description de cette Ville, traditions de ses Habitans.

LE 15. Septembre je m'embarquai sur un Caïque, qui alloit à *Smyrne* : nous fîmes voiles à dix heures du matin. Cette route fut pour nous & dangereuse & incommode. Il s'éleva une tempête, qui nous mit presque à deux doigts de la mort ; & nous avions avec nous quatre vingt dix femmes, dont le babil & les autres infirmitez nous importunoient sans cesse. Nous arrivâmes à Smyrne le 17. à deux heu-

res de l'après-dinée. L'on me conduisit à la Doüanne, où l'on fit une visite assez legere de mes hardes ; mais l'on arrêta mon valet, pour lui faire païer le carache. M. Royer Consul de France, que j'avois vû au commencement de mes voïages, me reçut encore de la maniere du monde la plus obligeante. Je fus obligé de demeurer chez lui ; & je n'en pus ressortir, qu'après lui avoir promis d'y manger & d'y coucher pendant mon sejour, & lui-même il y fit apporter toutes mes hardes. J'allai trouver le Cadi ; je lui montrai mon firment ; & lui dis, que ce n'étoit pas la coûtume d'arrêter le valet d'un François. Aussi-tôt il envoïa au Doüannier un ordre de me rendre le mien ; & comme il avoit vû par cette lettre, que j'étois Medecin, il me demanda si je connoissois son Pere qui étoit le Medecin du Grand Seigneur. Je lui dis qu'il y avoit long-tems : nous entrâmes sur cela en une espece d'amitié ; de sorte qu'après m'avoir fait mille honnêtetez, & prié même de le venir voir quelquefois, il me fit servir le caffé ; & me traita en tout comme un homme dont il faisoit quelque distinction.

M. le Conſul eut un ſenſible plaiſir, lorſqu'il apprit que j'étois debaraſſé de l'affaire de mon valet. Comme il ne cherchoit qu'à m'obliger, & qu'il voïoit que j'aimois à voir des Medailles ; nous fûmes enſemble rendre viſite au Conſul d'Angleterre, qui en achete le plus qu'il peut, & qui s'attache particulierement à celles des Villes. Je connus encore dans Smyrne le R. P. Jerothée Capucin, qui en a une infinité, outre quantité de pierres gravées : mais il en fait grand cas, & même ne les montre pas à tout le monde : ainſi cette grande ville n'étoit pas un lieu où j'en puſſe acquerir beaucoup. Les nations étrangeres y abondent trop ; & après leurs recherches on ne trouve pas même à glaner. J'avois reſolu d'aller, en la quittant, droit à *Satalie* ; mais je ne partis pas auſſi tôt que je l'avois premedité. Comme l'on parloit à Smyrne d'un grand nombre de voleurs, qui ravageoient la campagne, il fallut attendre quelque Caravanne qui prît la même route.

Je rendois ſouvent viſite au Cadi ; ma profeſſion de Medecin m'aïant attiré ſon amitié, il me donna une lettre de recommandation pour le Bacha

de Satalie. Le jour de mon départ je fis quatre paquets de ce que j'avois de plus pretieux. Je les confiai à M. le Consul, pour les envoïer en France par le premier Vaisseau qui lui paroîtroit sûr. Il me promit de me les faire tenir où je souhaittois, & m'en donna sa reconnoissance. Le R. P. Jerothée eut l'honnêteté de m'accompagner jusques à deux lieuës de Smyrne où s'assembla toute la Caravane qui alloit à Satalie, nous nous dîmes adieu, & je partis avec les autres. Au bout d'une heure nous passâmes devant un petit étang, dont l'eau me parut fort claire. Si l'on en croit les gens du païs, elle l'est toûjours; mais tellement en certain tems, que le fond qui a plus de trois toises, ne paroît pas avoir trois pieds de profondeur. Je remarquai que cet étang dans sa petitesse, devoit contenir des sources considerables: ses écoulemens seuls font aller sept moulins, & cela par differents canaux. Il forme aussi quantité de petits ruisseaux qui vont arroser les campagnes voisines.

Les Habitans du lieu, tant Chrêtiens que Mahometans, disent que cet étang est celui où Diane se baignoit. Ils as-

ſurent encore une choſe qui paroît plus probable ; c'eſt qu'il s'y noïe tous les ans quelqu'un, ſans qu'on ait jamais pû y trouver aucun corps. Tout le païs d'autour de cet étang paroît admirable pour la chaſſe juſqu'à *Babounard Bachy*, petit Caſabas ſitué à trois lieuës de Smyrne au pied d'une montagne, d'où il ſort auſſi quantité de ſources d'eaux d'une clarté à faire plaiſir. Nôtre Caravanne s'y rendit, & pluſieurs perſonnes l'y vinrent encore joindre.

Le 27. Octobre partis deux heures avant le jour, nous en marchâmes huit dans la plaine, & allâmes faire nôtre Connac proche d'un gros Bourg appellé *Caſabal*. De-là faiſant encore le 28. plus de deux lieuës avant le Soleil levé ; après cinq heures de marche, nous paſſâmes des ruines que les gens du païs nomment l'ancienne *Sarde*. Ces ruines ſont elles-mêmes encore aſſez vaſtes & aſſez belles pour faire croire que ce lieu étoit autrefois quelque Ville pleine de magnificence. Il y a auprès, un petit Village qu'on nomme encore *Sarde* : après nous y être répoſez, nous fûmes à *Salicly* qui n'en eſt éloignée que de trois lieuës.

Salicly eſt un Village fort gros & très habité : nous en partîmes le 29. à trois heures après minuit. Au jour nous entrâmes dans une plaine fort unie : l'on y voit de tems en tems de petites hauteurs, mais faites de main d'homme, & d'ailleurs accompagnées de grandes lignes que l'on a manifeſtement tirées pour faire un camp. Je dis ceci, parce que ſelon la tradition du païs, c'eſt le lieu où étoit campé Darius, lorſqu'Alexandre le defit. L'endroit certainement eſt des mieux choiſis, pour donner une bataille dans les formes : & l'on n'en peut gueres voir de plus plat ni de plus étendu. De-là, marchant encore l'eſpace de ſix heures, nous allâmes camper ſous les murailles de *Chaire*. C'eſt encore une grande Ville; & je croi que c'eſt l'ancienne *Laodicée*. Ses murailles, en pluſieurs endroits à demi ruinées, ont un grand circuit ; & marquent, par leur hauteur & leur beauté, que c'étoit autrefois une Ville des plus ſuperbes. Sur de petites éminences aſſez proches on apperçoit les ruines de pluſieurs châteaux, qui ſans doute étoient les deffences de la Ville. Je remarquai en pluſieurs endroits de grandes crevaces : j'y vis même ſous

les chemins des édifices presque entiers, dont les murs étoient abbatus ou seulement panchez, l'un d'un côté l'autre de l'autre. Ce sont probablement des tremblemens de terre qui ont fait ces vastes demolitions ; & la maniere dont elles sont tournées m'en paroît une preuve convaincante. Je fis à Chaire ma provision d'un vin excellent, & j'y achetai même quelques medailles.

Le 30. nous en sortîmes deux heures avant le jour ; après cinq de marche nous commençâmes à monter la montagne d'*Issi melue dermanderie* très haute & des plus difficiles : nous fûmes cinq heures entieres à arriver vers le sommet, où nous campâmes proche d'un Village nommé *Jeniqueux.*

De-là, partis le 31. trois heures avant le jour, nous les mîmes à descendre la montagne. Nous nous reposâmes pendant deux au pied, proche d'un Village nommé *Kachechiade* ; d'où après une demie heure de marche dans la plaine, nous traversâmes le Fleuve *Meandre*. Nous en passâmes un bras sur un pont branlant. Nous vîmes ensuite plusieurs Châteaux qui tombent en ruines ; & nous rencontrâmes plu-

ſieurs Fontaines, dont les eaux ſont fort chaudes. A trois lieuës de là eſt *Banbourquezer* lieu à la verité inhabité ; mais plein de belles ruines, & illuſtre par pluſieurs bains chauds, qui ſont dans ſon voiſinage : nous y fîmes nôtre Connac.

Le premier Novembre nôtre chemin fut toûjours pendant quatre heures, tantôt ſur, tantôt entre les montagnes de *Demirderée*. Tout ce que j'y vis de remarquable, ſont des torrens qui ſortent en pluſieurs endroits.

Le 2. après huit heures emploïées à traverſer le reſte de ces montagnes, nous en paſſâmes une autre appellée *Acdeveren*, au bas de laquelle nous fîmes nôtre Connac proche un Village nommé *Alanqueux*.

Le 3. nous marchâmes pendant ſix heures de ſuite dans un vallon, & nous deſcendîmes ſur le bord d'un grand Lac. Ce Lac, nommé *Agygueul*, a bien 80000 de tour ; & eſt plus long que large. Ce qu'il a de particulier, c'eſt que l'eau en eſt amere, & qu'il n'y a aucun poiſſon ; l'on remarque même, que quand les Rivieres qui ſe jettent dans ce Lac y en amenent quelques-uns, ils meurent ſur le champ. Il ſeroit aſſez

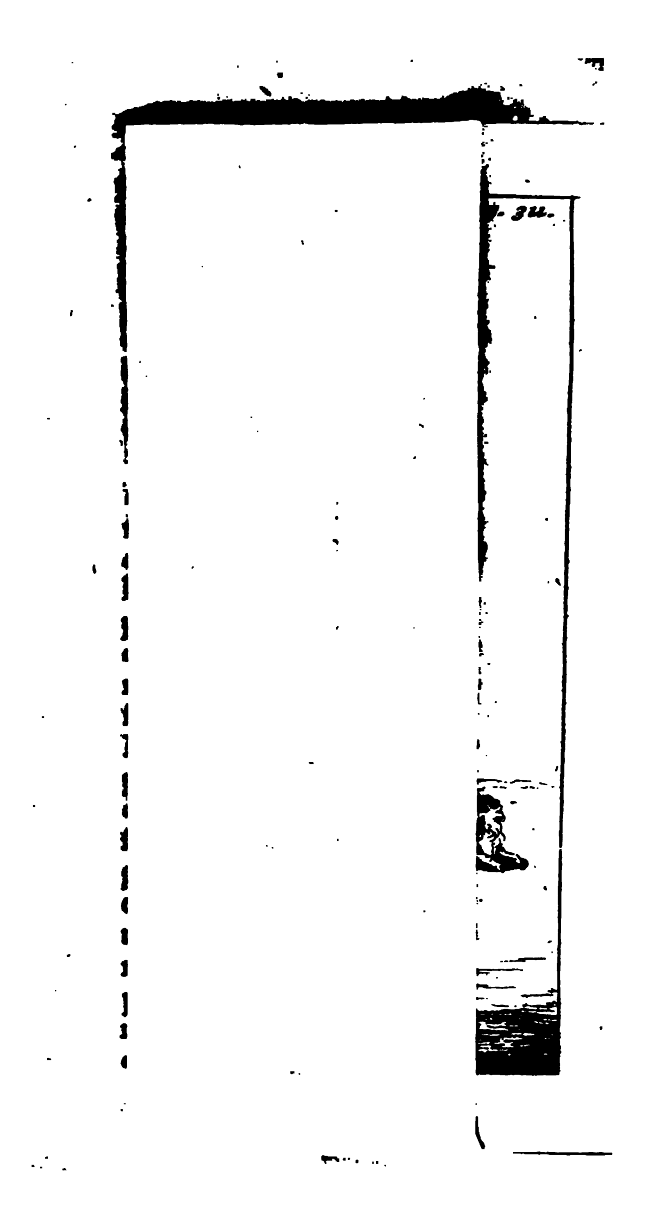
difficile d'en assigner la veritable cause. On dit qu'il croit au fond certaines herbes qui font ainsi mourir le poisson. En general les gens du païs regardent ce Lac comme un lieu maudit, & rendu tel par une punition celeste. Ils disent qu'à la place de ce Lac étoit autrefois un païs fertile, bien habité & où il y avoit plusieurs belles Villes; mais que les Habitans aïant porté leurs crimes au comble, Dieu les a abîmez & ensevelis sous les eaux, dont l'amertume est une marque qu'elles portent encore de la vangeance divine.

Après l'avoir cotoïé pendant quatre heures, nous nous trouvâmes à la Ville de *Bondour*. Elle n'est pas peuplée à proportion de ce qu'elle devroit l'être; mais elle ne laisse pas d'être jolie. Nous y sejournâmes jusqu'au cinq, parce que c'étoit la demeure de nos Catregis. La Caravanne en partit sur les trois heures de l'après-dinée. Après deux heures de marche, arrivez au village de *Courrar*, nous y fîmes nôtre Connac.

Le 6. nous en sortîmes à la pointe du jour. Nous marchâmes tantôt dans des plaines, tantôt sur de hautes montagnes; nous passâmes même devant

des ruines considerables, mais je ne pus m'y arrêter, obligé de suivre la Caravanne qui alla ce jour-là jusqu'à *Sousou*. C'est un gros Village; nous y logeâmes dans un grand édifice qui paroît avoir été un Temple ou quelque Eglise. Ce bâtiment est encore entier & sert à present à loger les bestiaux lorsqu'il ne passe pas de Caravanne.

Le 7. après trois heures de marche dans la plaine, nous montâmes la montagne d'*Ustanaasi* : elle est rude, & sa descente même nous dura plus d'une heure. De-là nous avançâmes dans une plaine de près de deux lieuës; au bout de laquelle nous commençâmes à remonter, mais par un chemin magnifique & pavé de longues pierres de Marbre blanc. Au haut de la montagne nous trouvâmes les ruines de quelque vaste forteresse, qui fermoit autrefois ce passage : cela paroît par deux grands côtez de portes, qui y sont encore sur pied, bâtis d'une pierre de taille fort large & fort épaisse. Mais nous fûmes surpris, lorsqu'après avoir passé cette porte, nous vîmes d'autres ruines infiniment plus superbes; & qui quoi qu'en descendant, nous durerent


zu.

plus d'une heure & demie. Cet endroit est assurement la place de quelque ancienne Ville, des plus grandes & des plus puissantes qu'il y ait jamais eu. Au bas, qui en faisoit comme l'extremité, à en juger par les démolitions qu'on voit, ce n'étoient que Palais, Châteaux, ou Temples : quelques-uns de ces édifices montrent encore leur squelette dans de larges murailles qui les environnent. On y rencontre des sculptures de toutes les sortes. J'y vis des Lions de pierre aussi gros que des Chevaux de carosse. J'y remarquai encore un grand nombre de Tombeaux de dix ou douze pieds de long sur cinq ou six de large : ils ont tous des bas-reliefs. En voici les desseins que j'ai fait graver : pour leurs Inscriptions, elles étoient si gâtées, qu'il étoit impossible d'en rien lire. Le commencement de ces ruines & tout ce qui est sur la montagne s'appelle *Chenst*: on nomme le bas *Biliere Ouvasi*. Au reste, il faut qu'elles soient bien anciennes ; puisqu'entre les pierres il a cru un bois de haute futaïe, dont les arbres paroissent eux-mêmes des plus vieux. En les quittant nous entrâmes dans une belle plaine qu'arrose

la *Duden* : après une heure & demie de chemin, nous allâmes faire nôtre Connac à un mechant camp assez proche de cette Riviere. Elle va donner à quelque distance de là contre une roche escarpée qui paroît presque une muraille : elle se perd dessous toute entiere, pour ne reparoître qu'à cinq ou six lieuës de là ; où après s'être montrée quelque espace, elle rentre encore sous terre, & porte ses eaux à Satalie.

Le 8. depuis une heure après minuit, jusqu'à trois, nous marchâmes dans des bois & par de fort mauvais chemins. Ensuite nous descendîmes une montagne ; après quoi nous trouvâmes une plaine, qui nous mena jusqu'à *Satalie*, où nous arrivâmes à sept heures du matin. J'y fus loger dans un camp.

Cette Ville, située au bout d'un Golfe qui porte son nom, est encore aujourd'hui assez grande. Elle est separée en trois parties, qui composent comme trois differentes Villes : du moins voit-on à chacune ses murailles de separation, & de bonnes portes de fer capables d'empecher la communication de l'une à l'autre. Tous les Vendredis

dredis on ferme toutes les portes de Satalie depuis midi jusqu'à une heure. Surpris de ce procedé, j'en demandai la raison : l'on me dit que les Habitans ont une Prophetie suivant laquelle les Chrêtiens doivent prendre leur Ville un Vendredi entre midi & une heure. C'est pour le même sujet qu'ils n'y laissent entrer aucun corps mort des Fauxbourgs, pas même ceux des Juifs. Ainsi lorsqu'il y a quelqu'un à enterrer, pour le porter jusqu'au cimetierre, on lui fait faire tout le tour de la Ville. Je l'ai fait, pour voir la grandeur de Satalie : elle a au moins deux lieuës de circuit. Tous les dehors sont remplis de citronniers & d'orangers d'une grande beauté : ils y croissent naturellement, & sans que personne se donne la peine de les cultiver. C'est un païs abondant en toutes choses ; & il a le privilege de produire le Storax en quantité. Les chaleurs y sont excessives l'Eté : elles causent même des maladies contagieuses. Pour éviter l'un & l'autre, la plûpart des Habitans se retirent pendant cette saison vers les montagnes : là le vent plus frais, les ombrages des arbres, & sur tout les demeures souterraines que la nature

ou l'art y ont faites, leur procurent une vie delicieuſe.

Les Chrêtiens y avoient élevé autrefois en l'honneur de la Sainte Vierge une fort belle Egliſe : mais lorſque les Turcs ſont redevenus les maîtres de la Ville, elle a été changée en moſquée. Ce bâtiment eſt à voir, ſoit pour ſa ſtructure, ſoit parce qu'il porte encore des marques de la bravoure des François. C'eſt un beau Vaiſſeau, d'une grandeur qui ſurprend, & dont l'architecture eſt d'un bon goût. Par tout ſur les portes & ſur les murailles paroiſſent encore les écuſſons des Chrêtiens : celui de Godefroi de Boüillon s'y fait diſtinguer par ſa grandeur & par les premieres places qu'il occupe. Enfin dans cette Moſquée eſt une chapelle, que les Turcs tiennent fermée, & dont les Mahometans & les Chrêtiens de Satalie content des choſes extraordinaires. Les Mahometans avoüent que lorſqu'elle étoit ouverte, & qu'il y entroit quelqu'un de leur Secte, il y periſſoit immanquablement d'une mort fatale : ils prétendent même que cela eſt arrivé pluſieurs fois ; & la canaille ſe perſuade que les Chrêtiens y ont mis quelque charme. Ceux-ci,

i paroiſſent mieux fondez , aſſurent
e ces prodiges doivent leur naiſſan-
à un grand nombre de reliques de
ints cachées dans la Chapelle. Quoi-
'il en ſoit, la Chapelle demeure fer-
ée, & c'eſt un fait certain, que les
urcs ne l'ouvrent preſque jamais.
Le Port de Satalie eſt peu de cho-
, & ne peut recevoir que de petits
itiments , des Barques , des Tarta-
es , de petits Caïques. La rade ne
iſſe pas d'être belle ; mais on n'y eſt
as en ſeureté. Enfin , quoique cette
ille ſoit des plus conſiderables, je n'y
ouvai ni Inſcriptions ni Medailles.



CHAPITRE XXXIV.

Suite du voïage. Sparte. Montagnes d'Aglason Bey. L'ancienne Sparte. Esclave Lorrain racheté. Guerison d'un Hydropique.

DE Satalie je voulus aller à *Sparte.* Cette Ville est inconnuë à nos Geographes, comme beaucoup d'autres dont ce païs est plein. Nous partîmes donc le 17. à onze heures , & par le chemin que nous avions fait en venant. Nous allâmes coucher à *Duden* ; de là à *Souson.* Ensuite tournant à droite & vers le Nord; après avoir marché cinq heures dans la plaine , nous montâmes le mont *Pechenai*, d'où nous descendîmes dans un gros Village nommé *Aglason.* De ma vie je n'avois vû de lieu où il y eût autant de sources qu'en celui-ci ; elles forment même dès leur commencement des ruisseaux fort considerables qui portent ensuite de tous côtez la fecondité& la fraîcheur.Nous nous reposâmes auprès d'un de ces ruisseaux , & nous y passâmes la nuit du 19. au 20.

A peine fûmes nous sortis d'Agla-

ſon, qu'il nous fallut encore monter une montagne des plus hautes. Elle tire ſon nom du Village, & s'appelle *Aglaſon Bey.* Elle ſe ſepare en pluſieurs branches : mais elle a quelque choſe de plus admirable que les monts *Chenet* & *Biliere Ouvaſi.* On voit, ſur les pointes des branches qu'elle forme, pluſieurs châteaux d'une étenduë prodigieuſe ; & j'y contemplai long-tems des merveilles que je ne croïois moi-même qu'avec peine : je veux dire des Villes entieres, dont les maiſons ſont bâties des plus groſſes pierres de taille, quelques-unes même de Marbre. Quoique ces lieux ſoient tout charmans, & d'une magnificence à enchanter ; l'on n'y remarque aucuns Habitans : de ſorte que l'on les regarderoit plûtôt comme le païs des Fées que comme des Villes veritablement exiſtantes. S'il ne m'avoit pas fallu ſuivre ma Caravanne, je les aurois examinées avec toute la curioſité poſſible, & peut-être que quelque Inſcription nous auroit appris ce que c'étoit que ces Villes & tant d'admirables édifices. J'eſpere que ce ſera pour un autre voïage ; & je ne croirai pas avoir perdu mes peines, ſi jamais j'ai le plaiſir de revoir de ſi

beaux païs. La descente d'Aglason Bey est assez douce : c'est un vallon entre deux montagnes ; il y passe un petit ruisseau qui serpente, & que nous traversâmes plus de quarante fois. De-là nous entrâmes dans une plaine, où se trouvent encore plusieurs petites éminences ; mais qui paroissent n'être faites que des ruines de quelque grande Ville qui étoit là autrefois. A une lieuë de ces hauteurs est la Ville de *Sparte* où nous allions.

Cette Ville est fort petite, sans murailles, & les maisons en sont tres mal bâties : mais elle est située très avantageusement, dans une belle plaine remplie de jardins & d'arbres fruitiers, qui rendent le lieu tout agreable. Il y a assez de Chrêtiens : mais à proprement parler ils ne sont de la Ville que pour le jour ; car quoiqu'ils y aïent leurs boutiques, où ils viennent tous les matins, leur demeure est dans un Fauxbourg éloigné de Sparte d'un bon quart de lieuë. Le Christianisme s'est conservé dans cette Ville plus qu'en bien des endroits. Il y a quatre Eglises qui sont deservies par des Grecs, & en bon ordre. On dit que l'ancienne Sparte étoit entre les

montagnes à quatre lieuës de celle-ci, & en un endroit qu'ils appellent *Dourdan.* Il est vrai que, selon le rapport des Habitans de Sparte, il y a là de vastes ruines, qui paroissent le cadavre de quelque Ville puissante. En general toutes ces montagnes semblent pleines de choses extraordinaires ; & c'est ce qui a donné lieu sans doute à mille fables que les gens de ces provinces racontent tous les jours.

Aussi-tôt que je fus à Sparte, il se repandit un bruit, qu'il étoit venu un Medecin étranger. Le Bacha de la Ville nommé Mustapha, qui avoit été auparavant Boustangy Bachy, demanda à me voir ; il me fit beaucoup d'amitiez, & m'obligea à prendre le *Taïn.* Ainsi l'on me donna, tant que je restai dans la Ville, le pain, le sel la chandelle, enfin jusqu'à des allumettes ; & la provision de viande, que l'on faisoit pour moi, n'étoit pas differente de celle du Bacha. Au reste je lui rendis quelques services. Depuis plus de deux ans il avoit de grands maux de côté ; les remedes que je lui donnai les lui ôterent : & son Kiaïa reçut aussi de moi la guerison d'une maladie fort dangereuse. On peut juger

si l'amitié du Gouverneur & de son Secretaire me donna du credit : elle me procura une liberté absoluë dans la recherche que je faisois des Medailles.

Voici une histoire qui arriva par la même occasion. Un Lorrain, appellé *Pierre Zali*, Esclave depuis seize ans d'un Turc de Sparte nommé *Aly Bacha Tiapole*, vint me trouver & me montra une vingtaine de Medailles : Il y en avoit assurement de fort rares. Je lui demandai combien il vouloit les vendre: il me repondit d'un ton assez triste : *Helas: Monsieur, je vous les donnerois toutes, si vous vouliez me faire avoir la liberté.* Ce discours me toucha : mais il ajoûta, presque les larmes aux yeux & d'un air à m'en tirer à moi-même, que comme c'étoit tout ce qu'il possedoit, il ne s'en deferoit que pour la liberté qu'il me demandoit. *Au reste*, continua-t-il, *je sçais la difference qu'il y a entre ces Medailles & la liberté d'un honnête homme : aussi je vous prie de les accepter plûtôt comme un effet de ma reconnoissance du bien-fait que j'aurai reçû de vous, que comme le prix d'une chose qui en elle même est inestimable. Que penseriez vous, Monsieur si je vous assurois qu'à*

vôtre arrivée, *j'ai dit*; voila mon liberateur, *& que je vous ai regardé comme un bienfaiteur dont Dieu avoit dirigé les pas dans une Province aussi reculée & aussi peu frequentée des François que celle-ci?* *D'ailleurs*, continua-t-il, *vous pouvez tout auprès du Bacha: outre cela mon Patron m'aime, & m'a promis ma liberté après sa mort. Si le Bacha lui disoit un mot, il me l'accorderoit dès à present pour fort peu de chose.* Enfin pour m'ouvrir son cœur, il me marqua qu'il avoit amassé dix écus dans son esclavage, & qu'il les donneroit encore, s'il ne tenoit qu'à cela pour le remettre en liberté.

Il étoit difficile de resister à de semblables instances: je lui dis donc de sçavoir ce que demanderoit son Patron pour son rachapt, & je lui promis de lui rendre en cela tous les services que je pourrois. Il me laissa ses Medailles; & revint le soir même me dire, qu'il avoit eu toutes les peines du monde à faire resoudre son Maître; mais que sa femme & ses enfans l'en aïant prié, à la fin il lui avoit dit, que si on lui comptoit 60. écus, il lui donneroit sa carte de liberté; mais que sans cela, onne lui en parlât point. Je lui répondis que j'étois extrêmement fâché d'u-

ne demande si exorbitante ; que c'étoit trop pour ses Medailles ; & d'un autre côté que je ne me sentois pas assez d'argent pour étendre jusque-là mes charitez. Le pauvre homme percé jusqu'au cœur me conjura de ne le point abandonner. Je l'assurai que je prenois part à son infortune, & que mon credit étoit la moindre chose que je voulusse emploïer pour lui. Le lendemain il revint, & m'amena un Cherif qui étoit hydropique. Le Cherif me pria de l'entreprendre ; & me dit que si je le guerissois, il me donneroit tout ce que je souhaitterois de lui. Ce malade vint tout-à-propos pour deux choses : la premiere pour tirer de l'esclavage le pauvre Lorrain ; aussi lui dis-je, qu'il ne me donneroit que ce qu'il voudroit, mais que cela seroit emploïé à la delivrance de l'esclave qui l'avoit amené : la seconde, parce que j'avois envie de faire l'épreuve d'un simple, dont un Dervis m'avoit donné la connoissance, & qu'il m'avoit assûré être un specifique pour l'hydropisie. Dès le lendemain je donnai au Cherif deux cuillerées du suc de mon herbe : son ventre, qui étoit auparavant fort gros & très tendu, commença aussi-tôt à revenir dans

ſon état naturel ; enfin il fut tout-à-fait gueri en moins de ſix jours. Cela me fit un extrême plaiſir : d'un côté je vis que le Dervis ne m'avoit pas trompé ; au contraire il m'avoit apprit un ſecret important, puiſque les Medecins ordinaires ont aſſez de peine à traiter l'hydropiſie lorqu'elle eſt déja formée : de l'autre, je procurois la liberté à un malheureux, qui ſans moi alloit peut-être gemir le reſte de ſes jours ſous le poids de la miſere. Ainſi de quelque argent que me donna le Cherif, & d'un peu que j'y ajoûtai du mien, je fis les ſoixante écus, & j'en rachetai ce pauvre Eſclave qui veritablement trouva en moi ſon liberateur, comme il ſe l'étoit promis à mon arrivée à Sparte.

La plûpart des Medailles qui s'y trouvent ſont au type de la Ville de *Galateon* : c'eſt, ce me ſemble, une preuve que les fameuſes ruines, que l'on voit aux environs, étoient des dépendances de l'autre. Le principal negoce des Spartiates eſt de Cire, de Gomme adragante, d'Opion, de Storax, & de Laine. Les Chevaux y ſont à grand marché. Les vivres s'y donnent preſque pour rien : j'y vis vendre un paras c'eſt à dire huit deniers de ces païs-ci, trois

livres de pain ; encore se plaignoit-on qu'on le vendoit bien cher.

CHAPITRE XXXV.

Ville d'Igridi. Gueul Igridi son Lac. Le mont Taurus appellé Bougali Daglar. Le Lac Bey Charry. Cogne. Consul d'Angleterre pour Alep mort de peste en chemin. Inscriptions.

IL est facile de s'imaginer quelle douceur je recevois du Bacha de Sparte, de son Kiaïa & du Cherif à qui j'avois rendu la santé : il falloit neanmoins les quitter. Mon dessein étoit d'aller à Cogne, le Bacha me donna une Lettre de recommandation pour son Confrere ; ainsi je partis de Sparte avec une petite Caravanne le 8. Decembre à sept heures du matin. Nous traversâmes d'abord une belle plaine, pendant l'espace de six grandes heures. Ensuite nous montâmes une petite montagne, qui à main droite en a sur elle une autre fort haute & fort escarpée. Derriere la petite, & à côté de la haute, qui s'étend plus loin, est un Lac : nous le cotoïames

par un chemin des plus étroits ; ce ne fut pas ſans une crainte continuelle. Nous avions à droite cette montagne, dont les rochers font horreur : à gauche étoient des precipices affreux, le chemin qui eſt à la moitié de la montagne ſe trouvant immediatement au deſſus du Lac de la hauteur des Tours Nôtre-Dame. Ce lieu a été autrefois quelque paſſage conſiderable : le chemin y a été manifeſtement taillé dans le roc, car le rocher eſt abſolument impraticable, & auſſi roide qu'une muraille. Il y a même encore une porte bâtie de groſſes pierres de taille : les batans en ſont de bois revêtu de fer; mais le tems les a bien rongez. A un quart d'heure de là eſt *Igridi*. Cette Ville n'eſt pas déſagreable. Son Château que je trouvai en aſſez bon état, eſt ſur le bord d'un Lac qu'on nomme *Gucul Igridi*. Ce Lac a plus de cent mille de tour, & eſt rempli de toutes ſortes de bons poiſſons. On voit même à differents endroits, des Iſles dont l'aſpect fait plaiſir : il y en a une entre autres, à une demie lieuë du Château, qui n'eſt habitée que par des Chrêtiens. On m'aſſura qu'elle étoit extremement fertile, & que l'abondan-

ce & la paix rendent ses Habitans les plus heureux de ces regions.

Le 9. après avoir encore cotoïé le Lac pendant quelque tems, nous commençâmes à marcher par des montagnes très hautes & très difficiles. Malgré la neige, qui tomba toûjours à gros floccons, nous ne nous reposâmes qu'après quatorze heures de chemin : jamais journée ne me parut plus longue que celle-là. Enfin nous arrivâmes à un gros Village nommé *Belgers*: c'est le premier qu'on trouve au pied de ces montagnes, qu'on appelle dans le païs *Bougali Daglar*, mais que je crois être les commencemens du mont *Taurus*. Nous eûmes bon feu toute la nuit, & nous ne laissâmes pas d'avoir un froid excessif.

Le 10. après avoir marché pendant deux heures, nous nous trouvâmes sur le bord d'un Lac, nommé *Gueul Bey Chari*, qui a plus de deux cent mille de tour : l'on y pêche des poissons d'une grosseur prodigieuse. Toute cette route est pleine de vallons entrecoupez de petites éminences, huit heures de marche nous mirent à *Serkiserail*, Village fort habité. Ce qui le rend considerable, sont apparamment des bains d'eaux

chaudes que nous vîmes environ à une lieuë avant que d'y entrer. Il y a là plusieurs belles ſources d'eaux ; mais une entre autres, ſur laquelle on a élevé un magnifique bâtiment : il eſt rond, vouté, & plein de grands baſſins de pierre, faits pour ſe baigner plus commodement. Le baſſin d'où l'eau ſort, eſt vaſte, & la ſource qui y met l'eau, en fournit toûjours en abondance.

Le 11. allant par Grec & par Levant, nous marchâmes encore huit heures entieres entre deux hautes montagnes juſqu'au Village d'*Ilelmuche*. Enfin le 12. ſortis à la pointe du jour, au bout de cinq heures de marche, dans d'aſſez beaux chemins, nous arrivâmes à *Cogne*. J'y fus loger dans le camp où je m'étois déja mis la premiere fois que j'y paſſai : voyez le Chapitre 20.

Je portai le 13. la Lettre du Bacha de Sparte à celui de Cogne : il me reçut avec de grandes amitiez. Je lui donnai, pendant mon ſejour, des remedes qui lui rétablirent abſolument la ſanté. Je marquerai ici en paſſant la mort d'un Conſul Anglois d'Alep qui vint à Cogne pendant que j'y étois. Il revenoit de Conſtantinople, où il avoit été obligé de ſe tranſporter

pour quelques affaires de ſa nation : il avoit à ſa compagnie ſoixante perſonnes. Deux jours après ſon arrivée, parti de Cogne pour continuer ſa route d'Alep, il ne fut que juſqu'à Ereigle, où il mourut de la peſte qui y faiſoit alors de grands ravages. On l'y enterra dans le Cymetierre des Grecs.

Le 26. comme le Soleil s'alloit coucher, il fit un tremblement de terre aſſez violent ; mais par bonheur il ne cauſa aucun dommage, & Cogne en fut quitte pour la peur. Dans mon premier voïage de Natolie je n'avois pris à Cogne que trois Inſcriptions ; mais cette ſeconde fois j'y en trouvai pluſieurs autres, que l'on verra à la fin nomb. 55. & ſuivans. La premiere eſt en vers hexametres ; & toutes paroiſſent aſſez curieuſes.



CHAPITRE XXXVI.

Turcomans, leur vie de Brigands, rencontre de voleurs. Bruit de mort répandu.

LEs Turcomans faiſoient alors beaucoup de deſordres dans la plaine ; & tous les jours l'on n'entendoit parler que de Caravannes pillées ou de voïageurs aſſaſſinez par ces voleurs. Le bruit de leurs brigandages s'étant répandu juſques à Conſtantinople, le Grand Seigneur avoit envoïé des ordres à tous les Bachas voiſins, & ſur tout au Bacha de Cogne, de ſe mettre au plûtôt en campagne pour les détruire abſolument.

Ces brigands ſont errans comme les Arabes ; & demeurent, comme eux, ſous des tentes. Comme ailleurs les femmes reſtent à la maiſon, pour avoir ſoin du menage, les leurs gardent leurs tentes avec leurs enfans ; pendant que les hommes, montez ſur de bons Chevaux, s'éloignent de l'endroit où ils ont campé, & vont ordinairement commettre mille brigan-

dages. Ils aiment même naturellement ce métier;les peres y accoûtumant leurs enfans dès leur plus tendre jeunesse. Au reste il n'est pas facile de les mettre à la raison. Comme ils n'ont proprement aucun lieu fixe, & qui leur soit plus agreable qu'un autre ; dès qu'ils sçavent que l'on a quelque dessein sur eux, ils plient bagage, décampent sans bruit, & gagnent les montagnes, dont ils connoissent toutes les cavernes & les endroits inaccessibles. Ils menent toûjours avec eux quantité de troupeaux, parce qu'ils ne se nourrissent que de laitage : ainsi ils ne craignent point de manquer de vivres. Toutes les nations ont toûjours regardé le pain comme un aliment, dont l'homme se passeroit avec peine : les Turcomans, malgré leur vie errante, sçavent le moïen d'en avoir toûjours. Ils portent sur leurs Chevaux quelques sacs de farine : lorsqu'ils veulent faire du pain, ils en delaïent un peu dans de l'eau. Leur pâte faite ainsi, ils l'applatissent fort mince, à peu près comme une piece de quinze sols : ensuite ils font un trou dans la terre, y allument du feu, mettent dessus une plaque de fer ronde, de l'epaisseur d'une cuirasse ; &

enfin lorſque cette plaque eſt échauffée, ils y étendent leur pâte, qui y cuit ou plûtôt s'y ſeche. Voilà le pain qu'ils mangent : il eſt comme l'on voit aſſez aiſé à faire, & approche ſans doute plus de celui des anciens que de celui de ce païs-ci.

Le Bacha de Cogne ſuivant l'ordre du Grand Seigneur, aſſembla quatre mille hommes pour réduire ces Brigands. Je le fus voir avant ſon départ : il me fit preſent d'un beau Cheval tout enharnaché. Après l'en avoir remercié amplement, je lui donnai à mon tour quelques remedes, que j'accompagnai d'une lunette d'approche. Enſuite, me faiſant toûjours offre de ſes ſervices, il me demanda ſi par les chemins je n'aurois pas beſoin de Chevaux de poſte, & ſi je ſouhaittois qu'il me donnât un ordre adreſſé aux Maîtres des Poſtes de m'en fournir. Je l'acceptai : voici la maniere dont il étoit conçû.

plus agreable qu'un autre ; dès
ſçavent que l'on a quelque deſſe
eux , ils plient bagage , décan
ſans bruit , & gagnent les monta
dont ils connoiſſent toutes les c
nes & les endroits inacceſſibles. Il
nent toûjours avec eux quanti
troupeaux , parce qu'ils ne ſe no
ſent que de laitage : ainſi ils ne
gnent point de manquer de vivres.
tes les nations ont toûjours rega
pain comme un aliment , dont l'h
ſe paſſeroit avec peine : les Turco
malgré leur vie errante , ſçav
moïen d'en avoir toûjours. Ils p
ſur leurs Chevaux quelques ſacs
rine : lorſqu'ils veulent faire du
ils en delaïent un peu dans de
Leur pâte faite ainſi , ils l'applat

cette plaque est échauf-
étendent leur pâte, qui y
it s'y seche. Voilà le pain
ent : il est comme l'on voit
faire, & approche sans
de celui des anciens que de
païs-ci.
de Cogne suivant l'ordre
Seigneur, assemblé quatre
[illegible]

n à
i je
Ca-
pan-
and
fort
lors
crus
pris
om-
Mon
n de
va-
qui
lloit
cesse
d'ap-
ls &
t j'a-
valet
voit
ent,
&
[illegible]

ORDRE DU BACHA d'Iconie aux Cadis & Officiers d'Asie en faveur du Sieur Paul Lucas.

AUx sçavans Seigneurs Efendis Jurisconsultes, les Cadis residens sur la route depuis Iconie jusques à Alep dont l'Excellence soit augmentée ; Et aux principaux Chefs & Officiers des païs, dont l'authorité soit augmentée : Soit fait à sçavoir que ce Medecin devant aller à Macour ou à Caradagli, nous lui avons fait écrire & expedier ce Buyurdi (ou Ordre) de nôtre part, afin qu'en la Jurisdiction de qui que ce soit de vous qu'il entre & qu'il passe, vous lui fassiez fournir pour deux personnes seules deux Chevaux de monture ; & que dans les lieux suspects vous le fassiez accompagner par de bons & fideles guides, qui le conduisent seurement de l'un de vous à l'autre, & que vous employiez tous vos soins & vôtre application à le faire arriver en diligence au lieu de Macour, & que vous agissiez en conformité de cet Ordre.

Paraphe du Bacha,

Du 21. Jumaz de l'an 1118. c'est-à dire le 20. Decembre 1706.

Je contois en ſortant de Cogne, aller du côté d'Ereigle ou d'Adana : les conjonctures de la guerre étant cauſe qu'on n'oſoit ſe mettre ſur les chemins, j'attendis juſqu'au 18. Janvier 1707. ſans qu'il ſe trouvât perſonne qui eût la hardieſſe d'entreprendre ce voïage. Laſſé d'attendre, je reſolus de partir ſeul, quelque riſque qu'il y eût à courir ſur la route. Je fis donc chercher deux Chevaux ; l'un pour mon valet, l'autre pour porter les vivres & le Catregy, qui devoit m'accompagner. Lorſque j'eus fait le marché, huit Turcs, qui delà concevoient une haute idée de mon intrepidité, aïant comme moi envie d'aller de ces côtez, me dirent qu'ils étoient prêts à me ſuivre: qu'il y avoit long-tems qu'ils attendoient une Caravanne ; mais que puiſqu'il n'en venoit point, ils ne pouvoient mieux faire que de ſe mettre avec une perſonne, qui ſeule en valoit cent autres pour la bravoure.

Nous partîmes donc pour *Ereigle* le 19. & nôtre route fut heureuſe juſqu'à *Carabounars*. Lorſque nous fûmes ſortis de cette Ville, que nous quittâmes trois heures avant le jour ; entrez après cinq de marche dans la gran-

de plaine, dont j'ai tant parlé dans les Chapitres 19. & 20. nous decouvrîmes de loin une troupe de Cavaliers, que nous jugeâmes être des voleurs. Je demandai à ceux qui m'accompagnoient quelle resolution ils prenoient à la vûe de ce peril : ils étoient tous assez incertains & fort embarrassez de leurs personnes. Je leur remis le cœur au ventre, en les assurant que toute cette troupe ne me feroit pas encore peur, quand je serois tout seul ; que ce ne pouvoit être que des Turcomans, dont toutes les armes sont le sabre & la lance ; & qu'avec celles que nous avions, nous serions des lâches, si nous craignions la moindre chose. Après ces mots je mis pied à terre ; ils le firent aussi. J'étendis un tapis, & je mis dessus toutes mes armes avec ma munition : ils preparerent les leurs de leur côté. Les voleurs s'approchant de nous, je pris mon fusil dont je tirai sur eux un coup à balle perduë, pour considerer ensuite la contenance qu'ils tiendroient. Mes illustres compagnons à ce coup, que je tirois pour leur seureté, prirent si fort l'épouvante, que laissant leurs hardes à terre, ils monterent tous à cheval, & prirent la fuite à toute bri-



de , vers une colline qui étoit bien à une lieuë & demie de nous ; ainſi je reſtai ſeul avec mon valet & le Catregy. Les voleurs nous voïant abandonnez des autres, accoururent à grand pas , perſuadez qu'il leur ſeroit fort aiſé de nous exterminer. Ce fut alors que reſolu de perdre la vie , je crus devoir la vendre bien cher. Je pris mon fuſil à quatre coups , & je commençai à leur tirer droit au corps, Mon fripon de Catregy, dans le deſſein de ne laiſſer tuer que moi & mon valet , me dit qu'il connoiſſoit ceux qui m'attaquoient , & qu'il leur alloit parler. Cependant je tirois ſans ceſſe ſur eux, ce qui les empêchoit d'approcher de moi ; car à deux fuſils & deux paires de piſtolets ſeulement j'avois ſeize coups à tirer , & mon valet qui étoit un garçon fort brave , avoit ſoin de les recharger dans le moment. Les Turcomans craignent le feu , & ſouvent au ſeul bruit ils s'enfuïent : mais ils font comme les Parthes , ou comme les chiens à qui l'on jette une pierre ; ils reviennent enſuite, & font toûjours le même manege. J'en avois déja fait tomber quelques-uns , & les autres s'étoient retirez , même aſſez

loin : mais ils revinrent aussi-tôt à toute bride, comme s'ils eussent voulu nous passer sur le corps. Par bonheur nous fûmes assez prompts, moi pour tirer trois coups de mon fusil à quatre,& mon valet pour en tirer deux de mon fusil à deux. Cette décharge subite & à laquelle sans doute ils ne s'attendoient pas, leur fit prendre la fuite une seconde fois. Un des leurs, plus hardi que les autres, continua sa course, & vint droit à moi pour me percer de sa lance : je la parai avec mon fusil, mais ce ne fut pas si bien que je ne fusse blessé à la main gauche;ce qui ne m'empêcha pas de lui tirer un coup de pistolet assez à propos pour le renverser. Nous eûmes le tems de recharger nos armes ; & je les attendois encore de pied ferme, quand au lieu de revenir pour combattre, je les vis s'approcher d'un air suppliant, & me crier que je ne tirasse plus. J'élevai ma voix, & je leur fis entendre que je tirerois toûjours, s'ils ne me renvoïoient au plus vîte mon Catregy, qui s'étoit mis de leur bande. J'avois besoin de lui ; & malgré sa fripponerie je voulois le ravoir, pour me conduire dans ces chemins qui sont par tout difficiles &
que

que l'on ne ſçait pas pour y avoir paſſé une fois. Ils le rappellerent, & il fut obligé de revenir.

Je lui fis des reproches ſanglans ſur ſon procedé à mon égard ; & entre autres choſes, je lui fis ſentir qu'il falloit être bien lâche, pour abandonner un homme qu'il s'étoit engagé de guider. Il me demanda pardon, & me promit qu'il ſeroit dans la ſuite d'une fidelité capable d'effacer le ſouvenir de ſa faute. Ainſi je fis charger mes Chevaux ; je les fis marcher devant moi ; & je me tins toûjours ſur mes gardes : j'avois affaire à des gens ſur la parole de qui je ne devois pas trop compter.

Ils demeurerent long-tems où je les avois laiſſez. Autant que je pus voir, lorſque je fus parti, ils commencerent à creuſer la terre, pour enterrer ceux qui étoient reſtez ſur la place. Je deffendis à mon Catregi de dire un mot de ce qui m'étoit arrivé. Nous marchâmes tout le reſte du jour ; & nous arrivâmes enfin à *Ereigle*, d'où je ſortis dès minuit, de peur d'être obligé d'y ſouffrir quelque avanie. C'étoit être d'une grande reſolution dans un tems où perſonne n'oſoit paroître : mais après m'être échappé d'un

aussi grand peril, je croïois pouvoir venir à bout de tout. Il faut avoüer que la rencontre de cette troupe m'avoit causé mille fraïeurs ; & j'ai cent fois remercié la Providence Divine, de m'avoir prêté son secours dans un si pressant besoin. En effet qui pourroit croire, que sans une espece de miracle, j'aïe pû me tirer des mains de trente hommes, tous bien montez, & outre cela determinez comme le sont ou doivent être tous les voleurs? J'appris quelque tems après que j'en avois tué deux & blessé sept & deux Chevaux. On me dit aussi que les huit Turcs, qui m'avoient quitté pour s'enfuir sur les montagnes voisines, avoient publié à Ereigle, que les voleurs m'avoient haché en morceaux. Cela donna occasion au bruit qui courut alors en beaucoup d'endroits, que j'avois été tué. Il fut confirmé par une Caravanne, qui alloit de Dierbeker à Constantinople, & qui se trouva le soir même de nôtre combat à un Village voisin, où les voleurs se retirerent aussi. Ils prierent ceux de la Caravanne de leur donner des onguents & du beaume pour mettre sur leurs plaïes. On leur demanda qui les avoit si bien accom-

modez ; ils répondirent que c'étoit un Franc ; mais pour ne pas paroître avoir quitté le champ de bataille, ſans s'être vangez, ils conterent qu'ils l'en avoient bien puni ; qu'ils l'avoient tué ; qu'enſuite ils l'avoient coupé par morceaux, & même qu'ils avoient mangé de ſa chair. Comme l'on connoît la barbarie des Turcomans, on les crut. La Caravanne ne manqua pas de publier ma mort à Conſtantinople : de-là le bruit en vint à Marſeille, d'où il s'eſt répandu par toute la France, où l'on a été long-tems perſuadé qu'on ne me reverroit plus.

CHAPITRE XXXVII.

Lieux delicieux. Adana : Deſcription de cette Ville : ſon climat. Mont Taurus, appellé Laiaſſe. Inſcriptions. Tradi[illegible]ns de ces païs pour le Prophete Dan[illegible] : autres Fables.

LE jour que je partis, étoit le 21. Je marchai ſix heures dans la plaine : après quoi je montai une haute montagne pendant l'eſpace de trois heures. De là nous entrâmes en une

autre plaine de deux lieuës : nous passâmes un fort beau camp, où je ne voulus pas loger. Enfin nous gagnâmes un petit Village voisin nommé *Oloucouchela*, où nous fûmes fort bien traittez.

Le 22. nous en sortîmes à la pointe du jour. Nous marchâmes huit heures dans un vallon, que forment les branches du Mont Taurus ; & nous allâmes faire nôtre Connac à un lieu où il y a deux camps, & que l'on nomme *Chefetecamp*.

Le 23. une heure avant le jour, nous nous avançâmes entre deux montagnes ; où pendant trois heures nous traversâmes vingt fois une petite Riviere appellée *Quirquigy*. Ensuite, à la descente d'une autre montagne fort haute, où nous avions eu toutes les peines imaginables à grimper, nous trouvâmes à mi-côte deux méchans camps nommés *Culebougage* : nous nous y delassâmes de dix heures de marche. Il y avoit auprès, une hute de Doüanniers, qui voulurent m'inquieter : je leur dis que j'étois le Medecin d'Assen Bacha de Cogne ; ainsi, persuadez que mon voïage n'étoit que pour l'aller trouver, ils me laisserent en repos,

Le 24. nous continuâmes de descendre ; & outre que le chemin est fort rude , comme nous étions partis deux heures avant le jour, nous ressentîmes jusqu'au lever du Soleil un froid cuisant qui nous coupoit le visage : mais dès qu'il parut, nous nous trouvâmes en un instant comme dans un autre climat. Nous étions entrez dans un païs, où nous ne voyions plus que des campagnes charmantes, sans neige, & sans aucune marque de froid ; les herbes étoient d'une verdeur à faire plaisir ; la plûpart des fleurs pleines de boutons ou déja écloses, & les arbres aussi couverts de feüilles qu'à la fin d'un beau printems. Enfin l'on peut dire que c'étoit quitter l'Hiver pour se transporter dans un Eté agreable : le Soleil même, dont auparavant les raïons nous atteignoient à peine, y faisoit sentir une veritable chaleur. Ce païs, comme l'on voit, doit être des plus delicieux. Ce qui me parut surprenant, c'est ce changement de climat en si peu de distance. Après dix heures de marche, nous arrivâmes à *Choquet* : C'est un très beau camp, bien entretenu , & où l'on trouve toutes les provisions necessaires. Il passe assez près une Riviere

qui porte le même nom.

Le 26. nous nous levâmes deux heures avant le jour : le chemin que nous avions encore à faire étoit beau. Nous traversâmes deux fois à gué la Riviere de Choquet. Au bout de six lieuës, nous nous trouvâmes à *Adana*, où nous devions nous arrêter. Dès que j'y fus arrivé, je fus chez le Cadi : je lui dis que j'étois un Franc ; que je faisois le voïage d'Egypte par terre, & que je le priois de lire mon Firment. Il me regarda avec un visage renfrogné, & me demanda si je ne pouvois pas prendre une autre chemin pour me rendre en Egypte. Je lui repondis que c'étoit ma curiosité qui m'avoit porté à prendre celui que je tenois ; qu'il l'alloit connoître par ce Firment du Grand Seigneur & par la Lettre du Cadi-Lesquer de la Natolie que je lui presentois. Dès qu'il eut vû l'endroit, où le Grand Seigneur marque que je suis Medecin ; son visage quittant l'air fâché, redevint guai & serein ; & sans en vouloir lire davantage, il me fit asseoir, & me dit avec toute l'honnêteté possible : *Si vous êtes Medecin, soïez ici le bien venu ; gens comme vous sont les envoïez du Ciel.* Des paroles aussi

agreables me rassûrerent. Il passe fort peu de Francs par tous ces païs, & ils y sont ordinairement fort maltraitez. Ce Cadi me fit donner la pipe & presenter le caffé. Il me demanda entre autres choses, si j'avois apporté avec moi des remedes pour guerir les differentes maladies. Je lui repliquai que j'en avois ; mais que quand ils me manqueroient, je sçavois en faire, & que j'avois tout ce qu'il me falloit pour cela. Il prit de-là occasion de me parler de plusieurs infirmitez dont il étoit atteint : je lui promis de quoi l'en tirer ; & je lui marquai que j'aurois l'honneur de le venir voir, lorsqu'il le souhaitteroit.

Arrivé chez moi, j'y trouvai les gens d'un Aga qui reçoit les droits de tous les Etrangers Juifs & Chrêtiens qui passent par la Ville : ce droit s'appelle *Speingi* ; je fus obligé d'aller chez l'Aga, pour m'en faire exempter. Je lui fit lire le Firment ; & je lui dis qu'en general les Francs ne devoient aucun droit sur les terres du Grand Seigneur, & à plus forte raison ceux que sa Hautesse protegeoit comme moi. Malgré les deffenses, il me dit qu'il falloit païer pour moi & pour mon valet 54.

temins *. Je repondis que je ne païerois point, que le Cadi ne l'eût ordonné. Il m'y envoïa aussi-tôt avec un de ses gens, croïant que j'y allois être condamné haut à la main. L'homme de l'Aga representa au Cadi, que je n'avois pas voulu donner le droit que devoient les Etrangers, & que son maître nous envoïoit devant lui pour me le faire païer. Je repliquai en presence du Cadi que les Francs ne devoient rien dans toute l'étenduë de l'Empire, & que d'ailleurs aïant un Firment de la Porte, il n'étoit pas supportable qu'on m'inquietât. Le Cadi, sans me rien dire, se tourna du côté de l'envoïé de l'Aga, & lui repliqua brusquement: *Va dire à ton Maître, que c'est un Sauvage & une bête, s'il ne sçait pas que les Francs ne païent rien dans tout l'Empire.* L'autre lui fit une profonde reverence, & s'en retourna confus. Je saluai le Cadi, & j'allai me reposer dans le camp où j'étois logé. Ce Camp est à la verité dans un fauxbourg, & par consequent incommode à cause de l'éloignement : mais il est des plus propres & des plus beaux que l'on puisse voir. Il y a une cour fort vaste : au milieu est une grande pierre

* anciennes pieces de 5 sols qui ont cours là.

creusée, qui tient deux muids, & que l'on emplit d'eau tous les jours deux fois, pour en fournir ceux du Camp qui en ont besoin. Enfin il y a la commodité d'un ombrage delicieux, que font plusieurs beaux Orangers dont il est environné; & qui le rend un des endroits les plus charmans de la Ville. Adana est, ce me semble, sous le plus agreable climat du monde. L'air y est des meilleurs pendant l'hiver, & les jours y sont plus beaux qu'en bien d'autres lieux au printems. Toute l'année il y croît des fruits, que les autres païs ne produisent qu'en certaines saisons; comme des melons d'eau, des melons ordinaires, des concombres, des grenades & toutes sortes de legumes & d'herbages. Pour l'Eté, apparemment que l'on n'y trouve pas autant d'agrement; car à mesure qu'il approche, cette belle Ville voit sortir ses Habitans. Dès le mois d'Avril les chaleurs y sont si grandes que tous les Bourgeois sont contraints de se refugier dans des montagnes, que l'on appelle *Laiaße*, &que je crois être des dependances duMont Taurus. Ils y demeurent près de six mois de l'année: mais aussi, dit-on, que la vie y est tout-

à-fait delicieuse, & que pendant ces six mois il se fait les plus belles Villes du monde sur ces hauteurs plantées d'arbres & pleines de grotes & de sources d'eaux. A l'extremité d'Adana, du côté du midi & au pied des murailles, passe une Riviere aussi large que la Seine, nommée *Chaquet*. Sur ses bords est le Château de la Ville : il est petit, mais bâti sur une roche vive & assez forte.

Comme je passois un jour auprès ; l'Aga qui le commande, me fit appeller ; & me demanda, si je n'étois pas le Medecin Franc. Je lui dis qu'oüi : il me pria d'entrer & de prendre avec lui une tasse de caffé. En causant il me fit des complimens infinis sut les guerisons que je faisois dans la Ville ; & me dit qu'il n'avoit jamais entendu parler d'aucun Medecin, dont les remedes eussent autant de vertu que les miens. En même tems il me montra un de ses yeux, dont il ne voïoit presque plus ; & me conjura de lui faire quelque remede pour l'en guerir : je lui promis. Ensuite il me demanda si je voulois voir le Château, & ordonna à un deses gens de me montrer tout.

Après avoir passé la premiere en-

ceinte de murailles, qui eſt flanquée de pluſieurs tours, nous entrâmes par une porte auſſi vieille que le Château. Elle eſt faite de groſſes barres de fer revêtuës de gros fers à cheval épais de trois doigts, longs de trois quarts de pied ſur un demi de large, & clouez à cloux taillez à pointe de diamants par la tête, qui eſt de la groſſeur d'une balle de jeu de paume. De-là nous paſſâmes dans de petites ruës dont les maiſons ſont la demeure des Soldats de la garniſon. Ces Soldats y ont leurs femmes & leurs enfans; mais cela ne va pas à plus de quarante menages. Enſuite nous fimes le tour des murailles: je n'y vis qu'une ſeule piece de Canon de fonte, encore aſſez petite & d'environ deux livres de balle ſeulement. Il y a pluſieurs Magazins, mais vuides; & je ne trouvai dans tout ce Château rien de remarquable, qu'une priſon affreuſe, dont l'aſpect ſeul eſt capable de faire fremir. Elle eſt de forme ronde comme un puits: elle a bien ſoixante pieds ¦ de circonference, & quarante de profondeur. Il y avoit alors une ſoixantaine de priſonniers, preſque les uns ſur les autres, & dont la miſere ne pouvoit que toucher de compaſſion.

C'est dans cette prison que fut mis *Stephano* Patriarche des Syriens avec trois autres Evêques qui professoient la Religion Catholique Romaine. Les Syriens Schismatiques après leur avoir fait faire de grandes avanies & une infinité de peines qu'ils suporterent en Martyrs, vinrent à bout à force d'argent d'obtenir contre eux un Commandement du Grand Seigneur. En consequence de cet ordre ils furent chargez de chaînes, & d'Alep amenez dans cette affreuse prison. L'infortuné Patriarche y mourut en confessant jusqu'au dernier soupir la Religion Catholique. Plusieurs autres y suivirent peu après son exemple : & les Chrêtiens du païs m'ont assuré, qu'ils moururent tous comme de veritables Saints.

Cette petite forteresse n'a pas plus de trois cens pas de tour. Lorsque l'on sort de la Ville par ce côté-là, on passe sur un beau pont de pierre de quinze arcades. A main droite au Ponant, sont de grands Aqueducs au bas desquels on voit des roües qui puisent l'eau de la Riviere à peu près comme les roües de la machine de Marly. Ces Aqueducs portent l'eau de Chaquet dans toute la Ville par differens canaux ; & il

n'eſt gueres de lieu où il y ait plus, ni de plus belles Fontaines, qu'à Adana.

J'y trouvai ſeulement deux Inſcriptions, dont la premiere eſt d'un tombeau, où l'on défend bien de mettre perſonne, d'aucune autre famille, que de celle du mort. La ſeconde, qui eſt en vers hexametres & pentametres, paroît avoir été faite en l'honneur de quelque Grand, qui avoit mis la Ville à couvert des inondations du Fleuve. On y ſouhaite à ce Seigneur une gloire immortelle, ſemblable à celle que ſe ſont acquiſe ceux qui ont fait faire les canaux du Nil. Voïez les Inſcriptions nomb. 64. & 65.

Comme je pratiquai à Adana la Medecine, les gueriſons que j'y operai, m'y firent trouver un grand nombre de bonnes Medailles. On me dit auſſi que j'en aurois indubitablement à *Tarſe*. Cette Ville n'étant qu'à huit lieuës d'Adana, je n'eus pas de peine à en entreprendre le voïage. Ainſi partis le 2. Fevrier nous marchâmes par Ponant dans une très belle plaine. En deçà des anciennes ruines de Tarſe nous paſſâmes ſur un beau Pont de pierre, dont la Riviere s'appelle *Meribaſa* ou *Synduos*. Arrivez aux démoli-

tions, nous entrâmes d'abord par une grande porte encore entiere, faite de grosses barres de fer quarrées, de vingt pouces d'épaisseur sur chaque côté : elles ont chacune près de trente pieds de haut. Les abords de Tarse sont tout en ruines ; & le peu même qui reste, & où il y a des Habitans, ne merite pas que l'on en parle. Les Grecs n'y ont pour Eglise qu'une chaumiere, dont la vûe fait assez connoître leur indigence. L'Eglise des Armeniens est passablement belle. Ils content que c'est S. Paul lui-même qui l'a fait bâtir ; & l'on y voit une pierre de Marbre, qu'ils assûrent être celle où les Apôtres étoient assis, lorsque Jesus-Christ leur lava les pieds. Ils disent encore, l'assûrant même par serment, que le Vendredy saint il sort de cette pierre une grande abondance d'eau, dont ils remplissent plusieurs vases, & que cette eau guerit d'un grand nombre de maladies. Si la chose est veritable, il est facile de s'en convaincre : je voudrois pourtant l'avoir vûë, pour en être veritablement persuadé ; & je n'étois pas un homme à les en croire sur leur parole ; parceque leur païs me parut plus qu'aucun autre le Roïaume des Fables ; on les

y debite même d'un ſang froid à ſurprendre tous les Etrangers. Les Habitans aſſurent que c'eſt chez eux où eſt mort le Prophete Daniel : j'entrai dans une Moſquée, ſous laquelle on pretend qu'il a été enterré. Les Turcs y ont mis ſur une grande tombe un cercueil de bois, qu'ils reverent ; & ils le font voir eux mêmes, à ceux qui viennent à Tarſe, comme une rareté. Ce cercueil eſt toûjours couvert d'un grand drap noir en broderie.

On detruit à preſent les anciennes murailles de la Ville, pour y bâtir des Camps & des maiſons. Tarſe n'eſt pas peuplée, parce que la peſte y eſt preſque toûjours. Ce n'eſt pas que l'air y ſoit abſolument mauvais : j'en attribue la cauſe à la mal-propreté des Habitans, qui n'ont aucun ſoin de faire jetter les immondices de leur Ville, & chez qui pour ces ſortes de choſes il n'y a aucune police. A juger de Tarſe par ſes anciennes enceintes, elle avoit plus de quatre lieuës de tour : je l'ai fait ; & par l'examen & l'inſpection des ruines d'une ſi grande Ville, je ne doute nullement que ce ne ſoit dans les tremblemens de terre qu'il faille chercher la cauſe de ſa deſtruction. L'on y voit

manifestement des Edifices renversez; dont les fondemens semblent sortir de terre; c'est-à-dire le haut en bas & le bas en haut. Je n'y trouvai qu'une petite Inscription : elle parle d'un Eutrope, qu'elle marque avoir été Gouverneur ou General : on la peut lire nomb. 66.

Autour de ces demolitions, en plusieurs endroits croissent sous terre de petites racines semblables à des œufs de pigeon; & que l'on appelle en Turc *Taupalac.* Ces racines sont un peu plates, & ont en même tems de petits rejettons comme des cheveux. J'en pris quelques-unes par curiosité, & d'autant plus volontiers, qu'au rapport des Habitans de Tarse, elles ont quantité de vertus extraordinaires. Je ne dirai rien de la creduiité de ce peuple sur les grands tresors, qui selon lui sont cachés sous les ruines de cette Ville. Il est certain qu'il y en a si elle a été renversée par des tremblemens de terre, Tarse aïant été autrefois une Ville où abondoient sans doute les richesses : mais on dit souvent ce qu'on souhaitteroit : & il est étonnant, que ces gens qui parlent toûjours de tresors, ne les deterrent jamais; ils sont

ncore infini-
ur leur hau-
vû de si éle-
: admirable
ns à le con-
une petite

escendus, «
er des con- «
entrer, ils «
leur mon- «
s dans une «
Là ils s'a- «
boire, & «
'oient ap- «
du lieu & «
ur inspire- «
is s'y laisse- «
te fût d'u- «
ipissement, «
ils l'eussent «
nunition de «
on le croit «
qui ne doit «
ls resterent «
cinquante «
mmeil un «
efusant de «
dinaires à «
lta, & les «

le s'éleve une montagne d'une roche vive, & tellement escarpée de toutes parts, que l'on n'y remarque aucun chemin. Ce lieu qui est à trois lieuës de Tarse, paroît effectivement être quelque chose d'extraordinaire. Sur cette montagne est une grande Ville; & de la plaine l'on en apperçoit les portes, qui sont de fer. Les gens du païs appellent cette Ville la Ville de *Nemrod*; & ils pretendent qu'autrefois elle étoit habitée par des Geans qui étoient les maîtres de tout le païs. Il y a de la Ville en bas trois grands degrez, du côté où l'on voit la porte: ils ont trente à quarante pieds de haut chacun, & sont faits sans doute à proportion des jambes de ceux qui les montoient; c'étoit par là que les Geans descendoient dans la plaine. Ce qu'il y a de certain, c'est que les portes que j'ai vûës de mes propres yeux, ont plus de cent pieds de haut chacune; & que les bâtimens, que l'on remarque sur la montagne, sont d'une grandeur absolument prodigieuse. J'avois un chagrin mortel de ne pouvoir pas monter en haut, pour visiter ces monumens, qui sont des plus merveilleux de l'antiquité. L'on voit, dans ce qui paroît être la Ville,

e infini-
eur hau-
de si éle-
dmirable
n le con-
ne petite

ndus , «
es con- «
er , ils «
r mon- «
ns une «
ils s'a- «
e , & «
nt ap- «
ieu & «
nspire- «
y laisse- «
ûe d'u- «
ment , «
eussent «
ion de «
le croit «
ne doit «
fferent «
quante «
il un «
nt de «
res à «
& les «

» défit. L'occasion, comme l'on voit, » étoit à prendre aux cheveux ; & peut-» être que sans ce long somme les » Geants demeurez sur terre, y feroient » les ravages dont on a tant parlé au » tems passé ; & Dieu sçait ce que nous » ferions nous autres pigmées. Mais » voici de grands évenemens qui suivi-» rent cette illustre défaite.

» Les quatre Geants reveillez au bout » de cent cinquante ans, commen-» cerent à se dire l'un à l'autre : *Quoi » après avoir si bien mangé avant que de » nous endormir, il est possible que nous » mourions de faim! On dit que qui dort » dine : mais assurémment le proverbe » n'est pas pour nous : il faut que la faim » soit venuë se refugier icy à quelque coin » de la grotte :* Ils firent quelques-au-» tres reflexions sur leur faim canine ; » & ensuite ils en choisirent un d'en-» tre eux, pour aller d'abord à la Vil-» le leur querir quelque chose à man-» ger, dans le dessein lorsqu'il seroit de » retour, de faire ensemble la commis-» sion dont les avoit chargés la republi-» que gigantesque.

» Ce Geant parti de-là & proche de » la Ville, fut d'abord frappé de plu-» sieurs changemens qu'il remarquoit.

Les Habitans lui paroissoient habillez «
d'une maniere toute autre qu'aupara- «
vant; & quelques-uns à qui il voulut «
demander quelque chose lui parle- «
rent une autre langage, qu'il traitoit «
de baragoüin, & qu'il n'entendoit «
pas. Il étoit en un mot malgré sa «
taille superbe tout honteux. «

Mais ce fut encore quelque chose «
de plus surprenant pour lui & pour «
toute la Ville, lorsqu'aïant été ame- «
né devant le Roi, il dit à sa premie- «
re demande, *qu'étant partis le matin* «
d'auprès de leur Commandant au nom- «
bre de quatre, ils étoient entrez dans «
une grote, où après avoir bû & mangé, «
ils s'étoient endormis : que ses compa- «
gnons attendoient son retour pour descen- «
dre avec lui dans la Ville, & qu'il prit «
garde de ne pas offenser leur Maître le «
redoutable Nemrod. Il faut que tu sois «
bien effronté, lui dit le Roi, *de me fai-* «
re ici de semblables menteries; mais tu «
seras puni comme tu le merites, & il t'en «
coutera aujourd'hui la tête. «

Le Geant lui soutint, *qu'il disoit la* «
verité, qu'il consentoit qu'on lui ôtât la «
vie, si on le trouvoit en mensonge : en- »
fin que si on ne vouloit pas le croire, «
la grotte où il avoit laissé les autres n'é- «
toit pas loin. Mais, disoit le peu- «

» ple, *tu ne sçais donc pas, que l'hom-*
» *me dont tu parle à sa Majesté, a été*
» *défait par son grand-pere, qui a exter-*
» *miné avec lui tous les autres Geants.* Il
» persista toûjours à dire, *qu'on pourroit*
» *se convaincre soi-même de ce qu'il assuroit.*
» Le Roi de l'autre côté, persuadé que
» c'étoit un Geant descendu de quel-
» qu'autre, commençoit déja à craindre
» pour ses états; & lui demandoit in-
» stamment le païs d'où il venoit. A la
» fin il lui promit la vie pour lui &
» pour ses compagnons, s'il prouvoit
» la verité de ce qu'il avançoit. Il or-
» donna à sa garde de l'accompagner
» vers la grotte. Mais *j'étois venu*, ajoû-
» ta le Geant, *pour chercher à manger*
» *à mes camarades; & je juge que si leur*
» *ventre est aussi malade que le mien, ils sont*
» *bien prêts de mourir de faim, & pour-*
» *roient bien me faire mentir.*

» Le Roi lui fit apporter sur le champ
» à manger; mais il n'en voulut rien
» faire; & demanda à porter ce qu'on
» lui presentoit à ses compagnons, avec
» qui il le mangeroit. On l'y lais-
» sa donc aller. Il raconta aux autres
» cette étrange avanture: il leur dit
» qu'on lui avoit appris *que leur roïau-*
» *me ne subsistoit plus: que le Roi qui*

regnoit à present dans la Ville de Tarse, «
étoit le petit-fils de celui à qui ils alloient «
demander des contributions ; que l'autre «
étoit mort il y avoit plus de cent ans ; & «
que de la maniere dont il voïoit les cho- «
ses changées, le langage varié, & les «
maisons qui subsistoient de ce tems-là ab- «
batuës ; il y avoit bien cent cinquante «
ans qu'ils dormoient. Ses camarades de «
leur côté le traiterent d'écervelé ; & «
il eut beau leur dire qu'ils seroient »
bien-tôt convaincus, ils regarderent «
toutes ses paroles comme les fruits «
d'un esprit derangé, tant qu'ils ne «
virent point le nouveau Roi à leurs «
trousses. Sa presence les étonna ; mais «
ils le prierent de leur laisser voir la «
verité de toutes les choses qu'on leur «
disoit. Il les fit conduire par toute «
la Ville ; & ils furent étrangement «
surpris de n'y voir plus aucuns «
Geants. «

On ajoûte qu'ils supplierent le Roi «
de leur faire connoître le Dieu qu'il «
adoroit, parce qu'ils vouloient aussi «
l'honnorer dans la suite ; persuadez «
que c'étoit lui qui les avoit assoupis, «
pour les empêcher de secourir leurs «
camarades, & dans le dessein d'aba- «
tre la puissance des Geants. Le Roi «

» leur accorda de demeurer dans la grot-
» te, à condition qu'il y mettroit un
» garde. A ce garde on donna un trou-
» peau de mouton, dont le lait seroit
» destiné pour leur nourriture. Il faut
» croire que le Roi de Tarse avoit don-
» né de bons principes à ces Geants;
» car on assure qu'ils menerent là une
» vie fort retirée & fort austere.

Avant leur mort, dont on ne marque pas précisement le tems, ils y creuserent des antres profonds, dont l'entrée est dans leur grotte. Il n'y en a qu'une pour tous ces antres, qui se tiennent, & communiquent de l'un à l'autre. Cette entrée est faite comme la bouche d'un Chameau; & l'on assure que lorsqu'un homme est un menteur, un scelerat, ou un impur; s'il veut entrer dans ces antres par cette bouche, elle se ferme d'elle-même & l'écrase. Au contraire les bons & ceux qui aiment la verité, y passent, lorsqu'ils veulent, librement; & se trouvent ensuite dans des lieux où ils goutent tous les plaisirs imaginables. L'on me conta aussi qu'il y en a qui y sont restez, charmez de la beauté de ces lieux & ne les pouvant plus abandonner: que d'autres en sont ressortis pour quelques

affaires qu'ils avoient ſur la terre : mais que le plus grand nombre, eſt de ceux qui y ont été écraſez. Enfin l'on me dit qu'on y voit encore ſouvent le garde qu'y mit le Roi de Tarſe, avec ſon troupeau de moutons & cinq ou ſix Bergers qui ſe promenent enſemble.

Je n'aurois jamais fait ſi je voulois raconter toutes les merveilles qu'on debite. Pour la Ville, les portes, & les degrez ; ce ſont des choſes que j'ai vûes. J'eſpere que dans un autre voïage, je pourrai monter dans la Ville, ou entrer dans ces antres ; & regarder à loiſir des monuments ſi curieux. Il s'y trouvera peut-être quelque Inſcription qui nous inſtruira plus pleinement de ce que ç'a été.

Je ne voulus pas reſter long-tems à Tarſe ; parce que ma qualité de Medecin m'obligeoit quelquefois de viſiter des peſtiferez. J'oubliois de dire que cette Ville s'appelle encore *Tarſou.* J'en ſortis donc pour retourner à Adana où je ne demeurai que juſqu'au 15. de Fevrier.

CHAPITRE XXXIX.

Suite du voïage. Histoire d'un ancien Medecin. Antioche. Alep. Riviere d'Abraham. Chien extraordinaire. Sidon. Jaffa, traditions de ce païs.

JE partis d'Adana en la compagnie de plus de quarante pelerins. Ils alloient à Jerusalem, & la plûpart menoient leurs femmes avec eux. Nous passâmes le Pont dont j'ai parlé, & par consequent la Riviere de Chaquet. Nous prîmes nôtre route par Levant & par Siroq. Après six heures de chemin nous trouvâmes une autre Riviere aussi grosse que la Loire, & dont le courant est aussi fort doux. Cette Riviere s'appelle *Chagan* : on la passe sur un beau Pont de pierre de neuf arcades. En sortant de dessus nous entrâmes dans le Casabas de *Mecis*, où nous logeâmes dans un Camp fort grand. On voit autour de-là des ruines considerables, qui marquent que c'est la place de quelque belle Ville. Les pelerins païerent à l'Aga du lieu un écu par tête. On m'y conta que sur

les montagnes voiſines, qui ſont en aſſez grand nombre, il croiſſoit quantité de ſimples rares & d'une vertu merveilleuſe. On me vanta ſur tout celle de *Gebelnours* *. C'eſt une tradition des Habitans, que les Medecins de l'antiquité y venoient de fort loin chercher des Herbes; & qu'un entre autres des plus habiles y avoit trouvé un ſimple admirable, qui pouvoit faire vivre l'homme beaucoup plus long-tems qu'il ne vit à preſent, ſans être jamais malade ni ſouffrir les incommoditez de la vieilleſſe. Mais nos joïes ſont toûjours ſuivies de quelque malheur imprevû: ce Sage en revenant, obligé de paſſer la Riviere, s'y noïa. Par là il perdit la vie qu'il alloit ſe conſerver, l'herbe qui la lui auroit prolongée, & les livres qu'il venoit de compoſer pour laiſſer une ſi belle connoiſſance au genre humain.

* *Gebelnours* ſignifie en Arabe *le Mont des fleurs.*

Le 16. partis à la pointe du jour, pendant une heure nous cotoïames la Riviere: elle remonte un peu du côté du Nord. De-là nous continuâmes nôtre chemin par Levant. Ce païs eſt par tout fort beau: l'on y rencontre ſucceſſivement des vallées, & de petites collines, qui par leurs eaux en cauſent

la fertilité & la verdeur. Il y a sur la plûpart de ces collines des ruines d'anciennes habitations magnifiques. Après sept heures de marche, nous passâmes devant le camp *d'Aßen Bacha* : il n'y avoit pas plus de trois cens tentes. Son armée étoit composée d'environ 10000. hommes. Avec cela il faisoit la guerre aux Turcomans : il les avoit même défaits en plusieurs endroits ; & pour jetter l'épouvante parmi les autres, il en avoit fait pendre un très grand nombre. Le lieu où il étoit campé s'apelle *Courtecoulla* : il n'y a qu'un Caravenseras qui soit passable ; & les Villages d'autour ne sont pas fort gros. Derriere Courtecoulla est une montagne assez haute : une lieuë de chemin nous mit au sommet, où nous fîmes nôtre Connac auprès d'un ruisseau.

Le 17. après avoir traversé pendant une demie heure une plaine d'une lieuë, qui est sur cette montagne, nous la descendîmes par un chemin qui nous parut fait de main d'homme : il est toûjours entre deux rochers. Au bas nous trouvâmes une grande arcade bâtie de grosses pierres de taille, & appuïée de chaque côté sur deux rochers. Je ne doute point que ce lieu n'ait été

autrefois un paſſage très difficile; il s'appelle *Caraly-capy.* Nous y vîmes quantité de Turcomans pendus & arrêtés par la poitrine à des crochets de fer.

De-là en deux heures nous gagnâmes le rivage de la mer. Juſque-là tout le canton, dont nous avons parlé depuis les portes d'Adana, eſt appellé *Derveïein.* Nous fîmes le tour du golfe; & nous arrivâmes au *Païaſſe.* C'eſt une aſſez bonne Ville : j'y logeai dans un Camp, & laiſſai partir ma compagnie. J'y reſtai tout le 18. & voïant que je ne trouvois point de médailles, j'en ſortis le 19. pour me rendre à *Alexandrette.* Je mis quatre heures entieres à en faire le chemin. Sur une petite hauteur à une lieuë en deçà, ſe voit un ancien Château : il eſt preſque démoli en dedans; mais il a encore des portes de fer toutes fermées. On l'appelle *Marquez*; & les gens du païs diſent qu'il eſt plein de treſors gardez par des Eſprits.

Alexandrette eſt aſſez peu de choſe: elle eſt ſituée dans un lieu mal ſain & marécageux; & il s'en faut bien qu'il y ait autant d'habitans qu'en devroit avoir un port de Mer. Lorſque j'y étois, il s'y éleva un vent qu'ils appellent Ra-

dier, & qu'on peut fort bien nommer Ouragan : il devint en peu d'heures si violent , que les Vaisseaux qui étoient au moüillage , se detacherent des ancres , furent poussez à plus de dix mille , & coururent risque de perir. C'est dans cette Ville qu'abordent toutes les marchandises d'Alep , & qu'on les embarque pour l'Europe. Je la quittai le 21. après midi. Nous allâmes coucher au Casabas nommé *Bailam* : le lieu est assez gros ; il est bâti en amphiteâtre , & sur trois penchants de montagne , qui de loin le font extremement paroître.

Le 22. partis à la pointe du jour , après neuf heures de marche , j'arrivai à *Antioche* , où je logeai dans un Camp. Cette Ville , autrefois la premiere de l'Orient , a perdu sous les Turcs toute sa beauté : on l'appelle en Turc *Entaquie*. Elle étoit située sur le penchant d'une montagne ; & ses anciennes enceintes font voir qu'elle a été une des plus grandes Villes du monde. Ses murailles sont , à mon avis , quelque chose de remarquable par leur largeur & leur étenduë : je mis quatre heures à en faire le tour : je le fis par dessus ; sans que rien m'arretât , que les ruines sur lesquelles je jettai les yeux en passant seu-

lement : je dis par dessus ; parce qu'on le peut faire par dedans, où il y a un chemin couvert, qui regne autour de la Ville, & rend en tems de guerre la communication des Habitans les uns avec les autres assez facile. Il y a eu des Edifices d'une magnificence à les faire regretter éternellement : je vis avec chagrin les restes de plusieurs ; & entre autres, de beaux Temples à moitié démolis, & dont quelques-uns ont été taillez dans le roc avec une adresse incroïable. Il n'y a plus à present que le bas de la montagne qui soit habité. Cela fait une Ville fort longue qui ne laisse pas d'avoir son agrément. Elle est sur le bord d'une belle Riviere, que les Turcs appellent *Assensou* ; c'est sans doute le Fleuve Oronte dont nous parlent si souvent les anciens Auteurs. Il est plein de bon poisson, & l'on y pêche les meilleurs anguilles de l'Orient : les Antiochiens les salent ; & c'est une partie de leur commerce : mais le plus considerable est en soïe & en cire. Ils ont aussi de bon vin : il y vient comme la plûpart des autres choses en abondance ; nous eûmes soin d'en faire nôtre provision. Antioche me donna de fort bonnes Medailles ; & j'eus lieu d'être

content de la recherche que j'en fis chez les Turcs, les Juifs & les Chrêtiens.

Pour continuer mon voïage, je me joignis le deuxiéme Mars à une Caravanne de plus de cent personnes armées. Nous marchâmes d'abord trois heures par Grec & Tramontane dans une plaine à côté d'un Lac & de *l'Oronte*, que nous laissâmes à gauche. Dans cet espace nous passâmes sur un Pont qui a deux portes, & sous lequel coule ce Fleuve. De-là nous avançâmes dans la même plaine environ quatre heures de chemin; & nous nous reposâmes auprès d'un Village nommé *Hareim*, dans les ruines d'une grande forteresse encore pleine de belles voutes: elle n'a pour habitans que quelques pauvres gens du païs que la misere oblige d'y demeurer.

Le 3. après avoir marché deux heures dans une large plaine, nous trouvâmes un chemin rempli de grosses pierres, qui le rendoient presque impraticable. Les plaines voisines en sont aussi presque toutes couvertes; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que la plûpart sont taillées. Cela pourroit faire conjecturer qu'il y a eu là une ou même plu-

ſieurs grandes Villes ; autrement je ne vois pas d'où ſeroient venuës toutes ces ruines. Si elles ſont les reſtes d'une ſeule, il faudroit qu'elle eût eu dix lieuës de tour. Ce mauvais chemin nous dura quatre heures entieres. A une lieuë de-là eſt un Village nommé *Danna*, où l'on voit encore les démolitions de quelques Temples ou d'autres beaux Edifices tous de Marbre.

Le 4. partis à la pointe du jour après ſept heures de marche, nous nous trouvâmes à *Alep*, où je fus loger chez M. Sauron mon ancien ami. D'Alep où je demeurai juſqu'au 24. j'allai à *Tripoli de Syrie* par les mêmes endroits que dans mon premier voïage.

J'en ſortis le ſix Avril, nous marchâmes cinq heures ce jour là & dix le lendemain par des chemins fort difficiles. Nous fîmes nôtre Connac ſur *l'Abraham*, petite Riviere qui va ſe décharger dans la Mer à *Baru*. On l'appelle autrement *la Riviere du Chien*, parce qu'autrefois il y avoit ſur les bords une colomne fort haute, ſur laquelle étoit un chien de pierre, de la groſſeur d'un Cheval, dont le peuple conte mille choſes extraordinaires. Ce

chien étoit, me dit-on, fort utile à la province; car dès que les ennemis avoient ſeulement deſſein d'y entrer, il en avertiſſoit aboïant alors continuellement. La colonne & par conſequent le chien tomberent dans la Riviere. L'Emir Phacradin en fit couper la tête, & l'envoïa en preſent aux Venitiens; ainſi l'on n'en voit plus que le corps. Je l'ai vû par curioſité comme les autres: le chien montre le ventre où l'on voit une grande ouverture quarrée. Cela me fit conjecturer qu'il étoit creux: ainſi il eſt problable que quelque Prince l'aura fait faire pour tromper ces peuples naturellement ſuperſtitieux. Je ne doute point que la colonne, qui a dû être extremement groſſe pour ſoutenir un chien ſi monſtrueux, ne fût creuſe auſſi; de ſorte que ſi-tôt que des eſpions apportoient quelques mauvaiſes nouvelles; le Prince, pour venir plus facilement à bout de ſon peuple, faiſoit aboïer le chien. La voix d'un homme, venuë du fond de la colonne, paroiſſoit à une canaille ignorante un Oracle infailliblement deſcendu des Cieux, ou ſorti des enfers.

Le 8. nous paſſâmes cette Riviere

ſur un fort beau Pont. De-là nous conſiderâmes une montagne voiſine, qui nous parut toute taillée en cadres. En effet, nous en étant approchez, nous vîmes en bas-reliefs des renommées, des victoires, & divers portraits de Heros, que le tems a un peu defigurez. J'y remarquai des Inſcriptions, qu'il étoit impoſſible de déchiffrer. Ce fut après ces cadres & de deſſus le parapet qui borde l'Abraham, que je vis d'aſſez proche le chien dont j'ai parlé. Il eſt dans l'eau ; & comme elle eſt fort claire, je l'examinai depuis un bout juſqu'à l'autre fort à loiſir : on trouve peu de Chevaux d'une corpulence auſſi énorme. De ce pont à *Barut* il y a pour huit heures de chemin. Nous y arrivâmes le ſoir aſſez las ; & je fus loger chez les Reverends Peres Capucins.

On ſçait que cette Ville a été autrefois illuſtre, ſoit pour ſa grandeur, ſoit pour les ſciences. On y voit des ruines conſiderables, & de deux ſortes. Les anciennes qui ſont en grand nombre, mais tout-à-fait impraticables, comme de vieux Temples ou d'autres ſemblables Edifices, qui étoient ſans doute déja tombez avant les Croi-

sades ; & les nouvelles , qui sont de vastes & magnifiques Palais qu'y fit bâtir de son tems l'Emir Phacradin. Ces Palais sont presque abandonnez , & commencent à s'en aller de tous côtez. Je trouvai à Barut quelques Medailles ; & comme mon sejour n'y fut pas long , je n'en partis qu'avec l'envie d'y revenir.

Le 10. aprés avoir marché quatre heures , nous passâmes le Fleuve *d'Amour.* A cinq heures de là est une grosse Riviere , que nous traversâmes encore. Enfin une autre lieuë de marche nous mena jusqu'à *Seide* qui est l'ancienne Ville de *Sidon.*

Cette Ville est située sur le bord de la Mer ; & son terroir est par tout fertile & fort agreable. Mais Seide est peu de chose , si on la compare à Sidon ; & les ruines que l'on voit autour de cette Ville , nous marquent qu'autrefois elle étoit infiniment plus belle. Auprès est une Isle qui s'avance dans la Mer ; & sur cette Isle est bâtie la citadelle. Elle communique avec Seide & à la terre ferme par un pont magnifique ; & ne sert la plûpart du tems que de prison aux Grands de ces Provinces , dont on est mécontent. On

voit plus loin plusieurs autres petites Isles assez agreables : c'est là que moüillent les Vaisseaux marchands de l'Europe : mais le moüillage n'y est pas des meilleurs, sur tout dans l'hyver; parcequ'il n'y a rien qui éloigne la violence des vents. Le negoce de Seide est de coton, de soïe, & de laines : il s'y fait par les differentes nations avec une entiere liberté ; & de toutes les Echelles du Levant, il n'y en a point où les Francs vivent plus tranquilles.

Mon intention étoit d'aller de Seide à Jerusalem, pour ensuite me rendre par terre en Egypte : l'occasion s'en presenta plus favorable que je ne l'aurois osé esperer. Il partoit une barque pour *Jaffa* ; & M. Reverend, premier Droguement de la nation, se mettoit dessus. Je profitai donc de sa compagnie ; & nous nous embarquâmes le 12. à quatre heures de l'aprés midi. Nous navigeâmes le reste du jour & la nuit suivante avec assez de vitesse.

Le 13. nous nous trouvâmes vis-à-vis le cap *Lazaret* ; & le vent devenu contraire, nous obligea de moüiller devant *Caiphe*. Comme c'est un lieu où l'on ne rencontre jamais que des fripons, nous restâmes toute la journée

à l'ancre, & sans mettre pied à terre.

Le 14. sur le midi nous fîmes voiles; mais le vent, qui avoit paru d'abord vouloir nous faire avancer, retira bientôt ses faveurs, & nous contraignit de revenir à l'endroit d'où nous étions partis.

Le 16. en cotoïant le rivage, nous passâmes devant le Château *Pelegrin*, devant *Cesarée*, & devant le Village de *Zebedée*. De-là nous fûmes sans peine à la rade de Jaffa, où nous demeurâmes sans avancer. Une barque du Port vint nous prendre, & decharger celle qui nous avoit amenez; parce que les bâtimens ne vont point donner fond dans le Port, qui se comble tous les jours, & devient par consequent très dangereux. Nous fûmes loger à la maison des Peres de la Terre-Sainte. Nous y trouvâmes Messieurs *Brest* qui nous reçûrent fort bien. L'on nous dit que nous logions où avoit autrefois logé saint Pierre; & que cette maison avoit été bâtie sur les fondemens de celle de Simon le corroïeur.

Jaffa est le Port de Mer de la Palestine; & étoit autrefois une Ville fort considerable. On l'appelloit ancien-

nement *Joppé* : mais il y a apparence que ce n'étoit que les Etrangers ; & que les Orientaux l'ont toûjours nommée *Jaffo* ou *Jaffa* : puiſque les Arabes ne connoiſſent point la lettre *P.* & qu'il eſt probable que les Juifs, qui tenoient ces provinces, n'avoient que les mêmes lettres. Quoiqu'il en ſoit, Jaffa eſt à preſent auſſi ruinée que toutes les autres anciennes Villes, qui ſont ſous la domination des Turcs. C'eſt le tout ſi elle a quatre cens Habitans : ils ſont revendeurs ; & ne debitent que les proviſions neceſſaires aux pelerins de Jeruſalem. Ils ont fait au dehors une eſpece de terraſſe, ſur laquelle ils tiennent toûjours pluſieurs petites pieces de Canon : cela empêche l'approche des Arabes, qui viennent quelque fois ravager le païs. Il y a encore deux Tours quarrées que l'Aga prend pour ſa demeure. Il eſt mis là par le Grand Seigneur, pour exiger des pelerins *les Caffars* ; c'eſt-à-dire pour chaque pelerin quatorze piaſtres dabouguel : mais auſſi pour cette ſomme il fait fournir de voiture juſqu'à Jeruſalem.

On ſçait que c'eſt à Joppé que s'embarqua le Prophete Jonas pour Tarſis,

& que ſaint Pierre vit un drap qui deſcendoit du Ciel & étoit rempli de toutes ſortes d'animaux. C'eſt auſſi une vieille opinion de quelques Chrêtiens, que de cette ville ſortirent un jour la Magdeleine, ſainte Marthe & Lazare pour ſe mettre en Mer ſur un bâteau ſans voile, ſans rames & ſans gouvernail. Comme la Paleſtine eſt devenuë un païs de traditions populaires, je rapporterai celles des lieux où je fus obligé de paſſer dans mon voïage, ſans prétendre les garentir. En voici une de Jaffa, qui paroît plus ancienne que le Chriſtianiſme ; & qui reſſemble aſſez à la fable de Perſée & d'Andromede.

Le bord de la Mer auprès de cette Ville eſt plein d'écueils : Les gens du païs diſent qu'il y avoit autrefois, tantôt ſous les antres, tantôt ſur le haut des rochers, un monſtre marin d'une figure hideuſe & épouvantable ; qu'il paroiſſoit ſouvent ſortant des antres, & s'avançant dans la Mer avec des bruits horribles. Ils ajoûtent qu'ils étoient obligez de lui donner tous les jours, quelque malheureux à devorer, pour éviter de plus grands ravages : mais qu'un homme qui avoit des aîles,

devenu amoureux d'une Princeſſe qu'on étoit contraint d'expoſer à ce monſtre, le combattit, le tua, & ainſi delivra ſa maîtreſſe du peril, & la Province de cette affliction publique. Je m'informai à quelques Turcs, s'ils ne ſçavoient pas le tems de cette victoire: ils me répondirent, qu'elle étoit d'avant Mahomet, & du tems des premiers Infideles.



ERRATA.

PAge 48. *ligne* 20. Cheoftre, *lifez* Quioftre. *Pag.* 72. *lig.* 8. Chokadara, *lif.* Chokadar. *Pag.* 75. *lig.* 16. Sanarafou, *lif.* Sanaru-fou. *Pag.* 114. *lig.* 8. par, *lif.* dans. *Ibid. lig.* 21. Daumalie, *lif.* Domalié. *Pag.* 120. *lig.* 25. *adj.* pas. *Pag.* 136. *lig.* 19. Vaine, *lif.* Vams. *Ibid. lig.* 30. *de même. Pag.* 137. *lig.* 20. d'Agybrahim, *lif.* d'Agibairam. *Pag.* 157. *lig.* 11. Courangé, *lif.* Courangy. *Pag.* 179. *lig.* 23. cent, *lif.* trois. *Pag.* 199. *lig.* 5. fe, *lif.* le. *Pag.* 204. *lig.* 15. Queve, *lif.* Gueve. *Pag.* 231. *lig.* 30. Abfa, *lif.* Abafa. *Pag.* 279. *lig.* 7. Da-ont-elic, *lif.* Dahouclic. *Pag.* 284. *lig.* 16. Guion, *lif.* Goujon. *Pag.* 305. *lig.* 18. Cafabal, *lif.* Cafabas. *Pag.* 307. *lig.* 24. Kachechiade, *lif.* Kachechinde. *Pag.* 323. *lig.* 30. huit, *lif.* dix-huit. *Pag.* 341. *lig.* 27. Choquet, *lif.* Choquen. *Pag.* 346. *lig.* 8. *de même.*

INSCRIPTIONS.

Inscriptions de quelques Marbres trouvez dans les Ruines d'un Edifice auprès de celles de Cyzique.

1.

ΤΩΝ ΚΙΤΗΕΛΥΚΥΤΑΤ...
ΥΩΣ ΕΙΛΙΩΑΜΒΡΣΙΩΤ...
........ΣΕΤΕΡΟΣ...

2.

ΝΑΙΚΙΓΑΜΕΤΗ :.: ΚΑΙ Τ
Τ ΛΕΛΟΙΠΟΙΣΑΠΑΓΟ
ΟΛΜΗΣΗΚΑΤΑΘΕΣΟ

3.

ΙΙΑΠΟΣ ΠΟΠ
ΕΛΛΙΝΙΑΕΥΧΝ

4.

ΚΥΕ :.: ΚΟΝΚΤΙΣΤΗΝ ΗΠΟ-
ΛΙΣΕΠΙΑΡ ΧΟΝΙΩΝΙΩΝ:·: ΕΡΙ-
ΤΙΟΥΛΙΟΝΣΕΛΕΥΚΟΝΥΟΝ-
ΑΡΧΙΕΡΕΩΣΠΡΟΝΟΗΣ

ΑΝΩΝ ΤΗΣ ΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ
ΚΑΙ ΤΟΥΛΙΑ
ΤΩΝ ΑΝΔΡΙΑΝΤΩΝ ΚΟΣΜΟΥ
ΤΟΥ ΘΕΑΤΡΟ.ΕΝ ΤΗΕΑΥΤΩΝ
ΑΡΧΗΓ· ΙΟΥΛΙΟΥ ΣΕΛΕΥΚΟΥ
ΚΑΙ ʻΑΥΡΗΛΙΟΥ ΠΑΚΙΔΙΑ-
ΝΟΥ ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΥ

5.

:.ΝΛΙΑΣ ΛΙ... ΩΝΤ
.. ΛΠΙΟΣ ΦΑΙΝΟΣ ΑιΧΩΝ
.. ΑΡΧΩΝ ΑΞΙΩΣ ΑΝΤΩΝ ΝΥΣ
.. ΝΕΣΗΤΑΣΑ ΚΑΙ ΕΠΕΓΡΑΨΑ
.. ΔΕΙΞΑΝ ΤΑΣ ΤΑ ΔΙΚΑΙΑ-
ΗΣΕΙΣ)... ΡΩΜΑΣ ΚΑΙ ΜΥΣ-
ΤΗΡΙΑΡΧΑΣ

ΕΙΣΟΔΟΥ
ΟΥΛΠΙΟΣ ΦΑΙΝΟΣ Φ...
ΦΛΑΥΡΗ ΠΡΩΤΑΣ

:..ΕΙΣΟΔΟΥ
...ΡΟ✻✻Σ
......ΟΥ

6.

ΔΕΕΠΙΠΡΟΦΑΤΕΩΣΤ
ΙΣΙΣΤΟΜΜΗΡΗΟΝ

7.

Inscription du Tombeau de Nicomedie.

ΑΥΡ ƐΑΡΙΝΟϹ. ΑΡΞΑΣ ΤΗΣ ΚΡΑΤΙΣ ΤΗΣ ΦΥΛΗΣ ΠΟΣ ΕΙΔ ΩΝΙΑΔΟΣ ΕΘΗΚΑ ΤΗΝ ΟΡ°ΝΕΜΑΥΤΩ ΚΑΙ ΤΗΣΥ ΝΒΙΩ ΜΟΥ ΑΥΡΗΛΙΑΥ. ΔΙΟΓƐΝƐΙΗ ΚΑΙ ΤΗ ΘΥΓΑΤΡΙ ΜΟΥ ΑΥΡΗΛΙΑ ΒΑ-ϹΙΛΙΚΗ × ΤΗ ΚΑΙ ΜΑΤΒΩΝΗ ΠΡΟΤΕ-ΛΕ ΤΗΕΑΣΗ ΝΕΙΚΗΣΑ ΣΑΝΕΝΣΩ ΦΡΟΣΥΝΗ ΠΑΣΑΝΓΥΝΑΙΚΑ, ΖΗΣΑΣΑΝ ΕΤΗ ΚΒ ΚΑ ΠΒΟΥΛΟΜΑΙ ΜΕΤΑ ΤΟ ΚΑΤΑΤΕΘΗΝΑΙ ΗΜΑΣ ΜΗΔΕΝΑ ΕΤΕ-ΡΟΝ ΑΝΟΙΞΑΙ ΤΗΝ ΣΟΡΟΝ ΕΙ ΜΗΕ ΑΝΕΠΕΙΞΗΤΕΚΝΩ ΗΜΩΝ ΕΑΝΔΕ ΤΙΣ ΠΑΡΑ ΤΑΥΤΑ ΠΟΤΗΣΕΙ ΔΩΣΕΙ. ΠΡΟΣ ΤΕΙΜΟΥΤΩ ΙΕΡΩΤΑΤΩ ΤΑ ΜΕΙΩ✱ -/Ε. ΚΑΙ ΤΗΠΟΛΕΙ✱/ΓΧΑΙΡΕΤΕ.

8.

Inscription trouvée sur la porte de l'Eglise de S. Pantaleon à une demie lieuë de Nicomedie.

ΔIS MANIBUS. VITALI. VERNAE SVO. QVI VIXIT ANNOS XXVII.Q.NASIDIVS. SEVEPVS ΛICTOR. DECVR. SEPVO FIDELISSIMO H SVI AMANTISSIMO.

TMP.

9.

Inſcription trouvée ſur une des murailles de la même Egliſe par dehors.

ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ ΑΑΙΣ ΤΟΥ
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΑ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ.

10.

Inſcription priſe d'un Marbre percé, trouvé ſur un puits & parmi d'autres ruines, dans un champ entre Nicomedie & l'Egliſe de S. Pantaleon.

ΑΜΦΠΙΟΛΥ ΤΡΑΦΙΗΣ ΓΕΟΘΛ
(ΛΠΕΟΣΩΠ ΤΟΛΙΔΡΙΑ
...ΙΗΝΑΙ ΚΕΛΟΜΑΙ ΙΣΕΣ ΛΩ-
(ΠΥΡΟΝ ΩΡΜΕΛΟΝΤΑ
ΚΑΙ ΤΗΝΥΔΝΟΒΟΛΟΙ ΧΙΔΡΟ-
(ΣΟΙΣ ΠΑΝΦΟΠ°Ν ΑΝΑΣΣ ΑΝ
ΗΔΕ ΑΝΕΜΟΥ ΣΟΙ ΠΑΝΤΑ
(ΠΝΟΑΙΣ ΦΥΤΛΑ ΠΕΙΑΙ
(ΝΟΥΣΙΝ

ΗΤΘΙ	ΙΡΟΙΣ
ΥΨΙ	ΝΗΣ
ΤΗΕ	ΕΟΥΟ
ΝΕΡ	ΣΩ

ΤΑΥ	ΛΙΣ
ΑΥΕ	ΑΣΟΙΑΣ
ΧΡΗ	ΡΕΩΝΩ
ΧΡΩ	ΕΑΙΝΑΙΣ
ΩΔΕ	ΣΟΥΣΑ
ΔΗΜ	ΙΕΡΕΙΑ
ΚΑΙΣ	ΘΑΙ
ΑΣΤ	ΝΟΣΤΑΣ
ΧΗΙ	

ΩΔΕΙ ΑΙΩΣΕΝ ΕΠΩΙΑ ΑΕΡΕ
(ΣΣΟΜΕΝΟΙ ΠΟΛΙΗΤΑΙ
ΕΥΘΕΝΙ ΗΣΕ ΠΙΚΟΥΡΟΝ· ΑΔ-
(ΗΝ ΑΜΗΣΕ ΤΕΚΑΡΠΟΝ

ΣΕΥΜΡΟΣ ΚΑΗΜΕΝΤ°Σ ΖΩΝ
ΚΑΤΕΣΚΕ ΥΑΣΕΝ ΤΕΝ
ΟΛΥΜΤΙΣ ○ΑΥΜ ΠΙΟΑΥ○ΕΥΣΕΒΕΙ
ΘΑΠΟΝΤΕΝΟΜΕ. ΝΟΝΣΟΥΟΝΑΡΑΑΥ.
ΕΙ ΤΙΣ ΔΕ ΑΝΣΚΥΛΗΔΩΣ ΕΙ ΤΩ
ΜΟΥΝΑΤΙΑ ΦΙΑΟΥΝΕΝΗ
. . . . . . ΚΙΜΕΝΩ ΠΕΡΙ
ΙΜΕΣ .. Η .. ΣΙ Α .. ΝΕΠΙΤΩΚΑΤΑΘΕΣ
ΗΔΕΝΑΡΣΧ .. ΝΕΙ ΑΙΚΑΤΑΤΕΘΗΝΑΙ
ΙΤΜΙΟΛΖΙ✱Α

	ΕΑΥΤΩ ΚΑΙ ΤΕΑΥΤΟΥ ΓΥΝΑ	
	ΡΣΚ ΦΗΝ	ΙΚΙ
Α	·Λ·ΤΩΕΝ ΚΕΧΩΕ	Α
ΡΑ	ΚΛΗΠΙΟΛΟ . . . . ΜΚΑ : :	
ΙΕΡ	ΤΕΑΤΩΤΑ . . . . ΝΕ : Α	Α

ΕΝΘΑΕΕΙΚΗ ΒΟΗΘΕΙΑ ΤΟΝ ΕΧΘΙΩΝ ΚΛΙΑCΧΥΝΘΗΘΡ ΜCΟC ΕΚΕΙΟΦΙΑΟΧΠ
.. ΟΗΜΟΝΡΑC ΛΕΟΕΟΝ Κ ΚΩΝ ΤΑΝΤΝΩΕΑΝΕ. ΚΑΙΝCΑΟΕ ωΙΗΝ
ΠΟΝΝΗ ΚΑΙ ΑΝΑΝ ΕΠΡΑΝΤΑΙC ΛΙΑΤΗC ΤΟΥ ΕΡΙΥ. ΕΠΙΛΕΟωΟΝΚΗΠ
ΗΚΟΝΑΝΑC ΤΗCΑΝ ΤΑC ΠΙΡΙΟΝ ΚΕΝΝΑΡΟ. ΟΝΚΑΜΧΕ ΟΤΙΗΡΟ ...
ΕΝΑΚΙΑΥΑC ΑΟC ΠΑΝΕΙΦΠΤΡΙΚΞ

13.

Inſcription trouvée au fonds du Baſſin d'un des Bains de Brouſſe.

ΔΕΥΝΣΔΚΟΥΚΑΡΓΗϹ ΙΥΗΟS
ΟΚΤΟΚΚ CΤΟΚΙ

14.

Inſcriptions trouvées auprès de Brouße.

ΙΔΙΩΝΤ ϒ̓ ΝΤΕΣΚΕΤΥΛΣ.
ΣΕΠΙΚΕΙΜΕΝΣ ΙΤΟΥΤ-
ΣΕΒΡΑ.......

15.

ΤΙΤΟΣ ΦΛΑΟΥΙΟΣ ΦΙΔΟΥΔΙ-
ΟΝΟΠΑ ΤΗΡΑΙΤΟΥ.....

16.

ΑΝΗΚΕΡΘΗΟΥ ΤΟϹΟΠΥΡ. ΓΟϹΠΑΙΑ
(ΤΟΥΕΥ
ϹΕΒϚΑΤΟΥ ΗΜωΝ ΒΑϹΙΧΕωϹ ΒΕ.ΟΔωΡγ
ΟΜΝΗΜΧΤΛΑϹΚ γſ.

16.

Inſcriptions trouvées à Chutayé.

ΜΕΛΕΑΓΡΟΣ ΚΑΙ ΑΙΧΣΕΤΡΑ-
ΤΟΣ ΙΑΤΝΑΜΗΤΡΙ ΜΝΗΜΗΣ
ΧΑΡΙΝ

17.

ΕΣΚΤΟϹϹΥΑΛΕΡΙΟϹ ΖωϹΙΜΟϹ
ΠΡωΤΟΓΟΝΑΤΟΜΤΕΚΝΟΝΑΠΙΤΑ
ΑΙΑϹΕΛΟωΝΑΠΠΑϹΙϹΕΡΑΤΕΥϹ
ΑΜΕΝΟϹ ΚΑΙ ΑΡΕΙΟϹ ΤΑ ΤΕΚΝΝΑ
ΠΑΤΡΙ ΚΑΠΗΛΑΗΙΡΙΑΠΠΟ
ΥΙΑΙ

ΜΝΗ	*Le tour du cadre*	ΜΡ
ΜΗϹ	*où sont deux*	ΤΡΙ
ΧΑ	*figures.*	ΜΑ
ΡΙΝ		ΟΙΛ

18.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΤ. ΧΗΕΥΤ ΤΥΤ ΧΗ. ΕΔΤ. ΕΙΟΥ-
ΚΑΤΑΙΔ ΟΜΝΗϹΥΝΒbhl...
ΕΠΕϹΤΗϹ ΑΝ ΖΙΙΙΝΤΕ ϹΕΑΥΤΟϹ ΜΝΗ-
ΜΗϹ ΧΑΡΙΝ

19.

ΠΡωΤΟΜΑΧΟϹ ΑΦΙΑ ΓΥΝΑΙΚΙΝ ΚΑΙ ΑΙ-
ΑΥΤωΜΝΙΑϹ ΧΑΡΙΝ

Inscriptions trouvées à Eskicher.

20.

ΤΑϹΤΑΤΑΝ :: ΡΑΙΡΑΒΟΥΝΓΟΝϹΙΕ ΤΟΙ
[ΜΗϹΘΝ
ΕΤΙΖωΝΙ
ΟϹΑΝΠΟϹΟΙ ΤΑΤΑϹΚΑΙ

ϹΕΙΧΕΙΡΑΤΗ ΤΑΤΙΟΝΓΑΙ
ΝΒΑΡΥΦΘΟ ΑΓϹΛΛΟϹΥΝΟ
ΝΟΝΟΥΤωϹ ΝΔΑΚΡΥωΝ
ΑωΡΟΙϹ. ΠΕΡΙ
ΠΕϹΟΙΤΟϹΥ
ΦΟΡΑΙϹ

21.

Ο ΦΙΛΟϹ ΚΑΙ ΤΡΟΦΙΡΗϹ ΤΜΡΙΦΙΛ-
(ΦΟΤ:.: ΚΝΩΜΕΡΑΓΧ
ΑΠϹΑΜΕΝΩΝ ΤΟΝ ΤΟΠΟΜ ΤΩΝ ΜΕ-
(ΝΟΝΔΡΟΥΤΩΝ

22.

ΔΕΕΠΙΠΡΟΦΑΤΕΩΣ ΤΕΙΙ ΤΟΜΜΗΡΗΟΝ

23.

ΝΕΙΚΑΝΔΡΟϹ ΚΑΙ ΑΦΦΙΑΓΥΝΗΑΥ ΤΟΥ
(Ν:.: ΥΙΩ ΚΑΙ ΤΕΑΥΤΟΙΣ ΖΩΝΤΕΣ
ΜΝΗΜΗΣ ΤΙΑΝΠΟΕΟΙΣ ΕΙΧΤΕΙΡΑΤΗΝ
ΒΑΡΥΦΘΟΝΟΝ ΟΥΤω ΕΑΩΡΟΙΣ ΠΕΡΙ
(ΓΡΕΣΟΙ ΤΟΣ ΥΝΦΟΡΑΙΣ

24.

. . . .
ΝΟΣ ΚΑΙ ΑΜΕΙΑΓ ΤΕΜΩΝΙΘΡΕΠ ΤΩ ΚΑΙ
(ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ :.:
ΚΑΙ ΛΙΟΝΤΣΣΙΝ ΤΡΟΦΩΥ ΠΕΡΤΩΝ ΕΙ-
(ΔΙΩΝ ΔΙΙ ΒΡΟΝΤΩΝΤ

25.

ΑΥΡ. ΕΡΗΗΒΣ ΥΝΤΗΣ ΥΜΒΙΩ ΑΥΡΑΝΤΩ
(ΝΙΝΗ. ΑΥΡΤΡΟΦΙΜΥ
ΚΑΥΡΙΟΥ ΔΙΑΣΥΝΤΟ ΑΝΔΟΥΡΙ ΑΥΡΙΡΙ.
(ΝΕΩΓΔΦ ΚΡΑΤΡΜΗ
ΔΛΑΕΩΣΚΛΥ ΡΑΣ ΚΑΙ :.: ΠΙΛΔΛΔΣΩΣ
(ΓΟΝΣΥΣΙΝΥΛΥΚΥ
ΤΛΟΙΣ

26.

ΖΗΝΙ ΤΜΕΝΠΡΩ :.: ΣΤΑ ΚΑΙ ΑΤΤΙΚΩ
(ΑΓΛΑΑ ΤΕΚΝΑ
ΑΦΦΗ ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ ΛΣΚΗΠΑΣ ΚΑΙ ΑΤ-
(ΤΙΚΟ. ΣΖΗΣΑΝΤΙΑ ΜΕΝΠΤΩΣ
ΤΟΝ ΕΠΙΜ. ΟΧΘΗ ΤΟΝ ΒΙΟΝ

Inscriptions trouvées proche Vaine Couvent d'Armeniens auprés d'Angoura.

25.

ΗΒΟΥ ΛΗΚ ΑΙΟΔΗ. ΜΟΣΣΕ-
ΒΑΣΤΗ. ΝΩΝ ΤΕΚΤΟΣΑ. ΓΩ-
ΝΕ ΤΙΜΗ ΣΕΝ ΜΚΟΚΚΗΙΟΝ.
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΝ ΤΟΝΕΑΥ ΤΩΝ
ΠΟΛΙΤΗΜΙC. ΑΝΔΡΑΣΕΜ-
ΝΟΝΚΑΙΤΗ, ΤΩΝ ΗΘΩΝΚΟΣ-
ΜΙΟ ΤΗΤΙ ΔΟΚΙΜΩΤΑΓΟ

26.

CΑΛΛΟΥCΤΑ. CΤΡΑΤΩΝ ΘΙ-
ΚΗ ΠΑΝΘΙΡΙΩ. ΚΟΚΚΗΙΑΝΩ
ΑΝΔΡΙΜΝΗ ΜΗC ΧΑΡΙΝ

27.

ΛΓΑΟΗΙΤΥΧ ΗΙ. ΕΙΣ ΑΙΩΝΑ
ΤΟΝ Κ ΧΡΙΟΝ

28.

ΤΑΦΟΝΤΟΝ ΕΝΤΑΠ ΛΗCΙ:
ΟΝΒΩ ΜΟΝΘΑΜΑΕ ΤΕΥΞΚΑ-
ΤΑΓΗΣ ΚΛΛΥΔΙΑΗ ΚΑΙ ΔΕ-
ΧΑΣ. ΑΘΗΝΙΩ ΝΙΓΛΥΚΥ ΤΑ
ΤΩ. ΚΑΙ ΦΙΛΤ ΤΑ ΤΩ ΑΓ'ΝΩ
ΓΕΝΩΜΕΝΩΣ ΥΜΙΩ ΜΝΗΣ
ΧΑΡΙΝ

29.

ΣΙΝΟΥ ΑΝΟΣ ΗΛΙΟΥΜΟΝ. ΤΑ
ΝΩΥΙΩ ΣΕΜΝΩΚ ΦΙΛΟΠΑ-
ΤΟΡΙΤΛΗΜΩΝ ΑΝΕ ΣΤΣΕΝ

30.

DIS MANIB. LIVCCIOL F POM

SIC VNDOC OMIT ΛΛ NITRII
TAII AVG.

31.

IMP CAESARI. MAVRELLIO
AHTONINO INVICTO AVGVS-
TO PIO FELLICITATI

Inſcriptions trouvées ſur les murailles d'Angoura.

32.

D M
HENNIO MAR NEC. XII. IVI. QVI
VIXIT ANNIS. LXX SIIr. XXXXV
MEMRIAE CAVSAVSA HEN
NIVS TERTIO TENHENNAI
MILLIANVS LIBEIVS PATRO-
NO OPTI
S C

33.

CIVIS ENECIO.B NEM F UE PROC
PROVCA LATITE M VICEPRA SI
DIS EIVS PROV ET PONII ZENO
AVC CLIB TABULAR PROV EIVS
PRAEPO SΠOIN COMPARABω

34.

ΝΚΛΛΙϹ ΤΟϹ ΦΟΙΒΙωΝ'Ι Τω. ΘΡΕΠΤΩΜ-
ΝΗΜΗΣΧΑ ΡLΝ ΣΝΚΑ ΤΑΛΛΨΕ ΤΑΙΡω
ΚΑΙΕΑΥΤω

35.

ΓΑΙΛΦ ΦΛΑΟΥΙΝΝΟ. ΣΟΥΛ-
ΠΙΚΙΝΟΔΙΣ ΓΛΑΤΑΡΧΗΝΤΟ-
ΝΑ ΓΝΟΤΑΤΟΝΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟ-
ΤΑΤΟΝ ΦΛΑΟΥΙΑΝΟΣ ΕΥΤΥ
ΤΧΗΣ. ΤΟΝΓ ΛΥΚΙ ΤΑΤΟΝ-
ΠΑ ΤΡωΝΑ ΔΙΘΙΤΥΧΙ

36.

ΖΟΤΙΚΟΝΒΑΣ ΣΟΥ ΑΝΑΡΑ-
ΑΓΑΘΟΝΥΙΟΝ ΦΥΛΗΣ. ΑΦΥ-
ΛΑΡΧΗΣΑ' ΤΑΦΙΛΟ ΤΕΙΜΩΣ
ΚΑΙΑΣ ΤΥΝΟΜΗΣ ΑΝΤΑΑΓ-
ΝΩΣ ΚΕΡΓΟΝΠΟΙΗ. ΕΝΚΟ-
ΜΟΚΕ ΤΙΩ ΕΚΤΩΝ ΙΔΙΩΝ Κ
ΚΑΘΗΜΕΡ ΑΝ ΠΟΛΛΑΠΑΡΕ-
ΧΟΝΤΑ ΤΗΦΥΛΗ ΤΕΙΜΗΘΕΝ
ΤΑΕΝΤΕ ΕΚΚΛΗΣΙΑΓΣ ΚΠ
ΒΟΥΛΗΦΥΛΗ. ΙΑΝΕ ΑΟΛΥΜ-
ΠΙΑ ΕΠΙΜΕΝΟΥ ΜΚ ΝΟΝ ΒΑΣ
ΣΟΥΓ ΑΙΟΥΚΠ ΑΘΗ ΝΑΙΟΥ-
ΣΕΝΤΑ ΜΟΥ ΤΟΥ ΤΟΠΟΥ Δ

ΘΕΝΤΟC ΥΠΟΤΗΣ ΛΑΜΠΡΟ
ΤΑΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ

37.

ΖΗΝΙΤΑ ΜΕΝΠΙΩ .:. ΕΤΑ ΚΑΙ
ΑΤΤΙΚΩ. ΑΓΛΑΑΤΕΚΝΑΑΦΦ
ΗΜΕΝΑΝΔΡΟΣΛΣΚΗΠΣΚΑΙ
ΑΤΤΙΚΟΣ ΖΗΣ ΑΝΤΙΑΜΕΝ
ΠΤΩΣ ΤΟΝΕΠΙΜΟΧΘΗ ΒΙΟΝ

Inſcription

S. IL . . . . FLVMINIS
. . . . . SPRO . . . A

I

T

O

LDA

RVM
. . QVENS FILIORVM . .
SNAVERVNT H . .
DEQVE ACCIN . .
EPO . . . .
M M . .
VIRORVM MAGI
FVRNEO CILANO COS;
IPVS DEINDE

ORVM ET NEPOTVM IN CI
DE SEXIE . . T ET VICIENS
A MILLIA ET QVINGENTAE
ERIM IN QVO LOCO
NEM MILLE
CENTI IN QVO TRI
IS AVTEM
PVGNAVE
ER
OR ORNA
BELLVM GESSERAM
T EQVESTRIS ET IN
E CIRCITER QVAS
EDE APOLLINIS MEO NOMI
HABVERVNT POSVI
QVI EVGENIENT A DO
VTI . . . NIA FERE MILLIA CAPTA
. . . ET IN MEA VERBA TOTA
DEPOPOCIT S· IVRA
IA SAR

S PLVRES
CTI SVNT AD EVM DIEM
LXX
FVERVNT
. GALLIAS ET HISPA
AGADIRVS AD OSTI
ROXIMA EST HA
O PER INIVRIAM
SOLIS ORIENTIS RE
N..QVE TERRANI QVI
CIMBRIQVE ET CHARIIDES
ORVM POPV.. PER LEGATO
MEO IVSSV ET AVSPICIO DVCTI SVNT
ET IN A...IAM QVA EA...

. . . .

. ET H.....VS.......

. . . .

. . . .

..R...
MA

AN..MD....PERGA

. . . . . .

TAVASDI QVO . . . .
ORIVNDVS IN ID RE . . . . . .
VIRGVM . . . .
DENTIBVS E . . . . . .
I. . . . . . .
E HISPANIA..G . . . .
TALIA AV . . . .
IMAE FVERVNT

. . . . . .

EVICTI . . . . .
ERCITVM . . . . . .
AMICITIAM POPVLI ROMANI
....ET IN TEMPLO MARTIS VLTORIS

. . . . .

OPVLI ROMANI EXERCITVS NVN

Inscription Grecque trouvée à Angoura avec celle nommée Lapis Ancyranus.

ΑΣΕΔΩΚΕΜ ΚΑΙ ΜΟΝ:.:.:
ΜΑΧΩΝΖΕΥΓ ΗΤΡΙΑΚΟ
ΚΑΙΚΥΓ ΠΙΠΙΟΝΕΔΩ:::
ΤΑΥΡΩΝΚΑΙΟΗΡΙΩΝ
ΦΟΣΔΗΛΛΟΘΘΟΙΝΙΝ
ΕΔΩΚΕΝΘΕΑΣ ΚΑΙ
ΚΥΝΗΓΙΟΝΕΔΩΚΕΝ
ΕΠΙΜΕΤΕΙΛΙΟΥ
ΛΑΙΜΕΝΥΣ ΘΑΣΙΛΕΩΣ ΑΜΥ:.
ΤΟΥ ΥΙΟΣ ΔΗΜΟΘΘΟΙΝΙ :.
ΔΙΣ ΕΔΩΚΕΝ ΘΕΑΣΔΣ .:..
ΕΔΟΚΕΝΛΓΟΝΑΓ ΥΜΝΙΚΟ::
ΑΝΡΜΚΤΩΝΚΛΙΚΕΛΙΕΩΝΕ
ΔΩΚΕ ΝΟΜΟΙΩΣ ΔΕΤΑΥ::.
ΧΙΑΝΚΑΙ ΚΥΝΗΓΙΟΝΗΑΙΣΕΤ
ΠΟΛΙΝΤ.ΟΠΟΥΣ ΑΝΡΙ . ΕΟΠΟ
ΣΕΒΧΣ ΤΗΟΝΕΣ ΤΙΝΚΑΙΗ.
(ΠΑΝ: ΓΥ

ΡΙΣΓΕΙΝΕΤΑΙ ΚΛΙΘΙΠΠΟ:
(ΔΡΟΜΟΣ
ΑΛΒΙΟΡΙΞΑΤΕ ΠΟΡΕΙΓΟΣΔΗ-
(ΜΟ:: ΟΙ
ΝΙΑΝΕΔΩΚΕΝ ΑΝΔΡΙΑΝΙΑΣ
(ΑΝΕ
ΘΗΚΕΚΑΙΣΑΡΟΣ ΚΑΙ ΙΟΥ-
(ΛΙΑΣ
ΣΕΒΑΣΤΗΣ
ΜΥΝΤΑΣΓΑΙΖΑΤΟΔΙΑΣΤΟΥ
(ΑΗΜΟ
-ΘΟΙΝΙΑΣ. ΔΙΣΕΔΩΚΕ ΕΚΑ
(ΤΟΝΒΗΝΕ
-ΘΥΣΕΝΘΕΝ.ΕΔΩΚΕΝ ΣΕΙΤΟ-
(ΜΕ ΤΡ
-ΙΑΝΕ ΔΩΙ. ΑΝΑΙΙΕΝΤΕ ΜΟ-
(ΔΙΟΥΣ
ΞΙΑΣ ΔΙΟΓΝΗΤΟΥ
ΒΙΟΡΙΞ ΑΤΕ ΙΙΟΡ ΕΙΓΟΣ ΓΟ.
(ΔΕΥΤΕ
ΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕ ΔΩΚΕΝ

Inscription trouvée à Bourgara sur la Porte d'une Eglise Grecque.

42.

ΔΝΕΚΕΝΗΘΗΟ ΠΥΡΓΟC ΤΟΥΤΟC ΕΠΗ-
ΒΑCΗ ΛΗΟΥ ΚΑΙ ΚωΝCΤΛΛ^Τ ΤΟΝ ΦΗ-
ΛΟΧΡΗC ΤΟΝ ΔεCΠΟΤΟΝ †††

Inscriptions trouvées à Philippopolis.

43.

ΑΓΑΟΗ ΤΥΧΙΙ. ΥΤΙΕΡ ΤΗΣ ΙΟΝΑ. ΙΟ-
ΚΡΑΤ ΡΟΝ.... ΚΑΙΑΙΩ. ΝΙΥ ΔΙΛ ΜΟΝΗΣ
ΜΑΥΡΗΛΙΟΝ ΑΝΤΟΝΕΙΝ ΚΑΙ ΛΑΥΡΗ-
ΛΙΟΥ ΟΥ ΗΡΟΥ ΑΡΜΕΝΙΑΚΩΙ ΟΙ ΛΙΣ
ΚΟϛ. ΚΑΙΣΛΙΟΣ ΟΙ ΜΑΡΚΟΥΗΙ.... ΤΛΙΕΡ.
ΝΕΟΗΚ.... ΤΕΜΕΙΣ ΙΑΔΙΜΕ ΤΑΙΕ ΡΟΣ.
ΝΗΝ ΕΚΝΚΟΥΙΙΤΟΣ ΑΛΦΕΙΟΥ ΠΟΣΕΙ
ΔΩΝΙΟΥ ΕΠΙΜΕ ΔΗΤ ΕΥΟΝΤΟΣ ΦΥΑ
ΟΥΙ ΟΥ ΕΥ ΔΑΙΜΟΝΟΣ ΤΟΥ ΚΑΙ ΦΛΑ-
ΟΥΙΛΝΟΥ

44.

ΤΥ ΧΗΙΗΟΥΤΙΥ Υ ΠΑΤΡΙΚΟ ΥΤΟΝΝΑ
ΦΥΛΙΙΚΕΝ ΔΡΙΣΕΙΣ

45.

. . . .

ΑΚΤΙΟC ΜΑξΙΜΟΥ ΤΟΥC ΚΛΥΝΤΗΡΑC
ΚΑΤεCΚεΑCεΝ CΥΝ ΤΟΙCΥ ΠΟΘε ΜΑ-
CΙΝΕΚΚΟΝΙ ΔΙΩ ΦΥΛϤΑΡΤΕ ΜεΙCΙΑ.

ΔΙΑΝ ΤΙΤΗC ΠΟΛΙΤΕΙΑC ΕΠΙ ΜΕΛΗΤΕ
ΥΟΝΤΟC ΦΛΑ ΒΙΟΥ ΕΥ ΔΑΙΜΟΝΟC
ΤΟΥ ΚΑΙ ΦΛΑΒΙΑΝΟΥ.

Inscription trouvée proche Stenemak.

46.

+ВЛᵀЬ:ЅТ:ЛѲ.Д̅¬¬..
СN:АВѠВЗЗДВН
ЖЕNЗ7/ФАСЬМ
ББЪГАРОМ·НГРЬК
ОМВТАЖЕНРОУIIМ
ЗСТРАNАМ.ПОСТА
НПДЕКСЬСЕВДСТА
НЭНЗДДЕЕНГРД
АД:

ΕΡΕΝΝΙΟΣ ΗΡΑΚΛΙΑΝΟΣ
ΓΕΡΟΥΣΙΑΣ ΤΗΣ ΦΙΛΙΠΠΟ-
ΠΟΛΕΙ ΤΗΣ ΕΚΤ Ω ΝΙΔΙΩ -
ΝΕ ΑΥΤΩ ΚΑΙ ΤΗΣ ΥΜΡΙΩ Ε
ΑΥΤΟΥ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΑΘΗ-
ΝΟ. ΔΩ ΡΟΥΚΑ ΤΕΣΚΕΥΑ
ΣΕ ΤΗΝ ΣΟΡΟΝ Σ ΥΤ ΝΤ Ω Γ
ΡΑΛΩ ΑΝΕ Ξ ΟΔΙΑΣ ΤΟΝ.
ΟΣΑΝΔΕΠ Ω ΔΗΣΙΔΩ ΣΙΤΩ
ΦΙΣΚ Ω ΔΗΝΑΡΙΑΓΕ

Inscriptions trouvées à Drame.

47.

EVTICHES BVLLENI VENVSTI
SERVVS N.

48.

CVIBIVS C FILVOL DAPHNVS
SORN.DECHONAN.V.M.IX.H.SE.
CVIBIVS C FILVOL FLORVS DEC
II VIR ET MVNERVRIVS PHILIP-
PIS FIL KARIS S Γ C

Inscription trouvée dans les Ruïnes de l'ancienne Philippes.

49.

C. VIBIVS C F COR QVAPTVS
MILLE. C. V. MACEΔONIO

Inscription trouvée dans l'Isle d'Andros.

54

Μ ΝΗΜΗΘΛ ΝΑΤΟΥ. ΧϜΗΖ
ΗΜΕΒΗΤο. ΝΒΙΘΝ

Inscriptions trouvées à Cogne.

55.

ΑΝΔΡΕΙΑΝ ΤΑΝΙΙϛ ΘΡΑϹΦΙ... ωΤΙΚΟΥ
ΕΙΚωΝΟϹ ΔΕΚΑΠΡΟΤΡΕ ΧΑΗϜΕΝΚΑΧΗ-
ΝΙϹΙΑ ΛΑΙΕΙΑΛ | ΖΕΥΙΕϹΙ ΚΑΙ ΔΟΥΛΟΙ
ϹΑΓΑΛΑϹ ΜΕΝΟϹ ΤΕ ΠΙΔΥ ΤΟΙϹΕ ;
ΑΓΑΓΟΝ ΤΑΙΟΛΕΥ ΚΟΝΑ ΛΕϹΓΟΡ ΔΟ-
ΠΟΛΗΟϹ | ΟΝΠΑΝΙΕϹΕ ΦΙΛΗϹΑΝΟϹΟΙ
ΤΕΙΛΟϹ ΑΓΑΠΗϹΑΝ | Ϲω ΦΡΟϹΥΝΗΗΝ.
ΓΝωΜΗΝΤΕ ΚΑΙ ΕΡΓΟΙϹ ΠΑΝΤΟΙΟΙϹΙΝ
ΟΥ ΧΑΡΙΝΕϹ ΤΗϹ ΑΝΓΟΝΕΕ ϹΟΜΕΙΡΟ
ΜΕΝΟ ΠΕΡΙ ΠΑΙΔΟΕ | ΟΦΡΑΚΕΡΙΒΡΑΧ
ΤΟΥ ΠΕΝΘΟΥΣ ΧΟΥΦΙΘ ΜΟϹΕ ΓΕΝΤΟ|
ΚΑΛΛΙΝΕΙ ΚΟϹ ΔΑΚΡΥΧΕωΝΙ ΔΛωΙΑ ΘΡΙ
ΝΕΥΟΥϹΑ ΑΡΗΙΗΡΕϹ| ΔΚΑΙΑϹ ΔΗΜΟΥ
ΧΑΡΙΝ ΤΗϹ ΔϹΚΑΗΑΖΟΥΤΕ ΤΡΑΚΟΡΗϹ-
ΤΕ ΟΕ ΑϹΠΡΟΠΟΛΘΙΚΑΙ ΔΙΟΝΤϹΟΥΟϹ
ΑΝ ΛΕΚΑΚωϹ Τω ΑΝΔΡΙΑΝΤΗΠ ΠΥΛΗ
ΟΡΦΑΝΑ ΤΕ ΚΝΑΛΙΡΙ ΟΙ ΓΟΧΗΡΟ ΒΙΟ-
ΝΟΙ ΚΟΝΕΝΗ ΜΟΝΕΝ ΠΥΡΙΠΑΝ ΤΑΔΑ-
ΜΟΙ ΤΟΚ ΑΚωΝΥ ΠΟΧΕΙΡΑΕΟΝ°Ν

ΕΠΙΦΡΟΝ ΤΩΝΟΣ
ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ ΜΕΝΕΝΑ-
(ΧΟΥΦΥΣ
-ΕΙΔΕ. ΡΥΛΑΟΥ ΔΗΜΟΘΟΙΝΙ-
(ΑΝΕΔΩΚΕΝΕ
ΕΘΗΚΕΝΜΗΝΑΣ ΤΕΣΣΑΡΑΣ
ΜΟΥ ΣΑΝΟΣ ΑΡΤΙΚΝΟΥ ΔΗ-
(ΜΟΘΟΙΝΙ
-ΑΝΕΔΩ:: ΙΝΑΣΣΕ ΛΕΥΚΟΥ-
(ΔΗΜΟΘ
-ΟΙΝΙΑΝΕΔΩ::
ΗΛΙΨΕΝ ΜΗΝΑΣ ΤΕΣΣΑΡΑΣ
ΑΙΥΛΑΙΜΕΝΕΙΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΑΜΥΝΤΟΥ ΥΙΟΣ Τ.::
ΔΗΜΟΘΟΙΝΙΑΝΕ ΔΩΚΕΝΕ:
(ΣΙΡΙΣ
ΤΕΘΝΕ::: ΔΕΕΝΑΝΚΥΡΗΤΕΚ::
ΤΟΝΒ.::·ΣΕΝΘΤΕΑΣ ΚΑΙΠΟΜ-
(ΠΗΝ
ΔΩΤΟ: ΟΜΟΙΩΣ ΔΕΤΑΥΡΟ-
(ΜΑΧΙΟΣ

KAI::KAΘAT:ΓAΣ KAIMONO-
(MAXΩ
ZEY :: NHAI : EN ΔIOΛOY TOY
(ENIAY
TOY : : PIATEΘNH . ΘHPOMA-
(XIA NTE.:.
:.IAOYANO
:.EΣΣINOYNTI MONOMA-
(XΩN ::.
KEKAI ENΠEP ΣINOYNTI· IA·
(HI Λ·:.
TA ΔIOE ΘNHOΛΩ TΩENIAY
(TΩAΓA.:.
EN ΠEΣΣINOYN TIANE ΘH.
(KEN
EYKOΣ ΦIΛOΔAMOY ΔHMO-
(ΘOINIAΣ
ΔIΣEΔΩKENΔYΣIΠOΛEΣIN-
(HAIΨE
TA ΔYOEΘNI·IΔIOΛOY TOY
(ENIAYTOY

ΆΕΕΔΩΚΕΝ
ΥΛΙΟ ΣΠΟΝΤΚΟΣΔΗΜΟΘΟ-
ΙΝΙΑΝΕΔ :·
ΕΚΑΤΟΝΒΗ :.. ΟΝΕΘΗΚΕ-
(ΝΟ ::
ΤΩΕΙΙ·ΙΑΥ. : ·. . . . .
ΒΙΣΤΟΚΜΙΣΑΛ . . . .
ΚΕΝΕΛΑΙΟΝΕΘΗ' ΕΝ ΔΙΟΑ-
(ΟΥΤΟΥΕΝΙΑΥ
ΕΠΙΕΑΣΙΛΑ
ΘΙΙΙΤΟΣΓΑΛΛΙΟΣ ΠΟΥΛΧΕ..
ΔΙΣΕΔΩΚ ΕΝΚΑΙΕΝΤΙΞΣ-
(ΣΙΝΟ :.:.
ΤΟΝΒΗΝΕ ΘΥΣΕΝΕ' ΔΙΟΝΕ-
(ΘΗΚ .·.
ΔΥ'ΙΝΕΘΝΕΣΙΝ
.. ΙΔΗΣΦΙΛΩΙ
ΘΟΙΝΙΑΝΕ ΔΩ ΚΕ ΝΕΚΑ-
(ΤΟΜΒΙ :..
ΕΟΥΣΙ :. ΕΑ.. ΟΝΕΘΗΚΕΝΟΑ.
(ΣΝ.. Υ. ΩΙ

Inſcriptions trouvées à Cogna.

38.

Γ ΑΙΛΙΟΣ ΙΙΙΙ. ΝΟΣΙΡΩΤΟΣ ΑΡΧΩ'Ν ΕΡΕΝ ΝΙΑ ΚΑΙΣΙΑ ΓΥΝΑΙΚΙΜΝΗ ΜΗΣ ΧΑΡΙΝ

39.

ΑΥΡΑΝΤΙΠΑ ΤΡΟCΚΕΛCΟΥ. CΥΝΤΗΓΤ-ΝΕΚΙΜΟΥ ΑΥΡΠΑΥ ΑΠΑΝΕC ΤΗC ΛΜC ΝΤΟΙC ΤΕ: ΚΝΟΙCΗΜΜΝΟΥΑ ΑCΝΤΙΚΕ. ΓΛΙΟΥ ΚΕCΑΥ ΤΟΙΟΣ ΩΝΤΕC ΜΝΗΜ ΧΑΡΙΝ.

ΦΛΑΒϛ ΠΑΥΛΟC ΑΚΤωΑΡΙC::: ΛΑΝΚΙΑ-ΡΙωΝΖωΝ ΑΜΕCΤΗ CΑΜΝΗΜΗC ΧΑΡΙΝ

40.

ΑΥΡ' ΑΛΕΞΑΝΔΡΟC ΖωΝΚΑΙ ΦΡΟΝω-ΝΕΑΥ. ΤωΚΑΙ ΑΙΛΙΑΟΥ ΠΙ. ΑΟΥΑΛΕΝΤΙ ΛΛΗ ΤΗΓΥ. ΝΑΙΚΙ ΑΥΤΟΥ ΤΗΝΟΟ. ΡΟΝΚΑ ΤΕΟΚΕΥΑCΑΝΟΟ ΔΑΝΕ ΤΕΡΟCϛ ΠΕΙCΒΙ ΑCΗΤΑΙΥΠΟΚΕΙ CΕΤΑΙ. Τω ΦΙC-Κω Χ ΔΙCΧΕΙΛ. ΟΙC ΠΕΝΤΑΚΟCΙ ΟΙC

Inſcription trouvées à Selivrée.

41.

ΥΡΥΑΚΡΑΤΗΣΙΟΥΧΑΙΡΕ

56.

ΤΟΝΕ ΠΕΥ ΤΥΧ ΑΤΗΣ ΡΝΜΕ
ΜΑΡΧΗΣ ΓΕΝΝΗ ΘΕΝΤΑΦΧΟ
ΥΑΛΕΝΤΙΝΙ ΑΝΟ ΝΤΟ ΤΡΟ-
ΠΑΙΟΥΧΟΝΑΥΟΥΟΥΙΚΙΑΡΡΗ
ΡΟΟΜΙΟΓΟΑΙΠΡΗΓΕ

57.

ΕΘΥΣ ΣΩΤΗΡΑΣ ΤΗΝ ΤΕΑΓΓ.
ΔΙΣ ΤΙΝΚΑΙ ΤΗΝΜ ΡΑΒΟΗ
ΘΗΝΗΝΚΑΙ ΘΕΩΝ ΤΗΝ ΜΗ-
ΤΕΡΑ ΚΑΙ ΤΟΝ ΤΕΟΝ ΑΠΟΛ-
ΛΩ ΚΑΙ ΤΗ ΝΑΡΤΕ ΜΙΝΙΛΕ-
ΩΣ ΚΑΙΕ... ΙΚΟΛΩΝΕΙ ΑΙΕ
ΙΚΟΜΙΩΙ ΚΑΘΙΕ ΡΩΣΕΜ....
ΤΗΙ ΔΕ ΓΛΥΚΥ ΤΑΤΗΙ ΠΑΤΡΙ
ΔΙ..... ΙΟΣ ΑΥΤΟΥΣ ΤΕΚΑΙ
ΤΟΝ ΝΕΩΝΣΥΝ

58.

ΛΗΙΙΩ Κ‹ ΙΟΙΚΕ
ΚΕΥΑΣΑΝΤΟΜ

59.

ΛΑΙΛΙΟΣ ΟΥΙΚ ΤΩ ΡΕΙΝΟΣ

ΝΕΘCΕΠοΙΗCΕ ΤΗΝ ΛΛΒΝΑ:
ΚΑΚΑΙ ΤΙΝC ΤΗΛΗΝΛΑΙΛΙΩ
ΟΥΙΚ ΤΩ ΡΕΙΝΩ ΤΩ ΝΑΤΡΙ
ΚΑΙ ΑΙΛΙΑC ΤΡΑ ΤΟΝ CΙΚΗ
ΤΗΜΗΤ ΚΑΙ CΑΥ ΤΩ ΚΑΙ
ΟΥΑΛΕΡΙ ΛCΑΝΚΤΗ ΤΗ. ΓΥ
ΝΑΙΚΙ ΚΑΙΑΙ ΛΙΑΜΑΤΕ ΙΜΛ
ΚΑΙ ΑΙΛΙΑ ΜΑΓΝΙΜΗΤΑΙ
CΟΥ ΓΑ ΤΡΑCΙΟΥ ΔΕΝΔΕC
ΤΕΡΩ ΖΕ ΕΓΑΙ ΕΠΕΙ CΕ ΝΕΝΕΙ
ΝΕΙΙ ΕΙ Χ ΠΟΚΡΙΕ... * Α Φ

60.

ΥΜΑCΚΑΙ ΑΠΟΛΛωΝΟC ΤΟΝ
ΝΑΟΝ ΟΛΟΝΕΚΤω ΝΙ ΔΙωΝΑ
ΝΑΛωΜΑΤωΝ ΚΑΤΕcΚcΥ

61.

ΟΘΕΓωΝΦω ΤωΝ ΤΟΥ ΙC ΤΡΑ:
ΗΛΕΝ ΘΑΚΕΙΝ ΤΕ ΟC ΤΕΑ
ΤΟΥCω ΦΡΟΝΟC ΠΑΥ ΛΟΥ
ΔΙΑ ΚΟΝΟΥΕ ΝΟΡΚΙΖΟΜ Θ.
ΤΟΝΠΑΝ Τ ΚΡΑΤΟΒΑΘΝΠΑ

62.

ΒΑΒC ΔΙCΥ ΧΗΝΜΕΙΑ. ΑΘΗ-
ΝΑΟΥ ΤΟΥ ΑΝΔΡΟC

63.

ΕΛΙΟC ΓΑΙΟC ΛΑ:. ΑΝΑC ΚΑΤΕCΕ
ΥΑCΕ ΤΗΝΓ ΛΑΡΝΑΚΑ ΕΑΥΤωΚΕ ΤΥ
ΝΕ ΑΥΤΟ*ΠΙC ΤΗΚΕ ΤΕΚΝΟΙC .ΘC
ΔΕΑΝΕ ΤΕΡΟC :::: ΙC ΒΙΑCΗ ΤΕΥΠΟΚΙ-
CΕ ΤΕ ΤΗΠΟΛΙ ::: ΦΟΡΙΟC ΤΑΥΤΑ

Inscriptions trouvées à Adana.

64.

ΚΥΡΙΑΙΝΑ ΠΟΠΛΙΟΥ ΤΗΝ ΜΑΚΡΑΝ ΚΑΙ
ΣΚΕΥΑΣΑ ΠΑΡΑΝ ΣΕΛ, ΛωΔΕΜΕΤΑ ΤΟΕ,
ΜΕΒΛΗ ΘΗΝΑΙΕΞΟΝ , ΕΙΜΑΙ ΚΑΙ ΤΕΚ
ΝΟΝ ΜΟΥΕΠΙ, ΜΙΓΗΝΑΙΕ ΤΕΡωΔΕΜΗ-
ΔΕΗΙ, ΕΙΔΕ ΤΙΣ ΑΛΛΟΣ ΕΠΙΧΕΙ, ΡΗΣ
ΗΔωΣΕΤ ωΦΙΣ, ΚωΧ ΛΒ ΚΑΙ ΛΟΓΟΝΥ
ΦΕΞΕΙΤ ΗΕΞΟΥΣΙΑ.

65.

ω ΝΙWCCΗCΑΡΕ ΤΗC ΑΥΞΕΝΤ ΙΕ ΚΑΙ
(ΤΟΔΕ ΘΑΥΜΑ
ΔΕΙΜΑCΘΑΙ ΠΟΤΑΜΟΥ ΧΕΙ ΜΕΡΙΟ
(ΙCΙ ΔΡΟΜΟΙΕ,
ΑΡΡΗΚΤΟΝ ΚΡΗΠΙΔΑCΙ ΔΗΡΟΔΕ ΤΟΙ
(CΙ ΘΕΜΕΙΛΟΙC

ѠΝΥ ΠΕΡΕ ΥΡΕΙ ΗΝΕΞΕ ΤΑΝΥCCA
(COΔON,
ΗΝ ΠΟΛΛΟΙ ΚΑΙ ΠΡΟC ΘΕΝΑ ΠΕΙΡΕΙ
(HC INOCXO,
ΚΥΔ ΝΑΙѠΝΡΕΙ ΘΡѠΝΤΕΥΞΑ ΝΑΦΑΥ.
(ΡΟΤΕΡΗΝ
COI ΔΥ ΠΕΡΑΨ ΙΔѠΝΑΙ ѠΝΙΟ CΕΡΡΙΖѠ
(ΤΑΙ
ΚΑΙ ΠΟΤΑΜΟC ΠΛΗ ΘѠΝΠΡΗΥ ΤΕ-
(ΡΟC ΤΕΙΕ ΘΕΙ,
ΑΥΤΟC ΤΗΝ ΔΕΓΕ ΦΥΡΑΝΑΝΑC ΧΟΜΕ-
(ΝΟC ΤΕ ΛΕC > CΘ,
Η ΓΕ ΜΟΝΟC ΠΙΘΟ Ο ΤΟΥ ΔΙΑCΗ
(ΜΟΤΑΤΟΞ
Ο ΦΡΑCΕ ΚΑΙ ΜΕ ΤΟ ΤΙCCΘΕ ΝΕ ΧΟΙΚ
(ΛΕΟCΙ CΟΝΕ ΚΕΙΝΟΙC,
ΟΙ ΝΕΙΛΟΥ ΠΡΟΧΟΑCΖΕ ΥΞ ΑΝΑΠΕΙ-
(ΡΕ CΙΟΥC.

Inscription trouvée à Tarse.

66.

ΕΙ ΤΙΔΟΙ ЄΥΤΡΟΠΙΟΥ, ΤΟΥ ΛΑΙΙΙΠΡΟ.
ΤΑ ΤΟΥ ΗΓΟΥΜЄΝΟΥ. ΗΜωΝЄΙΤΑΗΡω,
ΘΗ ΗΠЄΡΙΦЄΡΙΟC ΤΟΥC ΤΑΔΙΟΥ Ψ

Fin du premier Tome.



